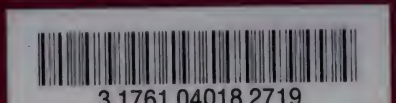
3 1761 04018 2719

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesoeuvresdemons09dancuoft

LES ŒUVRES
DE MONSIEUR
D'ANCOURT.

TROISIE'ME EDITION.

Augmentée de plusieurs Comedies qui n'avoient point été imprimées.

Ornées de Figures en taille-douce, à chaque Piece.

TOME NEUVIE'ME.

Imprimé à Roüen, & se vend,

A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire, ruë des Fossez S. Germain des Prez, vis-à-vis la Comedie Françoise.

M. DCC. XXIX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

PIECES CONTENUES

dans ce neuviéme Volume.

LE VERT-GALANT.

LE PRIX DE L'ARQUEBUSE.

LA METEMPSICOSE.

LA DEROUTE DU PHARAON.

LA DESOLATION DES JOUEUSES.

PQ
1714
D3
1729
L9

LE
VERT-GALANT
COMEDIE.

Representée pour la premiere fois le 18. Decembre 1699.

NOMS DES ACTEURS.

Mr JEROME, Teinturier.
Me JEROME.
Mr TARIF, Agioteur.
Me TARIF.
JAVOTTE, niéce de Monsieur Jerôme.
ANGELIQUE, niéce de Monsieur Tarif.
ERASTE, neveu de Monsieur Jerôme, Officier de Dragons.
LEPINE, Valet d'Eraste.
Mr GASPARD, Avocat, cousin de Monsieur Jerôme.
Me CLOPINET, voisine de Monsieur Jerôme.
CARMIN, garçon Teinturier.

La Scene est à Paris, chez Monsieur Jerôme.

LE VERT-GALANT. COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LEPINE, ERASTE.

LEPINE.

MA foi, Monsieur, c'est le meilleur parti que nous puissions prendre. Il ne faut point chercher d'auberges. Voila deux quartiers d'hyver que nous avons passez à credit dans cinq ou six hôtels garnis differens. On nous connoît, allons-nous-en planter le piquet chez l'oncle.

ERASTE.

Moi Officier de dragons, aller loger chez un Teinturier, que l'on sçait qui est mon oncle! C'est à quoi je ne puis me résoudre, mon pauvre Lépine.

LEPINE.

Mais nous arrivons sans argent, & presque sans ressource, que devenir?

ERASTE.

Le hazard nous fournira quelque avanture favorable, dont il faudra tâcher de profiter.

LEPINE.

Quelque avanture favorable ! Depuis que j'ai l'honneur de vous ſervir, ou à Paris, ou à la garniſon, Monſieur, je ne vois pas que vous ayez eu de bonnes fortunes fort utiles. Vous êtes jeune, aſſez bien fait, hardi, entreprenant, & inſolent même quelquefois : mais cela ne vous a encore mené qu'à la connoiſſance de quelques coquettes de frontiere, & à deux ou trois mois de credit, que nous avons attrapez par-ci par-là de vos hôteſſes. Vôtre bourſe, aſſez dégarnie, a achevé de ſe vuider pendant la campagne ; vôtre linge s'eſt uſé, vos galons d'or ſont devenus de ſoye, & vos plumets ſont fort ſales. L'oncle les remettroit en couleur, ce dévroit être une raiſon déterminante que celle-là.

ERASTE.

Ne m'en parle point. Tu ſçais les vûës qui m'amenent ici, cela rétablira mes affaires.

LEPINE.

Quoi vôtre mariage avec cette jeune perſonne, qui eſt niece de Monſieur Tarif l'uſurier ! Ce ſont-là des vûës bien éloignées, Monſieur.

ERASTE.

L'affaire eſt plus avancée que tu ne penſes ; nous nous ſommes envoyez mutuellement une promeſſe de mariage.

LEPINE.

Ah ! Monſieur, vous n'y ſongez pas.

ERASTE.

Comment donc ?

LEPINE.

Vous avez honte d'être le neveu d'un Teinturier, & vous voulez devenir celui d'un Agioteur ?

ERASTE.

Pourquoi non ? Je ne rougis point de ma famille : mais je n'ai que faire d'afficher que je suis, en allant demeurer chez Monsieur Jerôme. J'ai des mesures à garder avec cent Officiers de mes camarades.

LEPINE.

Oüi ! Oh bien, Monsieur, moi qui n'ai point de mesures à garder avec mes confreres les valets de chambre, & qui étois garçon de Monsieur Jerôme, d'où vous m'avez débauché fort mal à propos, je vous dirai naturellement que je veux retourner à mon premier métier, & que j'aime mieux teindre & dégraisser les vieux habits du public, que de continuër à nettoyer les vôtres.

ERASTE.

Quoi tu veux me quitter, Lépine ?

LEPINE.

C'est que vous ne pouvez me garder, Monsieur. Voila la paix faite, vous serez réformé, vous quitterez le service malgré vous. Je le quitte de moi-même, je me réforme, cela me paroît plus noble

ERASTE.

Mais attens encore quelques jours du moins.

LEPINE.

Hé bien soit, je vous donne la semaine. Je fais bien les choses, comme vous voyez. Mais voici vôtre oncle, voulez-vous que j'aborde le bon-homme ?

ERASTE.

Fais en sorte qu'il me prie de demeurer chez lui ; je n'y entrerai que les soirs du moins.

SCENE II.

JEROME, ERASTE, LEPINE, CARMIN.

JEROME.

HOlà ho, Carmin.

CARMIN.

Plaît-il, Monsieur?

JEROME.

Tout est-il prêt pour achever de teindre en vert ce meuble de damas?

CARMIN.

Oüi, Monsieur.

JEROME.

On travaillera à cela demain matin. Je vais coucher ce soir à ma maison d'Antony, & je serai ici demain à Soleil levant.

CARMIN.

Nous tiendrons tout prêt, Monsieur.

JEROME.

Dites à Madame Jerôme que je ne pars pas tout à l'heure, & que je viendrai lui dire adieu.

CARMIN.

Oüi, Monsieur.

LEPINE.

Il parle de Madame Jerome; le bon-homme se seroit-il ennuyé du veuvage pendant nôtre absence?

SCENE III.

JEROME, ERASTE, LEPINE.

JEROME.

VOilà, je croi, ce pauvre diable de Lépine, & mon fripon de neveu qui me l'a débauché.

LEPINE.

Oüi, Monsieur, vous revoyez deux favoris de Mars de vôtre connoissance, échapez des dangers de la campagne.

JEROME.

Ha, ha, ha, soiez les bien trouvez, Messieurs les favoris de Mars. Vous ne me paroissez pas être ceux de la fortune, & vous ne revenez pas de la guerre en bon équipage.

ERASTE.

Je suis confus, mon oncle, de paroître devant vous si negligé : jmais l'impatience d'arriver à Paris m'a fait prendre la poste ; je n'ai eu que le temps de me débotter : pour vous venir rendre mes premiers devoirs.

LEPINE.

Voila un garçon bien revenu des premiers égaremens de sa jeunesse, il vous aime à present...

JEROME.

Je l'ai toûjours aimé moi, quoique ce ne fût qu'un vaurien ; & j'ai été comme cela oüi quand j'étois jeune, il ne falloit pas me marcher sur le pied non plus qu'à present. Viens ça, grand coquin, que je t'embrasse.

LEPINE.

Ah! le bon oncle que vous avez-là, Monsieur.

ERASTE.

Tu sçais mes sentimens pour lui, Lépine.

LEPINE.

Et combien vous vous faites honneur d'être son neveu.

JEROME.

Je me suis remarié depuis peu, comme tu sçais, ou comme tu ne sçais pas.

ERASTE.

Quoi mon oncle...

LEPINE.

Je l'ai deviné d'abord.

JEROME.

Ne te chagrines point, tu n'en seras pas moins mon héritier.

ERASTE.

Mon oncle est fait pour la societé, Lépine.

JEROME

Oüi, j'ai pris une bonne grosse réjoüie, belle & de bonne humeur.

LEPINE.

La succession est en danger.

JEROME.

Elle aime tout ce que j'aime, le plaisir, la bonne chere; elle reçoit mes amis parfaitement bien... elle sera ravie de t'avoir au logis.

ERASTE

Je suis ravi de mon côté, mon oncle, que vous ayez fait un si bon choix.

LEPINE.

Je serai charmé du mien d'avoir une aussi bonne maîtresse; car vous voulez bien, Monsieur, que je rentre chez vous, dans mon devoir, & dans mes anciennes fonctions de maître garçon?

JEROME.

Ce n'eſt pas la peine, mon enfant, je vais quitter.

LEPINE.

Tant-pis.

ERATE.

Vous allez quitter, mon oncle quel raviſſement pour moi! queſle joïe!

JEROME.

Je ſuis riche, j'ai plus de deux cens mille francs de bien, j'acheterai quelque Charge qui m'anoblira, & comme te voila de retour, mon deſſein eſt de te donner ma place & mes pratiques, & de te faire au plûtôt paſſer maître.

ERASTE.

Moi, mon oncle?

JEROME.

Oüi, toi-même.

LEPINE.

Fort bien, l'Officier de dragons deviendra Teinturier, & le Teinturier Gentilhomme, ce ſera-là une jolie métamorphoſe.

ERASTE.

Vous ſçavez, mon oncle, que ma deſtination n'a jamais été...

JEROME.

Je ſçai que ta deſtination n'a jamais été bonne, il faut changer d'objet, je te donnerai mon fonds, te dis-je.

LEPINE.

Ne refuſez rien, prenez toûjours, nous nous en accommoderons.

ERASTE.

Je ferai ce que vous voudrez, mon oncle; vous êtes le maître.

JEROME.

Tu prens le bon parti. Quand cela ſera fait, nous ſongerons à te marier, j'ai en main une fort jolie fille.

LEPINE.

Nous en avons auſſi une, ne vous mettez pas en peine d'en chercher d'autre.

JEROME.

En ce païs-ci ?

ERASTE.

Oüi, mon oncle.

JEROME.

Où vous ne faites que d'arriver ?

LEPINE.

C'eſt que nous prenons nos meſures de loin. C'eſt une de nos amies, Madame Clopinet vôtre voiſine, qui a fait cette affaire-là.

JEROME.

Hé de quelle maniere ?

LEPINE.

Elle nous a envoyé le portrait de la fille, nous lui avons renvoyé celui de mon maître. Les parties ont été contentes des copies, & les originaux ſont devenus amoureux l'un de l'autre par la poſte. C'eſt une affaire preſque faite, il ne faut plus que le conſentement des familles.

JEROME.

Effectivement cela me paroît bien avancé. Hé qui eſt cette petite perſonne-là qui s'amouracche ſi promptement ?

LEPINE.

Une petite perſonne fort aiſée à vivre & ſans façon, comme vous voyez.

JEROME.

Mais encore ?

LEPINE.

Vôtre proche voiſine.

JEROME.

Que vous apellez ?

ERASTE.

Angelique.

JEROME.

Angelique, dites vous ?

LEPINE.

Niéce d'un Intereſſé.

JEROME.

Dans les affaires du Roi ?

LEPINE.

Non, dans celles du Public, un Agioteur.

JEROME.

Monſieur Tarif peut-être ?

ERASTE.

Juſtement, mon oncle.

JEROME.

C'eſt celle à qui je ſongeois pour toi. Malepeſte la fille eſt riche : mais l'oncle qui eſt tuteur eſt tenace.

LEPINE.

C'eſt une difficulté, nous le ſçavons.

JEROME.

Mais je ne la croiois pas ſi prompte à s'enflâmer.

LEPINE.

La ſimpatie eſt une belle choſe.

ERASTE.

Vous connoiſſez fort Monſieur Tarif apparemment ?

JEROME.

Si je le connois ? C'eſt mon compere & mon ami, nous ſouperons peut-être ce ſoir enſemble.

LEPINE.

Quelle heureuſe rencontre !

JEROME.

Tu ſeras, ſi tu veux, de la partie ; c'eſt à ma maiſon d'Antoni que j'ai deſſein de le mener, veux-tu en être ? nous y parlerons d'affaires.

ERASTE

Il vaut mieux que vous le préveniez d'abord.

JEROME.

Hé bien soit. Entrons maintenant au logis ; je veux te presenter à ta nouvelle tante.

SCENE IV.

ERASTE, JEROME, LEPINE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Est-ce que vous n'allez pas ce soir à Antoni, mon oncle ? Mettra-t-on les chevaux à vôtre chaise ?

JEROME.

Non, je prendrai un fiacre au bout de la ruë : mais avant que de partir, je veux faire connoître à ma femme ton frere, que voila de retour de la guerre & de ses folies.

JAVOTTE.

Hé vraiment oüi, c'est lui-même, je ne le reconnoissois pas d'abord. Ah ! que je suis ravie de te revoir, mon pauvre Colin.

ERASTE.

Et moi charmé de t'embrasser, ma sœur : mais ne m'apelle plus comme cela, je te prie.

LEPINE.

Je suis vôtre serviteur, Mademoiselle Javotte.

JAVOTTE.

Bonjour, Monsieur de Lépine, bonjour,

JEROME.

Ne perdons point de temps, j'ai quelques affaires encore avant que de partir. Dépêchons.

JAVOTTE.

Mais si vous voulez, mon oncle, je presenterai pour vous mon frere à ma tante, vous n'avez qu'à dire.

JEROME.

Tu me feras plaisir de t'en charger; aussi bien vois-je venir Monsieur Tarif, que je veux débaucher pour le mener avec moi. Allez, mon neveu Voila un garçon qui va rentrer dans le bon chemin, que je suis ravi!

SCENE V.

JEROME, TARIF.

TARIF *à part.*

SCachons un peu s'il est bien sûr que Monsieur Jerome aille ce soir à sa campagne. J'ai pris des mesures que je serois fâché qu'on dérangeât.

JEROME.

J'allois passer chez vous, Monsieur Tarif.

TARIF.

Je suis bien aise que nous nous soïons rencontrez. Vous me voulez quelque chose apparemment?

JEROME.

Vous mener souper à Antoni, où j'ai des ouvriers, comme vous sçavez. Il y a là de bon vin, nous y boirons le petit coup, & nous re-

viendrons demain de grand matin.

TARIF.

C'eſt fort bien imaginé : mais pour ce ſoir je ne ſçaurois profiter de l'occaſion que vous m'offrez ; j'ai des affaires trés-importantes pour un mariage, dont je fournis la dot en eſpeces pour du papier, ſur lequel il y a moitié à gagner.

JEROME.

A propos de mariage, que faites-vous de vôtre niéce? ... il me ſemble qu'elle eſt en âge...

TARIF.

Elle eſt en âge... d'attendre, & moi en âge de ne me pas preſſer de la pourvoir, & ſes comptes ne ſont pas prêts.

JEROME.

Quand on trouve une bonne occaſion...

TARIF.

Il en faut attendre encore une meilleure. Vous allez ce ſoir à Antoni ?

JEROME.

Oüi.

TARIF.

Trés-certainement ?

JEROME.

Je l'ai bien réſolu comme cela.

TARIF.

Vous en revenez ?

JEROME.

Demain à la pointe du jour.

TARIF.

Cela eſt bon & bien arrangé. Sans adieu ; Monſieur Jerôme, on vous verra au retour.

SCENE VI.

JEROME *seul.*

VOila un bien honnête homme pour un homme d'affaires, & bien de mes amis; aussi je l'aime.

SCENE VII.

Me TARIF, JEROME.

Me TARIF.

BOnsoir, Monsieur Jerome, vôtre servante.

JEROME.

Vôtre valet, Madame Tarif, voila vôtre cher époux qui me quitte, & qui dit qu'il a bien des affaires.

Me TARIF.

Vous a-t-il dit de quelle nature sont ces affaires?

JEROME.

Oüi, pour un mariage auquel il s'interesse, je pense.

Me TARIF.

Il l'apelle cela un mariage, le bon traître! Si l'on étoit d'humeur à se marier de même.

JEROME.

Comment, comment donc ?

Me TARIF.

C'eſt un grand fripon que mon mari, Monſieur Jerome.

JEROME.

Eh ! doucement, Madame.

Me TARIF.

Un grand débauché, un grand ſcelerat.

JEROME.

Voila comme vous êtes vous autres femmes ; vous penſez toûjours du mal de nous autres. Mais quelle mouche vous a paſſé de nouveau devant les yeux ? & qu'a donc fait vôtre mari ?

Me TARIF.

Des choſes qui vous regardent pour le moins autant que moi, Monſieur Jerome.

JEROME.

Mais encore ?

Me TARIF.

Les cornes vous viendront à la tête quand je vous les dirai.

JEROME.

Qu'eſt-ce que ce peut-être ?

Me TARIF.

Il eſt amoureux de vôtre femme.

JEROME.

De Madame Jerome ? Hé ſi, ſi, vous rêvez à Madame.

Me TARIF.

Il n'y a rien de plus vrai. Vous allez ce ſoir à la campagne ?

JEROME.

Oüi.

Me TARIF.

Il ſoupe chez vous avec elle, & voila le mariage pourquoi il a affaire.

JEROME.

Quel peſte de mariage! Vous avez rêvé cela, cela ne peut pas être.

Me TARIF.

Cela ne vous paroît pas poſſible, mais cela eſt.

JEROME.

Vous aviez bien raiſon, les cornes me viennent. Et qui vous a dit cela, Madame Tarif?

Me TARIF.

Madame Jerome elle-même, qui m'en a averti. Oh! c'eſt une brave femme.

JEROME.

Madame Jerome! Elle n'eſt donc pas d'accord avec lui, ſur ce pied là?

Me TARIF.

Non vraiment; il y a je ne ſçai combien de temps qu'il la perſecute: il n'eſt de vos amis que pour cela. Elle n'a pas voulu vous en parler, de peur de noiſe, elle me l'a dit à moi, & nous ſommes convenuës de le berner, & de nous mocquer de lui. C'eſt aujourd'hui que la partie ſe fait.

JEROME.

Oh! parbleu j'en ſerai, je n'irai point à Antoni.

Me TARIF.

Mais il faut qu'il croie que vous y êtes.

JEROME.

Il en eſt perſuadé de reſte. Mais c'eſt un grand maroufle que vôtre mari, Madame.

Me TARIF.

Qui le ſçait mieux que moi? Je vous l'ai dit d'abord. Oh! je ne l'épargne pas, je lui revaudrai.

JEROME.

Me vouloir joüer un tour comme celui-là!

Me TARIF.

Vous ne seriez pas capable de cela vous, Monsieur Jerome ?

JEROME.

Non vraiment, Madame.

Me TARIF.

Ce n'est pas-là le premier tour qu'il m'a fait ; il en conte à tout le voisinage : mais je veux me vanger. Il faut que nous nous vangions, Monsieur Jerome.

JEROME.

Ne vous mettez pas en peine ; j'ai ici par hazard des gens qui ne seront pas inutiles pour cela.

Me TARIF.

Sans lui faire aucun mal pourtant.

JEROME.

On ne lui en fera point.

Me TARIF.

Je n'ai pour objet que de le corriger de ses libertinages ; je voudrois si bien qu'il fût un peu changé.

JEROME.

Oh ! il changera, je vous en répons.

Me TARIF.

Quand vous l'aurez pris comme un sot ; vous m'enverrez chercher pour lui faire la honte. Je viendrai avec une de mes amies, qui a été dans le cas comme Madame Jerome.

JEROME.

Oüi fort bien, vous n'avez qu'à vous tranquiliser chez vous, & y attendre de mes nouvelles.

Me TARIF.

Vous avez bon esprit & bonne conduite, je me rapporte à vous de toutes choses, & vais attendre le dénoûment de l'avanture.

SCENE VIII.

JEROME *seul.*

ELle sera des plus ridicules, si je ne me trompe.

SCENE IX.

JEROME, ERASTE, LEPINE.

ERASTE.

VOtre charmante épouse nous a reçûs le plus gracieusement du monde, & vous êtes logé & meublé comme un Financier, mon oncle.

JEROME.

C'est ta nouvelle tante qui m'a mis dans ce goût-là. C'est une aimable femme, de bon esprit, de bonne conduite, & tu en verras dès ce soir des preuves convaincantes.

ERASTE.

Comment donc ?

JEROME.

Il va se joüer ici une scene, où je veux que tu fasses ton personnage, aussi-bien que Lépine, & tu auras bonne part au dénoûment.

ERASTE.

Ne puis-je pas sçavoir...

JEROME

Va t-en m'attendre avec Lépine dans le petit cabinet du jardin ; quand j'aurai dit un mot à Madame Jerome que voici, j'irai vous rejoindre, & je vous communiquerai mon projet.

LEPINE.

Nous attendrons vos ordres avec impatience.

SCENE X.

Me JEROME, Mr JEROME, JAVOTTE.

Me JEROME.

COmment vous voila encore, Monsieur ? Je vous croiois à moitié chemin pour le moins.

Mr JEROME.

Je ne sçai ce que cela veut dire, Madame Jerôme : Mais j'ai de la peine ce soir à vous quiter ; j'ai peur que vous ne vous ennuiez pendant mon absence.

Me JEROME.

Que cela ne vous inquiéte point ; nous avons fait une partie qui vous divertira vous-même à vôtre retour.

Mr JEROME.

Ah ah ! & qu'est-ce donc que cette petite partie là ?

Me JEROME.

Une partie de plaisir

Mr JEROME.

Pendant que je n'y serai pas ?

Me JEROME.

Elle ne vaudroit rien si vous y étiez.

Mr JEROME.

J'y serai pourtant, je vous en répons.

Me JEROME.

Vous nous dérangerez.

Mr JEROME.

Parbleu je me moque de vôtre arrangement; j'ai pris le mien. Qu'est-ce que tout cela veut dire.

Me JEROME.

Allez-vous en à Antoni & emmenez vôtre neveu, je vous prie.

Mr JEROME.

Ah! ah! parbleu voici qui est plaisant; est-ce que je suis de trop chez moi.

Me JEROME.

Oüi en de certaines occasions.

Mr JEROME.

Ceci commence à m'impatienter.

Me JEROME.

Ecoutez-moi, vôtre pétulance se dissipera.

Mr JEROME,

Je n'en ai point. Parlez, je vous écoute, & suis trés disposé à vous croire.

Me JEROME.

Vôtre bon ami Monsieur Tarif est un maroufle.

Mr JEROME.

On m'en a dit quelque chose.

Me JEROME.

Il a eu l'insolence de me dire qu'il étoit amoureux de moi.

Mr JEROME.

Je sçai encore cela.

Me JEROME.

J'en ai averti sa femme,

Mr JEROME.

C'eſt elle qui m'en a rendu compte.

Me JEROME.

Nous avions pourtant réſolu de ne vous en dire mot.

Mr JEROME.

Sotte réſolution.

Me JEROME.

Il m'a demandé un rendez-vous, & je le lui ai donné pour ce ſoir.

Mr JEROME.

Je voulois ſçavoir la choſe de vous même ; en voila aſſez, je ſçai tout le reſte.

Me JEROME.

Cela vous fâche-t'il ? Le ſouper eſt là-bas, voulez-vous qu'on le renvoie, ou que nous bernions Monſieur Tarif ? il n'y aura pas grand mal, il le merite bien ; vous êtes le maître.

JAVOTTE.

Eh ! mon oncle, laiſſez-nous prendre ce plaiſir-là, je vous en prie.

Mr JEROME.

Si je vous le laiſſerai prendre ! je prétens bien en avoir ma part. Que l'on diſe toûjours que je ſuis parti.

JAVOTTE.

Oüi, mon oncle.

Mr JEROME.

Faites-lui le meilleur accüeil que vous pourrez ma femme.

Me JEROME.

Il y ſera trompé, je vous en répons.

Mr JEROME.

Beaucoup de liberté, de careſſes... modeſtes, s'entend.

Me JEROME.

Voila des choſes qu'il eſt inutile de me dire

Mr JEROME.

Oüi : mais que Javotte ne vous quitte point cependant.

JAVOTTE.

Non, mon oncle.

Mr JEROME.

Je surviendrai à propos, je vous en répons.

JAVOTTE.

On frape à la porte de derriere, & l'on a toussé deux fois ; c'est-là le signal que nous avons donné.

Me JEROME.

Voulez-vous qu'on lui ouvre, Monsieur?

Mr JEROME.

Oüi sans doute, je serois bien fâché qu'il n'entrât pas.

Me JEROME.

Allez donc, Javotte, & l'amenez ici.

SCENE XI.

Mr JEROME, Me JEROME.

Mr JEROME.

JE vais de mon côté rejoindre mon neveu, & préparer à Monsieur Tarif un petit régal à quoi il ne s'attend pas.

Me JEROME.

J'entens du bruit, c'est lui, retirez-vous vîte. Est-ce Monsieur Tarif, Javotte?

SCENE XII.

TARIF, JAVOTTE, Me JEROME.

TARIF.

OUi, charmante voiſine, c'eſt lui-même.

Me JEROME.

Quel ajuſtement! quel propreté!

TARIF.

Pour négocier avec l'amour on ſe met autrement que quand on n'a que ſon argent à faire travailler.

Me JEROME.

Vous plaiſez de quelle maniere que vous ſoiez: mais je ne laiſſe pas de vous ſçavoir gré des ſoins que vous prenez pour paroître encore plus aimable.

TARIF.

Mon unique objet eſt de vous plaire, & le bonheur que j'ai de ſouper ce ſoir avec vous, en l'abſence de vôtre gros brutal de mari.

Me JEROME.

N'en diſons point de mal, de grace, & contentez-vous de ce que je fais aujourd'hui.

TARIF.

C'eſt bien dit, vous avez raiſon, belle voiſine, reſpectons ſon abſence, & profitons-en. Le ſouper eſt-il prêt?

JAVOTTE.

Il y a un quart-d'heure qu'on a tout apporté, ragoûts, rôti, deſſert; le couvert eſt mis, le vin rafraîchi, on ſe mettra à table quand vous voudrez, & ſur la fin du repas on

vous donnera les violons : c'eſt une petite muſique dont vous ne ſerez pas mécontent.

TARIF.

Cela eſt fort bien imaginé.

Me JEROME.

Qu'on apporte le ſouper ici ? c'eſt l'endroit le plus éloigné de la ruë, & où nous ſerons le mieux à couvert des regards curieux du voiſinage.

TARIF.

Vous êtes une femme adorable, ma voiſine ; je ſuis comme vous, j'aime le myſtere, & vous ne vous plaindrez pas de ma diſcretion.

Me JEROME.

On ne peut trop prendre de précaution pour ſe garantir de la médiſance du petit peuple.

TARIF.

Oh ! pour cela c'eſt une choſe épouventable ; un joli homme de Finances ne ſçauroit ſouper tête à tête avec une Bourgeoiſe de conſéquence, & y demeurer ſeulement juſqu'à quatre heures du matin, qu'on n'en faſſe le lendemain cent contes ridicules.

Me JEROME.

Oh ! je me mets au-deſſus de cela moi, & je prens ſi bien mes meſures, que je ne crains point la médiſance.

TARIF.

Je ſuis comme vous, je me moque de tout, & je ne me crains en rien. Si nous nous mettions à nôtre aiſe, ma voiſine.

Il ôte ſa perruque.

Me JEROME.

Ah ! que vous faites bien, Monſieur ; vous étiez guindé avec vôtre grande perruque : vous avez un bonnet ; mettez-le.

TARIF.

Je ne me fais pas prier, j'aime mes commo-

ditez : mais je n'ai point de bonnet dans cet habit-ci, je l'ai laissé dans l'autre.

Me JEROME.

Vous n'avez guéres de précaution, apportez un des bonnets de vôtre oncle, Mademoiselle Javotte, le plus beau, le plus propre ; c'est pour Monsieur.

TARIF.

Oh ! mais, Madame...je n'ai garde de prendre des libertez...

JAVOTTE, *lui mettant le bonnet.*

Belle cérémonie ! Craignez-vous de l'user ? vous lui en rendrez un autre.

SCENE XIII.

TARIF, Me JEROME, JAVOTTE, VALETS.

TARIF *s'asseyant.*

CE fauteüil est pour moi apparemment ?

Me JEROME.

Oüi. Il aime ses commoditez.

JAVOTTE.

N'a-t-il pas raison ? C'est le fauteüil de mon oncle au moins. Il n'est point ici, vous y tenez sa place ; il faut que vous y figuriez comme lui, afin qu'on ne s'apperçoive pas de son absence.

TARIF.

Ce seroit un grand bonheur pour moi, mon adorable voisine...

JAVOTTE.

Hâtons-nous de souper, les ragoûts se gâtent.

TARIF.

Ils se mettent à table.

Ce seroit dommage. Je ne sçai si ce maraut de Rotisseur m'aura envoié de bonne viande: mais il me l'a bien fait payer. Ce faisant-là coûte douze francs, les deux perdrix neuf livres dix sols, & treize francs l'oiseau de riviere & la becasse. Ces coquins-là gagnent plus que nous.

JAVOTTE.

Oüi: mais ils n'ont pas de si bonnes fortunes.

SCENE XIV.

Me JEROME, TARIF, ERASTE, JAVOTTE.

ERASTE.

COmment donc, on se met à table sans nous avertir? Mon oncle qui me force à venir loger chez lui presque malgré moi...

TARIF.

Qui est cet homme-là, Madame?

Me JEROME.

Un Officier de dragons, un neveu de Monsieur Jerome, qui n'est ici que d'aujourd'hui.

TARIF.

Il a l'air d'un méchant pendart.

ERASTE.

Où est donc Monsieur mon oncle? est-ce

qu'il ne soupe pas ici ?

JAVOTTE.

Vous voiez bien que non : mais comme c'est un homme de regle, & qui ne manque jamais à de certaines bienséances, il a envoié Monsieur son ami pour tenir sa place.

ERASTE.

Ce galant homme-là est des amis de mon oncle, ou de ma tante sans doute ?

JAVOTTE.

Monsieur Tarif, est ami de toute la maison, il est le mien, il sera le vôtre si vous voulez : il est tout rempli d'amitié pour toute la famille, & l'on vit avec lui sans façon.

ERASTE.

Ah ! parbleu, je l'aime de cette humeur ? je suis aussi sans cérémonie : Une chaise, un couvert.

TARIF.

Madame Jerôme.

ERASTE.

Que l'on appelle mon Maréchal des logis, qu'il me vienne tenir compagnie ; l'ami de mon oncle me paroît un ennuieux. Le repas languiroit, il faut l'égayer.

TARIF.

Nous nous serions bien passé de la presence de cet homme-là.

SCENE XV.

TARIF, Me JEROME, ERASTE, LEPINE, JAVOTTE.

LEPINE.

ON dit que vous me demandez, mon officier ?

ERASTE.

Et parbleu oüi ; ne veux-tu pas souper ? Icī comme ailleurs nous mangerons à table d'hôte : mais la chere est meilleure qu'à l'auberge de la garnison, comme tu vois.

LEPINE.

Malepeste quelle difference ! voila un bon ordinaire bourgeois Mais je ne vois point Monsieur Jerome ; j'aurois bien voulu lui parler.

ERASTE.

Voila le meilleure de ses amis, un autre lui-même.

JAVOTTE.

Qui fait pour lui toutes ses affaires.

LEPINE.

J'entens : c'est Monsieur qui represente quand il n'y est pas.

Me JEROME.

Il a la bonté de ne me pas laisser seule, de peur que je m'ennuye.

LEPINE.

Il faut par reconnoissance le divertir aussi, mon officier, & ne le pas laisser ennuier. Allons, à boire à lui.

ERASTE.

Tope à la ronde, & rasade même.

TARIF.

Parbleu voila de bons enfans, Madame Jerome, & je croi que nous passerons agréablement la soirée.

JAVOTTE.

On frape à la porte, & rudement même: à l'heure qu'il est qui pourroit-ce être ?

Me JEROME.

Ce sera Monsieur Jerome. Quelles affaires le font revenir si promptement ?

TARIF.

Le fâcheux contretemps ! que devenir ? quel tour donner à cette avanture ?

Me JEROME.

Ne vous mettez pas en peine, c'est un bon homme, & qui croira tout ce que nous voudrons. Secondez-moi bien, Mademoiselle Javotte.

JAVOTTE.

Oüi, ma tante.

SCENE XVI.

JEROME, Me JEROME, TARIF, ERASTE, LEPINE, JAVOTTE.

JEROME.

AH, ah ! vous êtes encore à table, & voila bonne chere : c'est fort bien-fait, Madame Jerome, de régaler ainsi mon neveu, & de faire

si

si bien les honneurs du logis.

Me JEROME.

J'ai crû que vous ne m'en desavoüriez pas, Monsieur Jerôme.

JEROME.

Comment ventrebleu, Monsieur Tarif est aussi de la partie, & il m'a refusé de venir à Antoni?

TARIF.

L'affaire sérieuse que j'avois a manqué; il m'en est par hazard survenu une de galanterie; j'avois dit chez moi que je n'y souperois point, & je suis retombé ici pour attendre l'heure.

JEROME.

Il me paroît que vous y êtes tombé debout, mon voisin; il y a du mistere en tout ceci.

JAVOTTE.

Il n'y en a point de nôtre part, mon oncle.

JEROME *à Madame Jerôme.*

Vous êtes une coquette, Madame ma femme.

Me JEROME.

Je vous jure, Monsieur....

JEROME.

Et vous un pendart, Monsieur Tarif.

TARIF.

Monsieur Jerôme.

JEROME.

Mais que vois-je? c'est mon bonnet, je pense? Ah! quelle perfidie! quelle insulte, je ne sçai qui me tient...

JAVOTTE & ERASTE.

Mon oncle.

LEPINE & Me JEROME.

Eh! Monsieur.

TARIF *à genoux.*

Mon cher voisin, Monsieur Jerôme.

JEROME.

Je lui pardonnerois d'aimer ma femme : elle eſt aimable, c'eſt à elle de ſe deffendre de ſes pourſuites : mais prendre mon bonnet !

TARIF.

Je m'en vais reprendre ma perruque, Monſieur Jerome.

Me JEROME.

C'eſt ma faute, à moi ; ne vous emportez pas contre lui de grace.

JEROME

C'eſt vôtre faute ? cela eſt bien ridicule ; mettre le bonnet de ſon mari ſur la tête d'un autre, où eſt la bienſéance ?

JAVOTTE.

Il nous a dit qu'il alloit en bonne fortune ; qu'il craignoit de déranger l'œconomie de ſa perruque ; on s'eſt prêté à cela : le grand malheur !

JEROME.

Il vous a dit qu'il alloit en bonne fortune ?

LEPINE.

Oui vraiment, & chez le Baigneur même en ſortant d'ici.

JEROME.

Chez le Baigneur ?

TARIF.

Oüi, Monſieur Jerôme, c'étoit mon deſſein ; n'en dites rien à ma femme, je vous prie.

JEROME.

Non, non, je n'ai garde : mais le Baigneur pourroit être un indiſcret, un babillard, cela eſt de conſéquence : baignez-vous ici, la choſe ſera plus ſecrete.

TARIF.

Que je me baigne ici !

ERASTE.

Pourquoi non ? Il y a là-bas vingt cuves à choiſir.

TARIF.

Mais ce seroit une liberté que...

JEROME.

Mais il n'y a pas plus de liberté à cela qu'à mettre mon bonnet. Tu sçais baigner, Lepine ?

LEPINE

C'est mon premier métier, Monsieur, vous le sçavez bien.

ERASTE

Je ne me sers jamais que de lui pour cela, mon oncle.

JAVOTTE.

Mais Lépine sera-t'il assez habile pour cela ? Il y a furieusement à décrasser à Monsieur Daniel Tarif.

LEPINE.

Parbleu je le ferai déboüillir en cas de besoin ; que l'on me laisse faire.

TARIF.

Madame Jerôme, je vous prie ..

Me JEROME.

Bonsoir, Monsieur ; je vous laisse en bonnes mains, & vous souhaite toutes sortes de bonnes fortunes.

JAVOTTE.

Jusqu'au revoir, Monsieur. Que vous allez être propre.

SCENE XVII.

TARIF, JEROME, ERASTE, LEPINE.

TARIF.

IL faut vous avoüer, Monsieur Jerôme...

JEROME.

On ne sçauroit trop prendre de précautions pour aller en bonnes fortunes. Allons, du linge, des mules, & une robe de chambre.

ERASTE.

Et du vin, mon oncle; je bois toûjours dans le bain, moi qui vous parle.

LEPINE.

Il n'y a rien de plus sain: il faut bien laver le dedans & le dehors, il en sera plus net.

JEROME.

Oui, & je veux boire avec lui, pour lui marquer que je n'ai point de rancune.

TARIF.

Je vais vous expliquer, Messieurs ..

SCENE XVIII.

JEROME, LEPINE, ERASTE.

JEROME.

EXpedions cela promptement, qu'on se dépêche, je ne veux point de tems pour la réflexion.

LEPINE.

Cela ne sera pas long, tout est préparé

JEROME.

Va-t-en chercher Angelique, & l'amene ici.

ERASTE.

Je ne perdrai pas un instant.

JEROME.

Voions un peu si nôtre affaire s'avance ; je ne veux pas que Madame Jerôme en sçache rien.

ERASTE.

Monsieur Tarif n'en aura que la peur, & le ressentiment de mon oncle ne sera pas si bien servi qu'il se l'est promis, & l'avanture sera plus risible que serieuse.

SCNE XIX.

Me TARIF, Me JEROME, Me CLOPINET.

Me TARIF.

J'Etois fort en peine de Monsieur mon mari ; j'attendois chez moi des nouvelles de Monsieur Jerôme, ou des vôtres, je viens moi-même, avec ma voisine & mon amie, voir ce qui se passe.

Me JEROME.

Toute autre chose que ce que nous avions projetté ; nous comptions de nous divertir entre nous autres, Monsieur Jerôme a sçû l'affaire, il nous a volé ce plaisir-là, & l'a pris pour lui.

Me CLOPINET.

Monsieur mon mari m'en fit autant il y a trois mois ; Monsieur Tarif fut étrillé par deux grands Clercs.

Me TARIF.

Voila comme sont tous ces vilains maris, ils dérangent tout autant qu'ils peuvent toutes les parties de plaisirs que font leurs femmes.

Me CLOPINET.

C'est ce qui est cause qu on ne leur en fait pas toûjours confidence : tout-coup-vaille, je ne me suis pas repentie de celle-là, & Monsieur Tarif fut bien régalé.

Me TARIF

Ce sont des animaux bien ridicules & bien rétifs que des maris : Baste, cela ne l'a pourtant pas corrigé, comme vous voiez. Mais que font-ils ? où sont-ils à present les deux nôtres ?

Me JEROME.

Là-bas dans la salle, où deux Officiers de dragons, & Monsieur Jerôme travaillent de concert à enivrer Monsieur Tarif

Me TARIF.

Qu'avoit-on besoin d'eux pour cela ? comme si nous ne l'aurions pas bien enivré nous-mêmes. Mais que voi-je ?

Me JEROME.

Le neveu de Monsieur Jerôme.

Me CLOPINET.

Oui, c'est Eraste, je le reconnois ; je ne le croiois pas ici.

Me TARIF.

Et nôtre niéce avec lui, qu'est-ce que cela veut dire ?

Me JEROME.

Nous le sçaurons bien-tôt, écoutons.

Me CLOPINET.

Je le sçai déja, moi ; je suis leur confidente.

SCENE XX.

ERASTE, ANGELIQUE, Me TARIF, Me JEROME, Me CLOPINET.

ERASTE.

OUi, charmante Angelique, nos affaires sont dans la meilleure situation du monde : Monsieur Jerôme, mon oncle, aprouve l'ardeur que j'ai pour vous, & j'ose quasi vous répondre que Monsieur vôtre oncle oncle qui est ici ne me refusera pas son aveu.

ANGELIQUE.

Je me livre à ce flateur espoir, & je souhaite la chose autant que vous, Eraste, je vous assûre.

Me TARIF.

Vous me paroissez de bonne intelligence avec ce Monsieur-là ; que faites-vous ici avec lui ? qui vous a mandée ? qui vous a dit d'y venir, Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

C'est lui-même, Madame : il m'a dit que vous étiez dans ce logis avec mon oncle, & qu'on y avoit affaire de moi.

Me TARIF.

Affaire de vous ! & à quel sujet ?

ANGELIQUE.

Je ne sçai, Madame.

Me TARIF.

Mais on ne s'expose point à venir seule avec un homme...

ERASTE.

C'eſt un miſtere qu'on vous expliquera, Madame.

Me CLOPINET.

C'eſt un miſtere qui ne l'eſt point pour moi : Eraſte eſt amoureux d'Angelique, Meſdames.

ERASTE.

Vous le ſçavez mieux que perſonne.

Me CLOPINET.

Angelique ne hait pas Eraſte.

ANGELIQUE.

Vos conſeils m'y ont déterminée.

Me JEROME.

Tout ceci finira par un bon mariage.

Me TARIF.

J'y donnerai les mains de tout mon cœur, pour faire enrager mon mari, qui ne veut point marier ſa niéce ; cela le corrigera peut-être, lui, de vouloir avant que d'être veuf, ſe remarier en ſecondes nôces ; & ce ſera fort bien fait de le punir comme cela.

Me CLOPINET.

Ce ſera le hazard & moi qui auront conduit cette affaire.

Me JEROME.

Elle finira bien. Entrons dans mon apartement. Voiez ce qui ſe paſſe là-bas, Eraſte, & venez nous en rendre compte.

ERASTE.

Oüi, Madame.

SCENE XXI.

ERASTE *seul.*

CE qui s'y passe les surprendra, & je suis surpris moi-même que mon oncle qui veut faire consentir Monsieur Tarif à mon mariage, pousse si loin la vengeance qu'il en prend lui-même. J'ai pourtant donné ordre à Lépine de la modérer.

SCENE XXII.

JEROME, LEPINE, ERASTE.

LEPINE.

VOus m'avoüerez que cela est en perfection je n'ai point oublié le métier, Monsieur Jerôme, & je n'ai jamais fait de si bonne besogne.

JEROME *rêveur.*

Oüi, oüi, cela est fort bien : mais....

ERASTE.

Comment donc ? qu'avez-vous, mon oncle ? Il semble que vous soiez fâché de la plaisanterie.

JEROME.

Hom : c'est que je la trouve un peu forte quand j'y songe. Dans le premier mouvement

de ma colere je me suis livré sans réflexion à une imagination que j'ai trouvée plaisante ; vous l'avez applaudie, cela m'a enhardi, la chose est faite, je commence à la trouver serieuse.

ERASTE.

Elle l'est un peu, je vous l'avouë : mais aprés tout vous avez fait vôtre devoir.

LEPINE.

Et vôtre métier, c'est là le bon. Le drôle en est quitte à bon marché, je vous en assure.

JEROME.

Cela ne laisse pas de me donner quelque inquiétude, & quelque raison que j'aie dans le fond, il est bon de prévenir de certaines suites.

ERASTE.

Il n'y a jamais d'inconvénient à prendre des mesures . . . .

JEROME *à Lépine.*

Que fait nôtre homme ?

LEPINE.

Deux de vos garçons le font sécher auprés du feu ; ils le r'habilleront quand il sera sec, & on lui donnera la clef des champs.

JEROME.

Qu'on ne le fasse pas que je ne le dise. J'ai envoié prier mon cousin ; Monsieur Gaspard l'Avocat, de se donner la peine de venir jusqu'ici, pour me concerter avec lui, & voir quelle bonne couleur nous donnerons à cela.

LEPINE.

Parbleu la couleur est toute donnée. Monsieur, & il n'est plus question de raisonner là-dessus.

JEROME.

Voici quelqu'un. C'est Monsieur Gaspard. Retournez là bas auprés de vôtre homme, & me laissez consulter ce que nous aurons à faire.

ERASTE.

Nous trouverons moien de remedier à toutes choſes.

SCENE XXIII.

GASPARD, JEROME.

GASPARD.

QU'eſt-il donc arrivé chez vous de ſi ſurprenant, mon couſin Jerôme ? M'envoier chercher aprés minuit ! tirer un Avocat de ſon cabinet à une heure induë !

JEROME.

De ſon cabinet ! Eſt-ce que vous avez un cabinet, Monſieur Gaſpard ? Vous ſortez du lit, ou vous revenez du cabaret. Ne ſçait-on pas les choſes ?

GASPARD.

Je vous jure que. . .

JEROME.

Gardez ces affectations-là pour d'autres, & parlons naturellement. Vous êtes mon couſin, j'ai beſoin de vous, je vous ai envoié chercher ; vous êtes venu, vous avez bien fait, je vous en remercie. Parlons d'affaire.

GASPARD.

Fort volontiers De quoi eſt-il queſtion ?

JEROME

De ſçavoir vôtre avis, & de le ſuivre.

GASPARD.

A quel ſujet ?

JEROME.

Vous connoissez Monsieur Tarif l'Agioteur ?

GASPARD.

Oüi vraiment, pour un gaillard, pour un maître Sire.

JEROME.

Justement. Il n'a pas tenu à lui que je fusse un maître sot.

GASPARD.

Comment donc cela ?

JEROME.

Je l'ai surpris chez moi avec ma femme.

GASPARD.

In flagranti delicto.

JEROME.

Il n'est pas question de latin, je ne l'entens point. Mais je les ai trouvez ensemble, vous dis je, en presence d'un de mes neveux, Officier d'armée, qui en peut rendre témoignage.

GASPARD.

C'est quelque chose d'avoir des témoins.

JEROME.

Nous n'en manquerons pas.

GASPARD.

Mais dans de certaines affaires il faut des preuves si convaincantes.

JEROME.

Le drôle avoit déja mis mon bonnet.

GASPARD.

C'est un préjugé, mais des plus simples, & ce seul indice n'est point suffisant.

JEROME.

Je serois parbleu bien fâché d'en avoir d'autres.

GASPARD.

Enfin qu'avez-vous fait, qu'est-il arrivé ?

JEROME.

Nous l'allez sçavoir.

GASPARD.

Vous avez maltraité vôtre femme ?

JEROME.

Non.

GASPARD.

Le galant sans doute?

JEROME.

Encore moins, je me suis contenté de le faire boire.

GASPARD.

Ah malheureux ! vous lui aurez fait avaler du poison, quelque verre de teinture.

JEROME.

Voilà ce qui vous trompe, de bon vin de Champagne.

GASPARD.

C'est traiter la chose en douceur, il n'y a point de reproche à vous faire.

JEROME.

Vous n'y êtes pas encore, Monsieur Gaspard, donnez-vous patience.

GASPARD.

Poursuivez donc.

JEROME.

Il m'a voulu donner pour excuse qu'il n'étoit ici qu'en passant, & en attendant l'heure d'aller chez le Baigneur pour se préparer à une bonne fortune.

GASPARD.

Vous avez pris cela pour argent comptant ?

JEROME.

Je sçavois bien à quoi m'en tenir : je lui ai épargné les frais du Baigneur, je l'ai fait mettre dans une cuve.

GASPARD.

Vous l'avez fait noier ?

JEROME.

Point du tout. Vous allez plus vîte que moi.

GASPARD.

On l'aura étouffé dans la vapeur ?

JEROME.

Eh ! non, non, de par tous les diables, non.

GASPARD.

Vous me tranquilisez. Achevez, de grace.

JEROME.

Sa femme, qui de concert avec la mienne m'avoit averti de la manœuvre du marouflé, m'avoit aussi prié de tâcher de changer un peu son mari, je lui ai promis, je m'en suis acquitté, je l'ai fait teindre.

GASPARD.

Quelle imagination !

JEROME.

Il n'y a point d'imagination, cela est réel, il est du plus beau verd .... Qu'est-ce qu'il y a à faire là-dedans, dites-moi vôtre avis ?

GASPARD.

Parbleu, qu'est-ce qu'il y a à faire, vous-même, c'est vôtre métier, ce n'est pas le mien.

JEROME.

Je vous demande si on ne pouroit pas me faire des affaires de cela ?

GASPARD.

Quelles affaires voulez-vous qu'on vous fasse ? C'est un homme qui vient chez vous pour vous deshonorer, vous l'avez barboüillé, qu'il se débarboüille.

JEROME.

Oüi, mais cela tient comme tous les diables il en a eu trois couches, & la teinture s'en ira qu'avec la peau.

GASPARD.

En ce cas-là cela est sérieux, & cette affaire-là fera du bruit. A tout hazard faites toûjours vôtre plainte ; Monsieur Tarif de son côté fera peut-être aussi la sienne ; mais je ne croi

pas que de long-tems il aille à l'Audience.

SCENE XXIV.

TARIF, JEROME, GASPARD, LEPINE.

JEROME.

TEnez ; le voilà, Monsieur Gaspard, jugez par vous-même s'il est en état d'y paroître.

TARIF.

Messieurs, Messieurs, j'en aurai raison, il y a bonne justice.

LEPINE.

Nous ne craignons rien, Monsieur, nous avons fait les choses en conscience : vous avez eu trois teintes, & les Jurez de la Communauté n'ont pas le moindre reproche à nous faire.

TARIF.

Marquer un homme de cette maniére.

LEPINE.

Vous êtes à merveilles ; vous verrez demain au jour ce qu'on vous en dira.

TARIF.

Monsieur Jerome, Monsieur Jerome, l'indigne traitement que vous me faites....

JEROME.

Vôtre femme m'en a prié, Monsieur, je n'ai pû vous changer que la couleur, c'est à vous de changer vos mœurs, s'il est possible.

GASPARD.

Il faudra bien qu'il en change malgré lui ; & dans l'état où vous l'avez mis, je le défierois bien de se produire en bonne fortune.

LEPINE.

Il a manqué la sienne pour aujourd'hui ; mais il ira au bal pour faire des conquêtes ; le voila masqué pour toute sa vie.

TARIF.

Qu'on se va mocquer de moi ! Comment me montrer ? que devenir ?

LEPINE.

Vous confiner à la campagne. Allez plantez des choux & des poireaux, vous êtes déja de la couleur d'un potager.

GASPARD.

Cela est vrai, voila un bon conseil.

LEPINE.

De l'humeur & de la couleur dont il est, on le prendra pour le Dieu des Jardins.

SCENE XXV.

Me TARIF, JEROME, GASPARD, TARIF, LEPINE.

JEROME.

AH ! vous voilà Madame ; où est donc Mademoiselle Angelique, & vôtre amie Madame la Procureuse ? il est bon que nôtre voisinage & nos familles se rassemblent.

Me TARIF.

On m'a mise au fait, je sçai à peu près vos vûës, je les trouve bonnes : Où en sommes-nous ?

JEROME

Où nous en sommes L'affaire est faite ; connoissez-vous ce Gentilhomme-là ?

Me TARIF.

Oh pour cela non, je ne suis point femme de bal, & je ne connois personne sous le masque.

TARIF.

Comme ils m'ont accommodé, ma chere femme !

Me TARIF.

Misericorde ! Eh ! c'est Monsieur Tarif ; je pense ! comme le voilà fait ; qui l'auroit reconnu ?

LEPINE.

Il est changé du blanc au verd, comme vous voiez, je n'ai pas pû mieux faire.

Me TARIF.

Vous méritez bien cela, Monsieur ; voilà ce que c'est que de faire le libertin, comme vous faites, & de vous adresser à d'honnêtes femmes.

TARIF.

Il est bien question de cela maintenant, & voilà des morales bien placées. ...

JEROME.

Elle a raison ; vos mauvaises intentions ne sont pas pardonnables, & vous devriez rougir de honte.

LEPINE.

Oh par ma foi je l'en défie, & nous y avons mis trop bon ordre.

SCENE DERNIERE.

Mr JEROME, Me JEROME, Mr TARIF, Me TARIF, LEPINE, GASPARD, ERASTE, JAVOTTE, ANGELIQUE, Me CLOPINET.

Me JEROME.

QU'est-ce que j'aprens, Monsieur Jerome? la raillerie devient outrée; & vous pousſez la choſe trop loin

JEROME.

Bon, bon, Madame, le voila bien malade: le traitement qu'il me préparoit méritoit bien celui-là tout au moins.

TARIF.

Ah! je ſuis au deſeſpoir: j'aimerois autant être mort. Eh? Meſſieurs & Meſdames, pour or ou pour argent, par grace, n'y auroit-il pas moien de réparer cela?

Me JEROME.

Je vous le demande avec inſtance.

Me TARIF.

Mon bon Monſieur Jerome?

JAVOTTE & ERASTE.

Un peu d'humanité, mon oncle.

JEROME.

Comment diable faire? en l'état où le voila maintenant il ne ſçauroit plus prendre que la feüille morte.

TARIF.

Comment ? le feüille-motte ?

Me TARIF

C'eſt une couleur bien triſte, Monſieur Jerome.

JEROME.

Le vert eſt plus gai, vous avez raiſon, il n'y a qu'à le laiſſer comme il eſt.

GASPARD.

Si le feüille-morte n'étoit pas trop foncé, encore, il ſeroit quelque temps ſans ſortir, on diroit qu'il auroit été à la campagne, & qu'il en ſeroit revenu un peu hâlé.

TARIF.

Monſieur Gaſpard a raiſon, cela ſeroit mieux encore, travaillons à cela, Monſieur Jerôme; vous, mon ami, qui avez fait le mal, il faut que vous le répariez, s'il vous plaît.

LEPINE.

Et ſi je le réparois de maniére à vous remettre dans le même état où vous étiez en venant ce ſoir ici, que feriez-vous ?

TARIF.

Je donnerois la moitié de ce que j'ai au monde.

LEPINE.

Ce n'eſt pas pour moi que je le demande; donnez-le à vôtre niéce, & donnez la fille à moi maître.

TARIF.

Comment, comment ?

LEPINE.

Ils ſont amoureux l'un de l'autre, conſentez au mariage.

ERASTE.

Il vous dit vrai, Monſieur, nous nous ſommes promis de nous épouſer.

ANGELIQUE.

Mon oncle...

TARIF.

Je voudrois que cela fût, j'y consentirois de tout mon cœur.

LEPINE.

Sur ce pied-là vous êtes vert brun, je vous rendrai céladon dans une heure.

TARIF.

Oui : mais vert brun ou céladon, céladon ou vert brun, c'est à peu près la même chose ; ce changement de couleur ne changera rien au ridicule.

LEPINE.

Ah ! que vous êtes vif, Monsieur Tarif ; nous vous avons teint en trois fois, & vous voulez qu'on vous déteigne en une.

TARIF.

Non, non, j'aurai patience, pourvû que...

LEPINE.

Pourvû que... Vous serez content ; pourvû que vous engagiez Monsieur Jerôme à me donner Mademoiselle Javotte, & à me ceder la boutique qu'il vouloit donner à mon maître, je vous rendrai blanc comme la neige, pour le cuir s'entend : car pour la conscience, ce seroit un peu trop entreprendre

TARIF.

Monsieur Jerôme ne voudra jamais faire cela pour moi.

JEROME.

Pourquoi non ? je suis plus galant homme que vous ne croiez. *On entend une musique.*

TARIF.

Qu'est-ce que c'est que cette musique-là ?

JAVOTTE.

C'est une petite musique que l'on va répéter pour vous en donner le régal, quand vous

aurez repris vôtre belle humeur, avec vôtre couleur naturelle que Lépine va vous rendre.

TARIF.

Je voudrois-bien que cela fut fait.

LEPINE.

Cela le sera bien-tôt : allons, venez.

JAVOTTE

Si tous les maris dont on courtise les femmes recevoient ainsi leurs galans, que l'on verroit de Perroquets dans le monde !

MUSIQUE.

VEnez, venez, accourez tous
Aprendre ici comment se vange
Un mari sagement jaloux.
Si ceux, qu'un fol amour dérange,
Ne se corrigent pas chez nous,
Voiez du moins comme on les change.

Pour faire que le correctif
Qu'on a fait à Monsieur Tarif.
Devienne un jour à tous notoire,
Qu'un musical recitatif
Sur un ton plus gai que plaintif
Au quartier annonce l'histoire ;
Que Pegase, s'il n'est poussif,
Pour en consacrer la mémoire,
Aille en tous lieux bannir la gloire
Du Vert-Galant Monsieur Tarif.

La nature le rend galand :
Mais ce n'est rien que la nature ;
Si l'art n'eût aidé le talent

Par le ſecours de la teinture,
Au dénouëment de l'avanture
Il ne ſeroit pas Vert-Galant.

2 Couplet.

La couleur ſe donne aiſément:
Mais ce n'eſt rien que la teinture;
Ce ſeroit un ſecret charmant,
Si l'art corrigeoit la nature:
Mais quand on n'eſt vert qu'en peinture,
On eſt un triſte Vert-Galant.

3 Couplet

Quand il croit ſon voiſin abſent,
Il vient ſouper chez ſa voiſine;
Et le voiſin qui le ſurprend,
Loin d'en faire mauvaiſe mine,
Fait, de concert avec Lépine,
Du vieux Tarif un Vert-Galant.

4 Couplet.

Meſſieurs, pour vous rendre contens
Il n'eſt ſoins qu'ici l'on ne prenne:
Puiſſiez-vous encor dans cent ans
Goûter les plaiſirs de la Scene,
Et juſques-là qu'amour vous tienne
Toûjours joieux & Verts-Galants.

FIN.

LE PRIX
DE
L'ARQUEBUSE.
COMEDIE.

NOMS DES ACTEURS.

M. MARTIN, Prevôt.
SOPHIE, Fille de M. Martin.
NANETTE, Niéce de M. Martin.
Mlle GIRAUT, Sœur de M. Martin.
NICOLAS, } Juges du Prix.
GROS-JEAN, }
DORANTE, Amant de Sophie.
M. DE BRACASSAK.
Mlle DE BRACASSAK.
M. DE BARBALOU.
M. PRUNEAU.

Troupe de Chevaliers de l'Arquebuse & d'Amazones Joüeurs d'Instrumens, &c.

La Scene est dans une Ville de Brie.

LE PRIX DE L'ARQUEBUSE.

COMEDIE.

SCÈNE PREMIERE.

NANETTE, SOPHIE.

NANETTE.

HE! qu'as-tu donc, ma chere? Je ne te connois plus; toi qui es la fille du Païs la plus enjoüée, la plus gaillarde, la plus miévre: te voilà tout je ne sçai comment; & depuis que ton Pere est devenu riche, & qu'il s'est fait Prévôt de la Ville, de simple Sergent qu'il étoit; depuis qu'il regorge de richesses, & que l'on dit qu'il a trouvé un trésor; il semble que cela te chagrine, & ta chance ne te tourne point à profit. Es-tu devenuë folle?

SOPHIE.

Je ne me soucie point de toutes ces choses-là, ma Cousine.

NANETTE.

N'eſt-ce point que tu aurois quelque Amoureux ; dont tu es amoureuſe de ton côté, à qui tu crois que ton Pere ne voudra pas te donner depuis qu'il a fait fortune lui ?

SOPHIE.

Ce n'eſt point cela.

NANETTE.

Seroit-ce point que ton Pere par avanture te voudroit de ſon côté donner quelque Amoureux, dont tu ne ſerois pas amoureuſe toi ?

SOPHIE.

Non.

NANETTE.

Non. Ah ! m'y voilà Ne ſeroit-ce point que tu aurois quelque Amoureux ; mais bien Amoureux ; dont tu n'aurois été d'abord guéres amoureuſe, & puis après un peu davantage, & puis enſuite autant qu'il faloit, & puis un peu par trop ſur la fin ?

SOPHIE.

Quel conte me fais-tu-là

NANETTE.

Hé ! je te fais un conte qui ſe trouve quelquefois une vérité : ces amours là, vois tu, ſont dangereux quand ils augmentent. Ce n'eſt pas tout-à-fait comme la fortune de ton Pere. Il ſe trouve parfois de petits tréſors cachez, dont on eſt plus embarraſſé qu'il ne ſera du ſien.

SOPHIE.

Que tu es extravagante ?

NANETTE.

Et que tu es malheureuſe toi d'avoir des chagrins ; & d'en faire miſtere a une perſonne qui eſt plus capable que qui que ce ſoit de te donner du ſoulagement. Je ne manque ni de talent, ni de bonne volonté Mets moi à l'épreuve, parles, aprens-moi le ſujet de tes peines : c'eſt un Amant, ſans doute ; & je ſçai par experience que la plûpart des Filles

de nôtre âge n'ont guéres d'autres inquiétudes.

SOPHIE.

Il n'eſt point venu, ma chere Couſine.

NANETTE.

Il n'eſt point venu, qui ?

SOPHIE.

Ah ! je ne ſçai ce que je dis, je rêve.

NANETTE.

Oh ! pour le coup tu ne diſſimules point. Je vois le bien, il eſt vrai, tu rêves à quelqu'un que tu attens, & qui ne manquera pas de venir, je t'en réponds.

SOPHIE.

Il ne manquera pas de venir Qui te le fait croire ?

NANETTE.

Ta jeuneſſe, ta beauté, ton merite, & l'amour que je vois bien que tu ſens même. Il faudroit qu'il n'eût ni goût, ni diſcernement, ni eſprit, ni reconnoiſſance, s'il manquoit au rendez-vous que tu lui as donné.

SOPHIE.

Je ne lui ai point donné de rendez-vous vraiment ; je ne fais rien contre la bien-ſéance ; c'eſt lui qui m'a écrit tout au contraire.

NANETTE.

Ah ! tu as raiſon ; il n'y a point de manque de bienſéance à recevoir ſes Lettres. Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'il t'écrit, dis-moi ?

SOPHIE.

Les plus jolies choſes du monde, ma chere Enfant ; & il me mande qu'il en a encore cent mille plus jolies à me dire. Oh ! la converſation vaudra mieux que la Lettre.

NANETTE.

C'eſt ce qui fait que tu l'attens avec tant d'impatience.

SOPHIE.

Oüi, je te l'avouë.

NANETTE.

Et qui eſt-il donc cet Amoureux-là ?

SOPHIE.

Je ne ſçaurois te le dire ; mais je crois qu'il eſt de par tout. Il connoît tout, il parle de tout, il n'y a rien qu'il ne ſçache.

NANETTE

Et où as-tu fait cette jolie connoiſſance-là ?

SOPHIE.

Chez Madame Benoît à l'Ours. Il y mangeoit des œufs frais en paſſant en poſte. Il avoit des affaires ; & il y demeura juſqu'à la nuit exprès pour cauſer avec moi.

NANETTE.

Il te trouva de l'eſprit aparemment.

SOPHIE.

Oh ! il me trouva bien autre choſe de plus étonnant, à ce qu'il me dit.

NANETTE.

Hé ! quoi encore ?

SOPHIE.

De la vertu, ma Couſine. Il dit que quelque part où il eût été, il n'avoit jamais vû de Fille qui en eût tant que moi.

NANETTE.

Voilà un heureux Voiageur !

SOPHIE.

Et c'eſt cela qui fait qu'il me veut épouſer.

NANETTE.

Il a bien raiſon.

SOPHIE.

C'eſt ſur ce ton-là qu'il m'écrit au moins.

NANETTE.

Je ne m'étonne pas que tu trouves ſa Lettre ſi jolie.

SOPHIE.

Oh ! je te la veux montrer, tu me diras ce que tu en penſe.

NANETTE.

Ne te presse point, remettons la partie; voilà ton Pere.

SOPHIE.

Les vilaines gens qu'il a avec lui; sa fortune ne le décanaille point.

SCENE II.

Mr MARTIN, SOPHIE.

M. MARTIN.

OU allez vous, ma Fille?

SOPHIE.

Nulle part, mon Pere, je reviendrai tout à l'heure.

Mr MARTIN.

Ne vous écartez pas, vous n'aurez pas la peine de revenir de loin. Et vous aussi, Nanette, j'ai à vous parler à toutes deux, entendez-vous.

SCENE III.

Mr MARTIN, NICOLAS, GROS-JEAN.

Mr MARTIN.

HE'bien, mes Enfans, où en sommes-nous? Tout cela se passera-t-il comme il faut?

GROS-JEAN.

Oh! tastigué, ne vous boutez pas en peine, tout ira bian, c'est moi qui m'en mêle: je sçai le trantran, le çarimonial de l'Arquebuse à marvaille.

NICOLAS.

Hé parguenne oui, je sommes barsez avec ça; & tous petits que j'estions, j'avons toûjours eu ly & moi de la sympathie pour les Armes. J'ai été

Anſpeçade de la Milice, moi tel que vous me voiez.

Mr MARTIN.

Je le croi bien.

GROS-JEAN.

Et moi Sergent dans celle de la Ferté-ſous-Joüars. Je nous aſſemblisſmes à Yvetot en Normandie ; taſtigué que je m'y divartis bien. Tout chacun m'aimoit; c'étoit à qui m'auroit. Les Filles me couriont. Tout le monde m'eſtimoit. Je croi, morguoi, ſi j'y fûs demeuré, qu'à la parfin je ſerois devenu le Général des Troupes de ce petit Roiaume-là. Pour peu qu'an ſoit brave, & un tantinet aimé des Femmes, on fait queuquefois ſon chemin bian vîte au tems qui court : morguoi m'eſt avis que je ſuis fait pour être un grand homme.

NICOLAS.

Morgué de quoi te plains-tu ? Ne l'eſt-tu pas ? Chacun dans nôtre état je pouſſons tant que je pouvons les petits talens que la Nature nous baille. Je ſerois bian fâché que dans tout le Païs il y eût un ſi brave homme que moi. Je n'avons que ça dans le monde, de la vartu, de la *probité*, point de vargogne. Il n'eſt rien tel que le merite perſonnel. Oh! pour ce qui eſt d'an cas de ça, je ne le cede à perſonne, hors à Monſieur le Prévôt da, qui a acheté ſa Charge, & qui eſt bian riche. Dame, acoutez Monſieur le Prévôt, quand on a de l'argent, on a toutes ſortes de bonnes qualitez, perſonne ne vous diſpute : Vous êtes bienheureux d'avoir trouvé ce tréſor-là.

Mr MARTIN.

J'ai trouvé un tréſor, moi, & qui eſt-ce qui fait ces contes-là ?

NICOLAS.

Pargué tout le monde.

Mr MARTIN.

Comment, tout le monde ?

GROS-JEAN.

Il n'eſt bruit que de çà dans tout le païs, on ne parle d'autres choſes, an dit que vous avez attrapé le Diable. Vous vous êtes baillé a ly, il vous a baillé un Tréſor, & que le marché eſt bon pour vous. Oh! taſtigué, vous êtes plus fuſté que ly, il eſt pris pour dupe.

Mr MARTIN.

Je voudrois bien ſçavoir qui ſont les impertinens qui font courir ſes mauvais bruits-là.

NICOLAS.

Morgué ne vous fâchez point, à çà prés, & qu'eu-qu'autres petites bagatelles nan ſçait bian que vous êtes honnête homme, perſonne ne vous le diſpute.

Mr MARTIN.

C'eſt de la ſucceſſion de mon frere que m'eſt venu le bien dont je joüis, & ce ſont des coquins qui...

GROS-JEAN.

Point d'emportement, n'an vous croit, çà ce peut bian, c'eſt ce frere-là qui avoit fait le marché du Diable peut être.

Mr MARTIN.

Lui point du tout, il étoit le Secretaire du Secretaire d'un Intendant d'une certaine Province...

NICOLAS.

Oh! taſtigué la bonne boutique, je ne m'ébahis pas qu'anſi enrichiſſe, ce ſont d'habilles gens que ces Meſſieurs-là, ils gouvernont tout. Les petites gens, la Robe, la Finance, & quand ils avont bon eſprit, ils ſont morgué queuquefois les gouverneurs des gouverneurs même. Allez, Monſieur le Prévôt, ſi vôtre bian vient de là, il eſt bian aquis, ne craignez rien.

Mr MARTIN.

Je m'en ſers en honnête homme, comme vous voiez, j'en ai plus qu'il ne m'en faut, & c'eſt ce qui

fait aussi que je suis si dès-intéressé.

GROS-JEAN.

Je n'en ai pas tant que vous, mais l'interêt ne me gouvarne pas, j'aimerois mieux être pendu que d'avoir un denier à parsonne.

NICOLAS.

Je suis tout comme çà, le bian de mon prochain ne me tante point, & nan ne me reprochera jamais d'avoir une obole à qui que ce soit.

Mr MARTIN.

Voilà ce qui fait que je vous ai choisis pour mes amis, j'aime les honnêtes gens. moi.

GROS-JEAN.

Je sis bian vôtre serviteur Monsieur le Provôt.

NICOLAS.

Je vous avons bian de l'obligation. & je tâcheront de nous rendre daignes d'être cavables. . .

Mr MARTIN.

Laissons les complimens & parlons sérieusement de nôtre affaire Je veux que cela aille bien, & que cela nous fasse honneur aux uns & aux autres.

GROS-JEAN.

C'est bian la raison.

Mr MARTIN.

C'est moi qui ai imaginé de tirer ici ce prix de l'Arquebuse, pour signaler mon avenement à la Prévôté, par quelque chose d'extraordinaire.

NICOLAS.

L'imagination est pargué bonne. Le bourg est plein de monde, an ne sçait où les loger, il y a morgué plus de deux cens Tireux, qui ont presque tous amenez chacun leur Tireuse, & ces Tireuses-là avons après elles d'autres Tireux qui les suivons par bandes, & qui avons amené avec eux des Menestriers, des Violons, des Hautbois, des Flûtes, depuis la cave jusqu'au grenier, tout est rempli dans les Cabarets; ansy devartit bian, an fait bonne chere, & an ne manquera pas si tôt de

proviſion, ni pour la panſe, ni pour la danſe.

G. JEAN.

C'a eſt tout-à fait divartiſſant.

NICOLAS.

Et bian glorieux pour Monſieur le Prevôt. Vous êtes bian-aiſe dites, n'eſt-il pas vrai?

M. MARTIN.

Oüi la gloire me flâte, je vous l'avouë, mais ſongeons à l'utile. Le prix propoſé eſt de dix mil francs, comme vous ſçavez, cela eſt-il rempli? la recette eſt-elle bonne?

G. JEAN.

Il y a plus de deux cens tireux, vous dit-on, à ſoixante francs piéce, je n'en recevons pas à moins. C'a fait douze mille livres.

M. MARTIN.

Cela eſt bon, il y aura de quoi boire.

NICOLAS.

Et autant qu'il ſen preſentera encore je les recevrons, je ne refuſons parſonne.

M. MARTIN.

Cela eſt de bon ſens. Cela groſira le pot de vin.

G. JEAN.

Et plus le pot de vin ſera gros, plus je boirons.

M. MARTIN.

Il ne faut pas tant boire, cela vous enivreroit, mes enfans.

NICOLAS.

Oüi, l'ivrognerie eſt un grand vice?

M. MARTIN.

Nous emploierons le ſuperflu de ces derniers-là à des œuvres pieuſes & charitables.

NICOLAS.

C'a eſt bian dit. C'a accommodera qu'euques familles, pourvû que ce ſoit des nôtres s'entend.

G. JEAN.

Hé bian ſoit, je baillerons les mains à tout ce que vous voudrez, Monſieur le Prevôt, pourvû que j'aions nôtre paragouane.

M. MARTIN.

Oh ! cela eſt trop juſte ? ne vous mettez pas en peine, & diſpoſez bien toutes choſes pour que le prix ſoit tiré dès aujourd'hui

NICOLAS.

Javons tout arangé pour ça, tâtigué, il y aura une belle ordonnance.

G. JEAN.

Comme c'eſt une façon de Lotterie que ſtafaire-ci, faut que ça ſe tire de même, avec de la conſcience & de la regle, ça eſt reſpectable, voiez-vous, il ne faut point de fripon nerie là-dedans, je n'y trampe en rian ; je m'en lave les mains.

NICOLAS.

Oh tâtigué ! ouï M. le Prevôt : honni ſoit qui mal y penſe : je vous en fais ma déclaration.

M MARTIN.

Je ſuis ravi de vous voir des ſentimens d'honneur comme ceux-là.

G. JEAN.

Comme ſti qui aura le prix doit épouſer une fille du lieu, je n'avons enrôlé que des garçons & des hommes Veufs, voiez-vous ?

M. MARTIN.

Vous avez fort bien fait, cela eſt dans l'ordre.

NICOLAS.

J'ai une fille moi ?

G. JEAN.

Et moi une Niéce, Monſieur le Prevôt.

M. MARTIN.

Hé bien.

NICOLAS.

Si je pouvions adroitement faire tomber ça ſur queuqu'une d'elles.

M MARTIN.

Oüi, mais j'ai une Niéce & une fille auſſi, moi,

G. JEAN.

Cela eſt vrai.

M. MARTIN.

Et une ſœur encor par-deſſus le marché qui eſt trés-folle, & dont je voudrois bien être débaraſſé.

NICOLAS.

Je comprens bian, vous voulez avoir trois parts là-dedans, Monſieur le Prevôt.

M. MARTIN.

Cela n'eſt-il pas juſte.

G. JEAN.

Chacun pour ſoi, n'y a pas le mot à dire.

M. MARTIN.

Au bout du compte, cela ne dépend ni du hazard ni de nous, ce ſera le plus adroit qui emportera le prix, & qui choiſira la fille

NICOLAS.

Ma fille a des amoureux qui ſont bian adroits.

G. JEAN.

Il y a un Drôle qui recharche ma Niéce, qui viſe morgué bian juſte.

M. MARTIN.

Cela eſt bon, le meilleur tireur aura le droit pour lui.

NICOLAS.

Hé oüi! mais je ſommes les Juges pour juger de tout çà nous autres, bon droit comme vous ſçavez, a beſoin d'aide, ne pourions-nous point un tantinet aider le bon droit, de qui je voudrons, c'eſt le droit des Juges ſtila.

G. JEAN.

Il ne faut pas que la Juſtice parde ſes droits, Monſieur le Prévôt Eh, morgué, relâchez ſeulement un peu des vôtres! Vous êtes riche, vôtre Sœur, vôtre Niéce, & vôtre Fille, n'ont pas beſoin de ça. Je nous recommandons a vous.

M. MARTIN

Vos interêts ſont en bonne main; laiſſez moi

faire, & allez achever de disposer toute chose pour commencer la cérémonie.

NICOLAS.

Vous n'avez qu'à ordonner, tout sera prêt.

SCENE IV.

M. MARTIN.

CEs drôles là ont pour leurs familles les mêmes vûës, que j'ai pour la mienne. Pour moi dix mille francs de plus ou de moins ne sont pas une affaire, mais ce sont dix mille francs d'argent comptant; & dix mille francs d'argent comptant au tems qui court, ne dérangent rien dans un coffre fort.

SCENE V.

M. MARTIN, Mlle GIRAUT.

Mlle GIRAUT.

ALlegresse, Monsieur le Prevôt, allegresse, épanoüissement de cœur, dilatation de rate, parfait abandonnement a la joie, nous sommes les plus heureuses personnes du monde.

M. MARTIN.

Qu'est ce qu'il y a donc, Mademoiselle ma Sœur? Quel heureux évenement vous transporte si fort?

Mlle GIRAUT.

L'évenement n'est point encore arrivé, mais il arrivera incessamment; tout le pronostique, tout le dénote. Je ne me sens pas d'aise, je ne me sens pas d'aise, & il ne tient qu'à moi de devenir folle.

M. MARTIN.

Cet évenement est déja tout arrivé, vous ne m'a-

prenez rien-là de nouveau; mais je ne voi pas moi ce qu'il y a de si fort réjouissant. ....

Mlle GIRAUT.

Esprit borné, petit genie, vous ne meritez pas le bonheur qui vous arrive, puisque vous n'avez pas assez de lumieres pour le prévoir.

M. MARTIN.

Maugrébleu de la folle! De quoi me voulez-vous parler? Quel est donc ce bonheur?

Mlle GIRAUT.

Mon Mariage, mon Frere.

M. MARTIN.

Vôtre Mariage.

Mlle GIRAUT.

Oüi, c'est une chose résoluë, une chose réglée, une chose concluë, une chose faite.

M. MARTIN.

Vous vous mariez, ma Sœur.

Mlle GIRAUT.

Un peu, mon Frere. Je serai débarassée de vous, vous serez débarassé de moi, nous serons débarassez l'un de l'autre. Quel excez de plaisir? quel ravissement!

M. MARTIN.

Oüi; je serois fort content de cela, je vous l'avoüe: mais avec qui faites-vous cette partie de mariage, s'il vous plaît?

Mlle GIRAUT.

Cela se déclarera.

M. MARTIN.

C'est donc jusqu'a present un Mariage clandestin.

Mlle GIRAUT.

Il deviendra public, & très-public, & il ne le sera que trop peut-être.

M. MARTIN.

Trouvez bon que j'entende qu'il le soit pour m'en réjoüir.

Mlle GIRAUT.

Je croi que mes avantages ne vous touchent guéres. Vous avez eu par Testament la succession de feu nôtre Frére : cela vous donne un sot orgueil. Je n'ai eu moi que ma part de nôtre patrimoine, qui n'est rien. Mais la Nature m'en dédomage par tant d'endroits, la figure, la beauté, les graces, l'esprit, l'enjoüement, la vivacité, la politesse, le sçavoir vivre, talens très-mal d'accord ensemble, & d'un consentement très-unanime, réünis tous en ma personne.

M. MARTIN.

Vous êtes bien-heureuse, si vous êtes persuadée de cela.

Mlle GIRAUT.

Persuadée, mon Frere, j'en suis convaincuë. Je n'envie point vôtre fortune ; laissez-moi la mienne ; je suis à la veille d'en joüir, & d'user de mes droits. Je m'en servirai, je m'en servirai, laissez-moi faire.

M MARTIN.

A la veille d'user de vos droits, ne seriez-vous point au lendemain de par tous les Diables ?

Mlle GIRAUT.

Oh ! pour cela non, je vous en assure, il n'y a rien encore sur mon compte, & je ne suis heureuse qu'en idée. Mais cette nuit, mon Frere.....

M. MARTIN.

Hé bien cette nuit, ma Sœur !

Mlle GIRAUT.

J'ai fait le plus joli rêve, j'ai vû les choses les plus gracieuses.....

M. MARTIN.

Je me donne au Diable vous rêvez encore, ma Sœur : allez-vous-en achever vôtre songe, & puis nous en verrons la suite.

Mlle GIRAUT

Oh ! le songe est fini, & la suite certaine.

M. MARTIN.

Grand bien vous fasse.

Mlle GIRAUT.

Ah ! mon Frere, je voudrois veiller toute ma vie, comme j'ai dormi toute la nuit.

M. MARTIN.

Que diantre, ma Sœur, finissez, donc. Vous dites-là des sottises, & vous me feriez penser des choses.....

Mlle GIRAUT.

Il n'y a point-là de sottises, mon Frere, rien plus sérieux ; & je veux bien que vous sçachiez que je ne fais que des songes fort modestes.

M. MARTIN.

Dites-moi donc ce que c'est que ce songe ? Il faut que j'aie belle patience.

Mlle GIRAUT.

Laissez-moi reprendre mes esprits. Le voici, mon Frere. Vous connoissez l'Amour, ce petit Archerot.

M. MARTIN.

Je le connois, je le connois ; nous n'avons pas grand commerce ensemble.

Mlle GIRAUT.

C'est le plus habile Tireur, & sans contredit le meilleur Arquebusier qu'il y ait au monde.

M. MARTIN.

Quel galimatias me faites-vous ?

Mlle GIRAUT.

C'est lui qui emportera le Prix, & je l'aurai moi ; il m'est destiné, je vous en assure.

M. MARTIN.

Elle a tout-à-fait perdu l'esprit.

Mlle GIRAUT.

Je l'ai vû cette nuit, ce charmant petit Dieu ; il planoit dans les airs, il voloit à la tête de toutes les Brigades des Chevaliers de l'Arquebuse, & les conduisoit dans un petit Bois écarté, où je rêvois à

l'ombre. Il a tiré de son Carquois une fléche dorée, qu'il m'a lancée tout droit au cœur ; & comme si ç'eût été le signal, ou plûtôt un avis aux Chevaliers de l'o[illegible] où leurs traits devoient s'adresser, je les ai tous vûs me coucher en jouë, le feu prendre, leurs coups partir, & je m'en suis trouvée toute criblée.

M. MARTIN.

La mal-peste, ma Sœur, vous avez essuié-là une furieuse Escopeterie.

Mlle GIRAUT.

Cela ne m'a pas fait le moindre mal, le croiriez-vous ?

M. MARTIN.

Il faut que vous soiez invulnérable.

Mlle GIRAUT.

Les seuls traits d'amour m'ont percée :
Mais entre nous
Ses coups sont doux,
Ses tourmens
Charmans ;

On n'en est jamais offensée,
Et je voudrois avoir à tous momens
Le plaisir d'en être blessée.

M. MARTIN.

O la folle, ô la folle !

Mlle GIRAUT.

Pas tant, mon Frere.

Vous traitez mon songe de songe,
Il deviendra réalité ;
Songe d'amour n'est point mensonge,
Le mien sera bien-tôt parfaite verité.

M. MARTIN.

Je le souhaite, ma Sœur ; & pour ne point gâter la douceur de vos idées par l'amertume de mes réfléxions, je vous donne le bon jour, & vous

laisse la liberté de vous entretenir avec vos chimeres.

SCENE VI.

Mlle GIRAUT.

IL me regarde comme une Visionnaire, qui me repais d'idées chimériques, & je le regarde moi comme un fou malin, qui est jaloux de mon bonheur, & qui voudroit ensevelir mes charmes dans l'obscurité du célibat. Il n'en sera rien, j'y mettrai bon ordre, & puisqu'il ne songe point à me marier, je me marierai fort bien toute seule.

SCENE VII.

Mlle GIRAUT Mr PRUNEAU.

Mlle GIRAUT.

AH! que voilà un jeune Chevalier bien fait, & de bonne mine; mais que vois-je? c'est un de ceux qui m'ont tirée cette nuit, je le reconnois, je l'ai remarqué plus que les autres. Le prix est pour lui. C'est lui qui m'aura, mon cœur me le dit, l'amour m'en assure, & je regarde cela comme une chose déja faite.

M. PRUNEAU.

Qu'il y a de jolies Filles en ce Païs-ci! Si je pouvois donner dans la vûë de quelqu'une, cela vaudroit, morbleu mieux, que le Prix de l'Arquebuse; & ma Mere & mon Oncle le Chanoine me l'ont bien dit, que c'étoit-là qu'il falloit viser. En voici une qui n'est pas trop sotte.

Mlle GIRAUT.

Il me regarde avec attention.

Mr PRUNEAU.

Elle se requinque en me lorgnant.

Mlle GIRAUT.

Il semble qu'il héſite à m'aborder.

Mr PRUNEAU.

Il faut chercher à faire connoiſſance.

Mlle GIRAUT.

L'Amour eſt un Enfant timide. Il faut enhardir celui-ci.

Mr PRUNEAU.

Bon jour, Mademoiſelle, comment vous portez-vous ?

Mlle GIRAUT.

Monſieur, je ſuis vôtre très-humble Servante.

Mr PRUNEAU.

Vous ne me connoiſſez pas, je gage, car vous ne m'avez jamais vû. N'eſt-il pas vrai ?

Mlle GIRAUT.

Je ne puis pas bien dire qui vous êtes ; mais cependant vôtre viſage ne m'eſt pas tout-à-fait nouveau.

M. PRUNEAU.

Mon viſage n'eſt pas nouveau ; il n'y a pourtant pas long-temps qu'il eſt fait, je ſuis tout jeune.

Mlle GIRAUT.

Cela ne paroît point, Monſieur, ni à vôtre eſprit, ni à vos maniéres, & vous êtes auſſi parfaitement façonné, auſſi gracieuſement formé pour vôtre âge.....

M. PRUNEAU.

Fort à vôtre ſervice, Mademoiſelle ; nous ſommes faits de bonne heure dans nôtre famille.

Mlle GIRAUT.

C'eſt un avantage que nous avons auſſi dans la nôtre. Nous paroiſſons toûjours plus formez que nous ne ſommes. Je ne ſuis qu'un Enfant, par

exemple ; & il n'y a presque personne qui ne s'imagine.....

M. PRUNEAU.

Malpeste ! vous êtes un Enfant bien dru, Mademoiselle ; les Filles de chez nous ne sont ni si jolies, ni si précosses ; & si nous pouvions avoir de vôtre Race en nôtre Païs.. .

Mlle GIRAUT.

Vous êtes trop obligeant, Monsieur, en vérité.

M. PRUNEAU.

Je vous dis vrai, la peste m'étouffe. Il y auroit moien de greffer de beaux fruits sur un sauvageon comme vous, Mademoiselle.

Mlle GIRAUT.

Qu'il s'explique agréablement ! qu'il dit de jolies choses ! Peut-on vous demander, Monsieur, comment vous vous apellez ? d'où vous êtes ?

M. PRUNEAU.

Je suis de Tours, Mademoiselle : Je m'apelle Gregoire Pruneau.

Mlle GIRAUT.

Vous êtes Monsieur Pruneau, de Tours, Monsieur.

M. PRUNEAU.

Oui, Mademoiselle. Je viens ici pour tâcher de gagner le Prix ; & si j'étois assez heureux pour y gagner un cœur comme le vôtre, ce seroit un Prix pour moi plus précieux que tous les prix de l'Arquebuse.

Mlle GIRAUT.

Voilà mon songe La déclaration est tout-à-fait galante, Monsieur, & vous me paroissez un Cavalier trop adroit pour ne pas tirer droit aux cœurs dont vous vous proposez la conquête.

M. PRUNEAU.

Je ne veux viser qu'au vôtre, Mademoiselle ; & si je suis assez fortuné pour....

SCENE VIII.

SOPHIE, Mlle GIRAUT.

SOPHIE.

MA chere Tante, j'ai besoin de vos bons offices auprès de mon pere.

Mlle GIRAUT.

De quoi est-il question ? vous n'avez qu'à parler, ma Niéce.

SOPHIE.

J'ai peur que vous ne me refusiez ma Tante, & que trop de scrupule..... qui est ce Monsieur-là, ma Tante.

Mlle GIRAUT.

C'est mon Chevalier, ma Niéce, Mr Pruneau, ne veut tirer le prix que pour viser à moi. Je suis son objet, dit-il, le blanc où il tire.

SOPHIE.

Vous avez un Chevalier ma Tante ?

Mlle GIRAUT.

J'en ai à choisir ma niéce, mille de rebut, mais voila le véritable que je vous presente.

SOPHIE.

Ah ! que je suis ravie ma Tante ! j'en ai aussi un que vous voulez bien que je vous présente à mon tour, & pour qui je me persuade que vous voudrez bien vous interesser. Aprochez, Dorante, aprochez, ma Tante ne me refusera pas d'etre dans nos intérêts, elle a un Amant, & elle n'oseroit pas condamner en moi ce qu'elle fait elle-même.

SCENE IX.

DORANTE, Mlle GIRAUT, M. PRUNEAU, SOPHIE.

DORANTE.

JE puis donc avec confiance lui déclarer les sentimens que j'ai pour vous, & lui demander en grace.....

Mlle GIRAUT.

Vous pouvez tout, Monsieur, fait comme vous êtes. Le joli petit homme, quel air! quelle figure! cela vaut mille fois mieux que Gregoire Pruneau, que ma Niéce est heureuse!

Mr PRUNEAU.

Cette jeune fille ci est encor plus jolie que l'autre, c'est à celle-là qu'il faut viser, je suis toûjours moi, pour les plus jolies.

SOPHIE.

O! çà ma Tante, point de trahison, vous avez de la confiance en moi, j'en ai en vous. Voilà une belle occasion, une fête tumultueuse, il ne faut pas qu'elle finisse sans que nous nous marions l'une & l'autre.

Mlle GIRAUT.

C'est bien dit, ma Niéce, & malgré vôtre pere qui est un libertin, qui voudroit que tout le monde fut comme lui, & qu'on ne se mariât point dans sa famille.....

SOPHIE.

Qu'il soit comme il voudra, ma Tante; ce sont ses affaires. Je veux être comme ma mere moi, ce sont les miennes, & les filles doivent tenir des meres, n'est-il pas vrai?

Mlle GIRAUT.

Cela ne reçoit pas de difficulté.

SCENE X.

NANETTE, Mlle GIRAUT, M. PRUNEAU, DORANTE, SOHPIE.

NANETTE.

MA chere Tante, ma chere Cousine, que je vous rencontre à propos ensemble.

Mlle GIRAUT

Qu'est ce qu'il y a, ma chere Enfant? que pouvons-nous pour vôtre service?

NANETTE.

Bon jour mon petit Cousin, car vous le serez bien-tôt, si vous ne l'êtes déja, & ma Cousine m'a fait confidence ....

Mlle GIRAUT.

Vous regardez Monsieur, comme vôtre Cousin.

NANETTE.

Oui, ma Tante.

Mlle GIRAUT.

Hé bien, regardez, Monsieur, comme vôtre Oncle queuci, queumi, les choses sont aussi avancées de part que d'autre.

M. PRUNEAU.

Oh! parbleu Nenni, je veux devenir le Cousin, moi, je ne veux plus être l'oncle.

NANETTE.

Ah! quel bonheur, quel heureux présage; cela se rencontre le plus heureusement du monde, un oncle de plus, un cousin de même: nous pouvons faire entre nous autres une petite Assemblée de parens, & nous n'avons que faire de mon oncle le Prevôt pour achever mon Mariage.

SOPHIE.

Pour achever ton Mariage.

Mlle GIRAUT.

Est-ce que vous l'avez déja commencé, ma Niéce ?

NANETTE.

Comme vous, ma Tante, il n'eſt encore qu'ébauché, fort imparfait ? mais avec vôtre ſecours, avec vôtre exemple & vôtre aveu, nous le menerons bien-tôt à ſa perfection

M. PRUNEAU.

Les filles du Païs ſont jolies, mais elles ſe marient bien facilement.

Mlle GIRAUT.

Hé quel Neveu me prétendez-vous donner, ma Niéce quel Couſin pour vôtre Couſine ? encore faut il ſçavoir avec qui l'on s'allie.

NANETTE.

Un Gentilhomme de Picardie, un Chevalier d'Amiens, ma Tante.

Mlle GIRAUT.

Mais cela eſt heureux, le choix eſt bon, nos Mariages ne peuvent manquer de réüſſir, Monſieur le Prevôt les aprouvera s'il veut, ils n'en ſeront pas moins bons, je vous aſſûre.

DORANTE.

Vous avez une Tante toute ſpirituelle, une Couſine toute charmante ; & c'eſt un avantage bien flâteur de pouvoir entrer dans une famille où l'eſprit & la beauté paroiſſent être hereditaires.

Mlle GIRAUT.

Ne cherchez point à voir mon frere le Prevôt, Monſieur ; ces bons ſentimens-là vous paſſeroient bien vite.

SOPHIE.

Le voilà, ma Tante, nôtre petite Aſſemblée de Famille ſera troublée. Parlez-lui la premiere, ma Couſine.

NANETTE.

Ma Tante expliquera mieux la chose que moi ; laissons la faire.

Mlle GIRAUT.

Vous serez plus hardies, vous êtes plus jeunes.

SOPHIE.

Vous avez plus d'expérience, vous serez plus sage.

Mlle GIRAUT.

Je le suis trop pour proposer des choses raisonnables à un fou comme lui. Si Monsieur le Chevalier de Paris vouloit..... eux qui ont la langue si bien pendue.....

SOPHIE.

Oh ! pour ça non, ma Tante : mais Monsieur de Tours ne pourroit-il pas..... comme vous êtes l'aînée, & que c'est vôtre Chevalier à vous. Le fruit le plus mûr est celui qu'il faut cueillir le premier, ma Tante ; & c'est l'exemple que vous nous donnerez, qui doit nous déterminer.

Mlle GIRAUT.

Hé bien soit, je vous le donnerai, cela est fini.

SCENE XI.

Mlle GIRAUT, SOPHIE, DORANTE, Mr BRUNEAU.

Mlle GIRAUT.

NOus allions tous de concert vous chercher, mon frere, & vous nous prévenez agréablement en venant ici.

Mr MARTIN.

A quoi Diable vous amusez-vous, & que ne faites-vous comme les autres ? Tout le monde s'assemble

semble sous les avenuës, le Peuple, les Magistrats, les Premiers de la Ville, la Noblesse des environs, la Jeunesse, les Dames, l'élite des Provinces; toutes les Brigades sont sous les Armes; c'est un beau coup d'œil, ça est beau à voir. Comme c'est moi qui ai mis tout ça en train, je vous avouë que ça me flâte. On me regarde, morbleu, comme un Général; & dans le fond, j'aime mieux commander-là, qu'à une Armée; ça n'est guéres moins glorieux, & il y a bien moins de risque J'ai eu toutes les peines du monde à me résoudre de quitter; mais on m'a dit qu'il y avoit du monde au logis qui me demandoit. Sçavez-vous qui c'est?

SOPHIE.

Non, mon Pere: mais comme voilà des personnes qui vous demandent aussi, aiez la bonté d'expedier leurs affaires avant que d'aller ailleurs. Ma Tante vous dira...

Mlle GIRAUT.

Je vous dirai, Monsieur mon Frere, que nous sommes tous d'accord, & que nous n'avons besoin de vous que par maniere d'acquit. Monsieur aime ma Niéce, & ma Niéce aime Monsieur. Je suis adorée de Monsieur moi, & je ne suis ni ingrate, ni insensible. Mon autre Niéce que voici presente a de son côté aussi un Soupirant qui est absent, mais elle en a procuration, elle occupe pour lui, je parle pour eux. Voilà trois Mariages sur le Bureau, comme vous voiez: si vous y donnez vôtre aveu, à la bonne heure; si vous le refusez, on s'en passera, tout coup vaille, & l'on ne laissera pas de passer outre. Voilà de quoi il est question. Prononcez, ordonnez, donnez-nous vôtre décision par forme d'avis, on s'y conformera en cas de convenance. Cela est-il clair, oüi ou non; il n'y a point d'obscurité là-dedans, à ce qu'il me semble.

Mr MARTIN.

Pour cela non, ma Sœur, il n'y a point d'obscu-

rité, il n'y a que l'impudence. Je ne connois point ces Messieurs: je veux croire qu'il vous font honneur de vous rechercher ; mais vous êtes tous trop bien d'accord ensemble pour l'être avec moi. Vous, ma Sœur, vous êtes une folle, que je ferai mettre aux Petites-Maisons incessamment. Vous, ma Niéce & ma Fille, deux impertinentes, que je renfermerai dans un Couvent pas plus tard que demain. Et vous, Messieurs les Inconnus, tant presens, qu'absens, vous êtes des suborneurs de Filles, & comme tels, je suis en droit de vous faire arrêter comme Prévôt moi. Je ne vous réponds pas de n'en point venir-là.

DORANTE.

Je ne mérite pas Monsieur....

Mr PRUNEAU.

Parbleu, Monsieur le Prévôt, si vous croiez qu'on soit si affamé de vôtre Sœur...

Mr MARTIN.

Vous vous y êtes mal pris, Messieurs, cela me révolte. Des trois Mariages qui sont sur le Bureau, aucun n'aura mon aveu : si vous vous en passez, je passerai outre ; voilà ma décision. Vous ferez bien de vous y conformer, de peur d'inconveniens ; c'est un avis que je vous donne par forme d'ordre. Cela est-il net, oüi ou non, ma Sœur ; il n'y a point d'ambiguité là-dedans, à ce qu'il me paroit. Adieu, Messieurs je vous baise les mains. Rentrez-vous, & que je ne vous voie pas davantage ensemble, hom, hom, hom, hom. Ce Jeu de l'Arquebuse ne laisse pas au bout du compte d'attirer ici un tas de godelureaux de faineans... de chercheurs de bonnes fortunes, hom, hom, hom, hom.

SCENE XII.

DORANTE, SOPHIE, Mlle GIRAUT, NANETTE, M. PRUNEAU.

NANETTE.

JE ne m'épouvante pas de ce qu'il dit ; faites comme moi, ma Tante.

Mlle GIRAUT *au Tourangeau.*

Ne vous effarouchez point, & demeurez ici, Monsieur Pruneau.

SOPHIE.

Ne vous en allez pas, Dorante, nous ferons changer les sentimens de mon Pere: ce ne sont que les discours de ma Tante qui l'ont mis de mauvaise humeur.

DORANTE.

Le voilà rentré heureusement. Que ne demeurez-vous ici vous-même? Et pourquoi ne pas songer ensemble à prendre des mesures ?

Mlle GIRAUT.

Les mesures ne sont pas difficiles. Il en aura le démenti, je vous en répons. Suiez-moi fidéle, Monsieur Pruneau, nous voiagerons ; je veux aller à Tours.

SOPHIE.

Et je veux voir Paris moi, ma Tante.

NANETTE.

On n'est jamais Prophête en son Païs, j'irai à Amiens moi, & je vais retrouver mon Chevalier Picard; afin d'arranger toutes choses pour le voiage.

Mr PRUNEAU.

Et moi en attendant l'évenement, je vais rejoindre ma Brigade ; & si je remporte le Prix, je sçai bien à qui je le destine, Mesdames.

Mlle GIRAUT.

Ce sera pour moi, le joli petit homme, le joli petit homme.

SCENE XIII.

DORANTE, SOPHIE.

DORANTE.

VOtre Pere me paroît terriblement opposé à mon bonheur, s'il persiste dans ses sentimens. Quelles résolutions sont les vôtres?

SOPHIE.

De vous aimer.

DORANTE.

Que produira cet amour?

SOPHIE.

Vôtre bonheur & le mien.

DORANTE.

Quelle assurance m'en donnerez-vous?

SOPHIE.

Toutes celles que la bien-séance pourra permettre.

DORANTE.

La bien-séance est bien gênante, lorsque l'amour en prend la loi.

SOPHIE.

Mon amour n'est point foible, & le vôtre n'est point timide; ils s'enhardiront par les conjonctures.

DORANTE.

Y en a-t-il de plus pressantes que celles où nous sommes?

SOPHIE.

Si elles continuënt de l'être, elles acheveront de nous déterminer.

DORANTE.

A quoi encore ?

SOPHIE.

A tout ce qui pourra contribuër à nous rendre heureux.

DORANTE.

Vous me promettez d'être à moi.

SOPHIE.

Je ne serai jamais à d'autres.

DORANTE.

Que cette assurance me comble de joie ! & que.....

SOPHIE.

Adieu, je vais rejoindre mon Pere, pour ne pas l'aigrir davantage ; & s'il nous impose des loix trop dures, nous n'en prendrons que de nous-mêmes.

DORANTE.

Et je vais moi disposer toutes choses, pour nous mettre de maniere ou d'autre hors de portée de ses caprices.

SCENE XIV.

BRACASSAK, DORANTE.

BRACASSAK.

OH! cadedis, le voiage est bon, Monsieur le Prevôt en paiera les frais ; il n'aura pas impunément conté sornettes à ma Sœur ; & dans la famille des Bracassaks, où nous faisons ordinairement bouquer la Noblesse, il ne sera pas dit que nous nous laissions insolenter par la Roture, & que Pezenas soit jamais en droit de se moquer d'une Demoiselle de Bracassak.

DORANTE.

Me trompai-je, seroit-ce bien vous, Monsieur le Chevalier ?

BRACASSAK.

Tu ne te trompe point, c'eſt moi-même, & comment te porte tu mon pauvre cadet de la badaudiere ? Es-tu toûjours riche ? car dans le Regiment tu prenois diablement le train de perdre cette bonne qualité-là.

DORANTE.

La mort d'un oncle a fort heureuſement réparé les premiers égaremens de ma jeuneſſe.

BRACASSAK.

Tu n'es plus ſi poli, ſi galant, tranchons les mots, ſi fat, ſi dupe auprès des belles.

DORANTE.

L'experience m'a corrigé.

BRACASSAK.

On t'en a fait de rudes, & les Aigrefins de nos Regimens & les Aigrefines de nos Garniſons, tiennent d'aſſez bonnes écoles pour vous autres enfans de Paris. Nous vous regardons ordinairement comme les Tréſoriers auxiliaires des Troupes.

DORANTE.

Ne parlons plus de cela je te prie.

BRACASSAK.

Je veux bien m'en taire. Je ſuis modeſte, mais ſi tu avois voulu m'en croire, j'en aurois profité davantage, & il t'en auroit moins coûté. Baſte, va, je te le pardonne, & je ſerai toûjours de tes amis. Que viens-tu faire ici ? quel deſſein te met en campagne ?

DORANTE.

Je ſuis à la pourſuite d'une jeune perſonne que j'aime & que je veux épouſer.

BRACASSAK.

C'eſt ainſi que tu te corrige, tu veux épouſer. Eh! ſandis tu tombes d'un égarement dans un autre! Aimes, aimes & n'épouſe point. Je t'ai vû ſi fort ennemi de l'engagement ſérieux, tu pers tes bonnes

qualitez, je ne puis croire que tu te sois défait des mauvaises.

DORANTE.

Je veux faire un établissement.

BRACASSAK.

Etablissement qui ruïne ces pauvres nigauds de Paris, ils naissent tous avec ces principes, aucune vivacité ne les en dégage, & les préjugez de l'enfance leur font faire autant de sottises à l'âge de raison que la force du temperament & de l'air natal leur en inspirent en sortant des classes.

DORANTE.

Tu fais-là un beau panegyrique de la bonne Ville.

BRACASSAK.

Je la connois & j'en suis connu, non pas sur le pied d'un de ses enfans gâtez au moins; au contraire, j'ai toûjours été leur antagoniste, & je les ai maintesfois redressez autant qu'il m'a été possible.

DAMON.

Je m'en raporte bien à toi.

BRACASSAK.

Encore m'en sçait-on mauvais gré, je n'ai jamais vû de nation plus incorrigible; c'est ce qui fait que je n'y vais plus, je rode aux environs, & je m'occupe depuis un tems à corriger les gens de Province.

DORANTE.

Tu ne manques pas d'occupation.

LE GASCON.

J'ai grand nombre d'écoliers mais cela rend peu.

DORANTE.

Tu as donc tout-à-fait quitté le Regiment.

BRACASSAK.

Je m'y suis fait des jaloux; ils ont écrit au bureau contre moi, un mauvais vent a soufflé sur mon affaire, & l'on m'a cassé comme un verre.

DORANTE.

On t'a cassé.

BRACASSAK.

Tout net, te dis-je, mais je m'en soucie peu, les morceaux en sont bons, pour être déregimenté, je n'en vaut pas pis. Je suis moi seul le Colonel, l'Etat Major, le Regiment, & le Ministre même de la petite guerre que je sçai faire.

DORANTE.

Tu me donnes là de ta conduite des idées...

BRACASSAK.

Doucement, Bourgeois, doucement, tu n'en dois avoir que de bonnes. Les Bracassaks ne sont point gens à se fourvoier à un certain point. Le droit & la justice réglent nos projets, la prudence les méne à leurs fins & la force avec la valeur en soutiennent l'execution.

DORANTE.

Voilà le vrai moien de réüssir.

BRACASSAK.

Je suis le cadet de cinq freres que j'ai tous plaidez, ma légitime a absorbé leurs fonds, & me voilà devenu l'aîné. Je plaide mes collateraux pour réünir leurs Fiefs à mon Domaine, & tu me vois à la poursuite d'un certain Prévôt à qui je veux faire épouser une sœur unique dont il a eu l'insolence de devenir amoureux en venant recüeillir la succession d'un certain sien frere qui meritoit d'être du païs; car il faisoit bien ses affaires.

DORANTE.

Et tu songes à donner ta sœur, une Demoiselle de la maison des Bracassaks, à un homme de fortune, à un Prévôt de petite Ville: quelle més-alliance! pour nous autres Parisiens encore passe, mais un Gentilhomme de la Garonne...

BRACASSAK.

Sandis, pourquoi non. De l'argent, morbieu, de l'argent, c'est la véritable grandeur, l'apui de la

vertu, le nerf de la valeur, le soûtien des Etats & des familles, & la source abondante de tous les bonheurs de la vie. Le Prevôt s'est fait riche, il achetera de la noblesse, & nous lui fournirons de l'illustration, nous en avons à revendre dans la famille.

DORANTE

Que je suis charmé de te revoir ici & de retrouver en toi un véritable ami. C'est la fille du Prevôt dont je suis amoureux.

BRACASSAK.

Certaine petite que je viens de voir en arrivant ici.

DORANTE.

C'est elle-même.

BRACASSAK.

Tu choisis bien, elle est jolie, j'en suis charmé, je fais ton affaire.

DORANTE.

Et comment mon cher Chevalier?

BRACASSAK.

Par le mariage de ma sœur avec le Prevôt, elle va devenir ma niéce, demandes-là moi, je te l'accorde, un mariage de plus ou de moins ne doit pas faire de difficulté.

DORANTE.

Mais celui de ta sœur avec le Prevôt est-il bien sûr?

LE GASCON.

S'il est sûr, sandis, s'il est sûr, le Prevôt n'a qu'à choisir, le mariage, ou l'anéantissement de sa personne, je ne lui ai donné qu'une heure, & je me proméne pendant qu'il rêve.

DORANTE.

Il est homme de caprice & d'entêtement. Je crains.....

BRACASSAK.

Oh! cadedis c'est à lui de craindre! Il passe de mauvais momens, je m'assure. Avec ses réflexions & ma sœur il est en fâcheuse compagnie.

SCENE XV.

Mlle BRACASSAK, BRACASSAK, SOPHIE, M. MARTIN, DORANTE, LE GASCON.

Mlle BRACASSAK.

JUstice, justice, au secours, main forte.

BRACASSAK.

Qu'est-ce donc ? qu'y a-t'il ma sœur ? quelle violence vous fait-on ?

Mlle BRACASSAK.

On me réassigne dans l'honneur, mon frere, on m'outrecuide, on me fait insulte nouvelle.

SOPHIE.

Eh ! de grace un peu moins d'emportement, Madame !

Mlle BRACASSAK.

En peut-on trop avoir dans une occasion si interessante ? Je vous en fais Juge vous-même ? Par le secours de ma bonne étoile, & par l'activité d'un frere, je retrouve un lâche, un perfide, un ingrat, qui sur un faux exposé d'amour, s'est rendu maître de ma tendresse ; & quand je le tiens, quand pour le punir de son inconstance, je suis maîtresse de l'épouser malgré qu'il en ait, il croit m'échaper & se soustraire à l'autentique punition que je prétens faire de son crime.

M. MARTIN.

Moi, Madame, que la peste m'étouffe, si je sçai ce que vous voulez dire, je ne vous connois point, je ne vous ai jamais vûë.

Mlle BRACASSAK.

Ah ! l'imposteur ; le traître, il me renie, mon frere, il me renie.

BRACASSAK.

Oh ! caledis je le ferai bien vous avoüer, je le garde à vûë lui & toute sa Maréchaussée.

M. MARTIN.

Mais ces violences-là ne se pratiquent point, je ne sçai qui vous êtes ni vous ni cette Madame vôtre sœur.

BRACASSAK.

Oh! nous vous connoissons bien nous autres. Vous êtes M. Martin, n'est-ce pas ?

M. MARTIN.

Hé bien oüi, je suis M. Martin, j'en conviens.

BRACASSAK.

Natif de Châtillon sur Marne.

M. MARTIN.

De Châtillon sur Marne soit : quels droits cela vous donne-t'il sur ma personne ?

LA GASCONNE.

Quels droits, petit volage ? n'ai-je pas des lettres de toi, une promesse de mariage dans les formes.

BRACASSAK

Lettres de change à vûë qu'il faut acquiter sans délai.

M. MARTIN.

Ce sont des lettres de change que je ne paierai point. Vous n'avez qu'à me faire assigner.

BRACASSAK.

Vous faire assigner, non, nous ne sommes pas processifs ; & voilà la Juridiction par-devant laquelle il faut répondre

M. MARTIN.

Ah! je suis mort, au secours, misericorde : Eh prenez donc mon parti, Monsieur ! Laisserez-vous ainsi perir un Prevôt contre tous les droits de la Justice.

SOPHIE.

Empêchez Dorante.....

DORANTE.

Quand le devoir & l'humanité ne m'engageroient pas à prendre le parti du plus foible.....

M. MARTIN.

Oh ! je le suis, je vous assure, & trés-innocent de ce qu'on m'impute.

DORANTE.

L'interêt que je prens à Mademoiselle vôtre fille ne me permettroit pas de souffrir qu'on vous fit insulte, vous n'avez rien à craindre où je suis. Mais il faut examiner vos raisons de part & d'autre, que Monsieur & Mademoiselle justifient de leurs prétentions, que vous exposiez les raisons que vous avez pour vous en deffendre ; & si vous vous en remettez à mon jugement, soiez sûr que vous n'aurez pas lieu de vous en plaindre.

M. MARTIN.

A vôtre jugement, le Juge me paroît pour le moins aussi fripon que ma partie ; mais il n'importe, il faut filer doux pour me tirer d'ici, je suis presque seul au milieu de la Ville, & tout le monde est rassemblé dans les avenuës où se tire le Prix, ne nous piquons point ici de faire le brave mal à propos, quand je serai tantôt à la tête de ma Maréchaussée, je leur ferai bien voir que je ne les crains guéres.

LE GASCON.

Que murmurez-vous tout-bas Monsieur le Belistre.

M. MARTIN.

Rien, Monsieur, je m'examine, & je prens conseil de moi-même.

BRACASSAK.

Ne vous en donnez point de mauvais, prenez-y garde.

M MARTIN.

Je n'en suivrai que de bons, ne vous mettez pas en peine, & je veux bien prendre ce Monsieur-

là pour être l'arbitre de nos differens.

BRACASSAK.

Cela sera bien ainsi : j'y consens, & nous representerons tous deux la justice à merveille, il tiendra la balance & moi l'épée.

M. MARTIN.

Quelle diable de Jurisdiction ?

BRACASSAK.

Allons, plaidez, ma sœur, exposez laconiquement le fait en peu de paroles.

LA GASCONNE.

Le fait s'explique de lui-même, mon frere. Monsieur Martin que voilà est malheureusement pour moi venu dans la Province. Il étoit Secretaire de l'Intendant, il m'a trouvée belle, il m'a paru aimable. Il m'a recherchée, j'ai écouté ses propositions, & à la veille de tout conclure, il a eu la malice de mourir tout subitement & de se faire enterrer tout exprès pour me manquer de parole.

M. MARTIN.

Si je suis mort & enterré, que diable me demandez-vous donc ? Ce n'est pas moi, c'étoit mon frere, c'est le deffunt à qui il faut vous en prendre.

LA GASCONNE.

Ah ! voilà le tour de coquin, la perfidie la plus outrée, mon scelerat, mon traître te parut au bout de quinze jours sous le nom d'un frere qui venoit recueillir sa succession ; je le pleurois mort, & je ne fus jamais plus surprise que de le trouver dans les ruës qui portoit le deüil de lui-même, & qui ne fit pas semblant de me connoître.

DORANTE.

Voilà une conduite bien criminelle, un procedé bien condamnable.

M. MARTIN.

Tenez, Monsieur, que la peste m'étouffe s'il y a un seul mot de vrai dans tout ce qu'elle dit, que la succession que j'ai été querir, & que mon frere &

moi nous nous rassemblions un peu, je vous l'avouë.

LA GASCONNE.

Ils se rassembloient, le vivant & le défunt; c'est la même chose, mon cher Monsieur, il me faut un Martin. Je le prouve, & je m'en saisis. On prend son bien où on le trouve, & je le connois trop pour m'y méprendre.

M. MARTIN

Je fournirai les preuves du contraire, c'est le défunt qui vous a promis, il faut que le défunt vous épouse.

BRACASSAK.

Ah! cadedis, mort ou vif ce sera vous qui épouserez Monsieur Martin. Le défunt a promis, le vivant paiera: vous avez eu la succession, c'est à vous d'acquiter les dettes.

DORANTE.

Cela me paroît un peu violent. Et si Monsieur le Prevôt justifie qu'effectivement il avoit un frere.....

SCENE XVI.

GROSJEAN, M. MARTIN, BRACASSAK.

GROS-JEAN.

Et qu'est-ce que c'est donc, Monsieur le Prevôt? Est-ce que vous vous gobergez de nous? Vous faites assembler je ne sçai combien de monde. Toute la Ville est hors la Ville, tous les anvirons sont à l'antour; on n'entend plus que vous, on ne veut point commencer que vous n'y soiez. On m'envoie vous chercher. Voulez-vous venir, avec vôtre permission da, Messieurs?

M. MARTIN.

Je suis bian fâché de vous quitter ; mais....

BRACASSAK.

Doucement, doucement, mon cher, qu'est-ce que c'est que cette cérémonie ?

M. MARTIN.

Une fonction de ma charge que je ne sçaurois remettre. Il faut que chacun se rende à son devoir, comme vous sçavez.

BRACASSAK.

C'est quelque Expédition Prevôtale, sans doute.

GROS-JEAN.

Nannain, Monsieur, nannain, c'est queuque chose de bian plus honnête. Je tirons le Prix de l'Arquebuse.

BRACASSAK.

Et qu'est ce que ce Prix encore ?

GROS-JEAN.

Oh ! tâtiguenne, un Prix de conséquence. Stî qui vifera le mieux gagnera mille pistoles, & une Fille à choisir dans le Bourg telle qu'il lui plaira, pour en faire sa Femme.

BRACASSAK.

Le Prix est gaillard, je le tire.

GROS-JEAN.

C'est fort bian fait ; tirez donc de l'argent, soixante francs.

BRACASSAK.

Soixante francs ; le Prix est cher.

GROS-JEAN.

Pour avoir dix mille francs & une Fille, c'est bailler les choses pour rien.

BRACASSAK.

Allez toûjours devant, Monsieur le Prevôt, nous discuterons tantôt amiablement nos affaires, & vous prendrez loi de Vainqueur. Ne te mets-tu pas de la partie, toi, Cadet ?

SCENE XVII.

DORANTE, BRACASSAK, DAMON.

DORANTE.

JE suis trop mauvais Tireur, tu le sçais bien.

BRACASSAK.

Parlons-en mieux, tu est devenu trop œconome.

DAMON

Plus prodigue & plus liberal que jamais, je t'assure.

BRACASSAK.

Fais donc les avances; nous ferons de moitié du Prix, & je tirerai pour ton compte.

DORANTE.

Fort volontiers, qu'à cela ne tienne. A qui faut-il donner l'argent?

GROS-JEAN.

C'est à moi, Monsieur; je suis un des Receveurs, à vôtre service.

DORANTE.

Est-ce-là ce qu'il vous faut?

GROS JEAN.

Vous me baillez un Loüis d'or de plus; mais je ne regarde pas aprés vous; je ne suis pas défiant.

DORANTE.

C'est le droit du Receveur, gardez-le.

GROS-JEAN.

Vla un Monsieur qui fait bian les choses; c'est dommage qu'il ne tire pas, il est bien adroit. O ça, Monsieur, dans quelle Brigade vlez-vous être, car tous les Tireux se mettont par Brigades, comme vous sçavez.

BRACASSAK.

Mets-moi dans celle de Pezenas, mon ami, je ne veux point changer ma Patrie.

GROS-JEAN.

De Pezenas, je n'en avons, morgué, point de se Païs-là. Comment est-ce que je ferons ?

BRACASSAK.

Eh ! sandis, mets-moi dans la premiere venuë, dans celle d'ici, si tu le veux ; j'en deviendrai, si j'y prens femme.

GROS-JEAN.

C'est fort bian dit ; il vous faut une Arme. En avez-vous une bonne ?

BRACASSAK.

Elle le deviendra dans mes mains, bonne ou mauvaise, prête moi la tienne.

G. JEAN.

Pargué vous n'êtes pas mal aviſé, vous n'échaiez pas mal, c'est une des meilleures, afin que voüs le sachiez. Voiez-moi çà, il y a dix mille francs au bout de ce fusil-là, regardez moi dedans.

BRACASSAK.

Tout beau, tout beau Manant, point de jeu de main : je vous prie. Sans adieu, Mesdames. Je cours à la gloire, ne vous expoſez point au bruit des armes, ni aux inconveniens des mal adroits.

SCENE XVIII.

SOPHIE, LA GASCONNE.

SOPHIE.

POur peu que vous aiez de curioſité pour ces sortes de spectacles, Madame, l'on aura l'honneur de vous y accompagner.

LA GASCONNE.

En aucune façon, ma belle enfant, & j'ai des secrets à vous dire, dont je me flâte que vous ferez un bon usage.

SOPHIE.

Me voilà prête à vous entendre, Madame, & ce Monsieur-là ne doit point vous être suspect.

LA GASCONNE.

Ni moi suspecte à lui, je vous assûre. C'est vôtre Amant sans doute, & l'amour unit d'intérêt sous ceux qu'il assemble sous sa baniere.

SOPHIE.

Mais vous n'êtes point amoureuse de mon pere, Madame, quoique vous vouliez l'épouser.

LA GASCONNE.

Pour cela non, je vous assûre. Mais ce sont mes intérêts & les vôtres qui me font agir, & je ne veux devenir vôtre belle-mere, qu'afin de l'empêcher de vous en donner une, dont vous ne seriez peut-être pas si contente que je me disposse à vous la rendre.

SOPHIE.

Mais ce n'est point mon pere qui vous a écrit, & qui vous a fait une promesse de mariage.

LA GASCONNE.

Nan j'en conviens, nous le sçavons, mais j'ai une donation du défunt, dont je ferai valoir les droits contre lui s'il refuse de me faire les mêmes avantages.

DORANTE.

Il faut éviter les procès, charmante Sophie, une belle-mere comme Madame, ne sçauroit que vous faire honneur, je connois les Bracaflaks, c'est une des meilleures familles de la Garonne.

SCENE XIX.

Mr DE BARBALOU, DORANTE.

Mr DE BARBALOU, *jure.*

QU'est-ce donc que tout ceci, Mesdames? où est la probité, la justice. On tire le prix sans m'en avertir, j'ai donné mon argent de bonne foi pour être dans la brigade de nôtre Province, on est aux mains, & on ne le dit pas: Ah ventre! ah tête! ah mort! où est le Prevôt du lieu, que je l'égorge.

DORANTE.

Vous le prenez-là sur un ton Monsieur le Chevalier de l'Arquebuse.

BARBALOU.

Je ne parle pas à vous, Monsieur, je n'offense jamais personne en face, je suis trop honnête homme, & je ne m'adresse jamais qu'aux absens. Il n'est pas ici ce Monsieur le Prevôt.

DORANTE.

Il est sur le champ de l'assemblée, où l'on tire le prix à l'heure qu'il est.

BARBALOU.

Sur le champ de l'assemblée, ah parbleu! c'est un plaisant visage, de ne pas rendre ce qu'il doit à de certaines gens, d'une certaine considération, d'un certain païs. Je suis Picard afin que vous le sçachiez. J'ai la tête chaude, & il ne fait pas bon de me marcher sur le pied, je vous en avertis, & ce Monsieur le Prevôt-là pourroit bien....

DORANTE.

Parlez-en avec considération, Monsieur, voilà Mademoiselle sa fille.

BARBALOU.

Mademoiselle sa fille, j'ai du respect pour le sexe, j'aime les filles, mais pour les peres, je m'en goberge, je veux une fois en ma vie aprendre à vivre à un Prevôt.

DORANTE.

Un Prevôt pourroit bien vous aprendre à mourir, prenez-y garde.

BARBALOU.

Ce seroit un vilain aprentissage, mais cela n'empêche pas que ce Monsieur le Prevôt-là ne soit fort impertinent, fort ridicule.

DORANTE.

Puisque le respect pour les Dames ne vous retient pas, il est bon de vous dire que je me regarde comme le gendre de Monsieur le Prevôt.

BARBALOU.

Comme son gendre.

DORANTE.

Oui vraiment, & il ne vous convient pas ....

BARBALOU.

Eh bien! je vous regarde de même. Voilà qui est fini, point de dispute. Vous m'avoüerez qu'il est bien désagréable à un honnête Gentilhomme, Neveu d'un Procureur du Roi, fils d'un Maire de Ville, de donner son argent, soixante bonnes livres, pour tirer un prix considérable, mille pistoles, & une fille, & de n'être averti de rien, d'être regardé comme un zéro, & de se voir passer la plume par le bec.

LA GASCONNE.

Voilà un petit Gentilhomme Picard, qui a la tête bien chaude.

BARBALOU.

Ce n'est pas le vin, Madame, on n'aura jamais çà à me reprocher, je suis en garde-là contre. Il faut être de sang froid pour tirer le prix.

SOPHIE.

Celui-ci vous est sûr en l'état où vous êtes.

BARBALOU.

Ne vous en moquez point, le prix eſt en fille, & en argent, je m'en ſuis déja aſſûré une bonne moitié.

DORANTE.

Les fils de Maires ne ſont pas des bêtes.

BARBALOU.

Oh ! pour ça non ! le diable m'emporte Il y a une certaine petite Mademoiſelle Nanette. Eh parbleu ! ſi vous êtes la fille du Prevôt, c'eſt vôtre Couſine a vous.

SOPHIE.

Ce ſeroit-là le Chevalier de ma Couſine.

BARBALOU.

Aſſurément qu'en voulez-vous dire. Je ſuis ſon Chevalier, elle eſt ma Chevaliere, que je viſe bien ou mal, elle m'eſt acquiſe, j'en ai ſa parole & quelques petits gages, les enfans de Picardie ſont-ils des dupes : On verra bien que non. Je m'en vais à ma brigade.

SCENE XX.

LA GASCONNE.

TOutes les filles de ce païs ſe marient, elles ſe ſaiſiſſent de l'occaſion. Elles ont lû l'hiſtoire, la fête eſt bien imaginée, ce ſera l'enlévement des Romains par les Sabines.

SCENE XXI.

NICOLAS, SOPHIE, DORANTE.

NICOLAS.

OH! tâtigué, Mesdames, vla bian du grabuge; le Diable est bian aux vaches.

SOPHIE.

Qu'est qu'il y a?

DORANTE.

Qu'est-il arrivé?

NICOLAS.

De plus de deux cens, & je ne sçai combien de Tireux qu'il y a, il n'y en a que dix-neuf qui avons tiré encore.

DORANTE.

Les autres tireront, le grand malheur!

NICOLAS.

Ils ne tireront morgué pas. Une partie des brigades avons mis bas les armes par admiration, les autres se donnont au Diable qu'il faut que ce soit le Diable en personne, qui a tiré ce coup-là, il a morgué si bian mis dans le milieu, qu'il ne s'en faut pas tout autour l'épaisseur d'un cheveu, que çà ne l'ait emporté tout brandi: Hé où tireront les autres, ils ne sçaurions plus mettre qu'à côté, & quand ils viserions aussi-bian que stilà, ils aurions biau mettre dans le milieu, le trou est tout fait, il n'y paroîtroit morgué pas: ah! que c'est un bon Viseux que ce drôle là.

DORANTE.

Et qui est-il ce drôle-là?

NICOLAS.

Un nouviau venu, un homme de bian loin, car parsonne ne le connoît, c'est ce qui fait qu'ils le craions le Diable, voiez-vous. Gros Jean l'a mis dans la Brigade d'ici, parce qu'il n'avoit point de pais, n'an croit qu'ils sont sorciers tous deux, & Gros Jean n'a qu'à se bien tenir, nan ly revaudra, c'est ly qu'il y a prêté son arme.

LA GASCONNE

Ne seroit-ce point mon frere, par avanture, le Chevalier de Bracaslak.

NICOLAS.

Tout justement, vla comme on l'apelle, & ce nom-là fait peur à tretous, il n'y en a morgué ons qui ne tremblions pour quelqu'un de leurs membres.

DORANTE.

Et pourquoi donc cela?

NICOLAS.

Pourquoi, morguenne, ly a eu queuques mutins, qui voulons ly disputer, qui avions dit qu'il falloit faire un Blanc nouveau; qu'ils serions peut-être aussi adroits, ou aussi heureux que ly.?

LA GASCONNE

O qu'ils fassent! qu'ils fassent! Il n'est point d'exercice, d'adresse, de valeur & de force, où les Bracassaks n'aient tout l'avantage.

NICOLAS.

Il leur a, pargué, bian dit qu'ils n'avions qu'à faire; mais que ceux qui ne serions pas si bien qu'il a fait, il les tireroit, morgué, tous les uns après les autres. Que vlez-vous que n'en dise a ça? Parsonne ne veut avoir affaire à un Tireux comme ly, c'est queuque échapé du Sabat sur ma parole, avec vôtre parmission da, Madame.

LA GASCONNE.

Je te pardonne tout, rien ne m'offense.

DORANTE.

Mais enfin donc tout eſt fini.

NICOLAS.

Je ne ſçai pas trop, mais ça doit l'être.

SOPHIE.

Et mon Pere !

NICOLAS.

Monſieur le Prevôt, il eſt-là tout ébahi, qui ne ſçait que dire comme tous les autres. Il fait ſa cour au bon Tireux. Jarnigué ce drôle-là en ſçait bien long : ſi an ne l'aime point, on l'apréhende ; il eſt déja craint dans le Païs preſqu'autant q'un Receveur des Tailles.

DORANTE.

Quel bruit eſt-ce que j'entens ? des Violons, des Hauts-bois, des Flutes.

NICOLAS.

Oh ! palſangué, tout eſt d'accord, il n'y a point eu de noiſe, & c'eſt le Victorieux que n'an ramene dans la Ville en ſarimonie. Ils m'avons ſuivi de près. Vla un détachement de la bande : chaque Tireux méne ſa Tireuſe par la main. Tâtigué la belle Ordonnance.

SCENE DERNIERE.

BRACASSAK, LA GASCONNE, M. MARTIN, DORANTE, Mlle GIRAUT, PRUNEAU, NANETTE, BARBALOU.

BRACASSAK.

HE' bien, ma Sœur ! reconnoiſſez-vous vôtre ſang : Et dans quelques lieux du monde qu'ils ſe rencontrent, les Bracaſſaks ſont-ils deshonneur à leur Famille ?

LA GASCONNE.

LA GASCONNE.

Je fais gloire de vous appartenir, mon Frere, & c'eſt ſans doute un avantage où chacun dévroit aſpirer.

BRACASSAK.

Je me communique volontiers, je fais faveur à qui le merite, & nous avons toûjours eu des deſcendans de pere en fils, tant mâles, que femelles du cœur, de la valeur, de l'eſprit, & de l'honneur à donner liberalement à nos Amis. Oh ça, Monſieur le Prevôt, vous conviendroit-il de finir avec nous, & d'y prendre part

M. MARTIN.

Je ne ſçai pas, Monſieur, comment vous prétendez.....

BRACASSAK.

Vous le ſçaurez, je vous laiſſe huit jours pour y penſer. En attendant quoi, bonne cuiſine, & chere entiere. Examinons à préſent mes droits, & nous en ſervons. Le Prix eſt de dix miſſie francs, & d'une Fille n'eſt-ce pas? Il me les faut. Hé bien, Cadet, tu meurs d'amour pour cette belle.

DORANTE.

Je fais gloire de l'adorer.

BRACASSAK.

Chacun a ſa paſſion dominante dans le monde. A moi l'argent, à toi la Fille, tu n'eſt pas le plus mal partagé.

DORANTE.

Elle eſt pour moi d'un prix ineſtimable; & ſi Monſieur ne s'oppoſe point à mon bonheur.....

M. MARTIN.

Je ne m'oppoſe à rien, ſi vous êtes ricke; car je ne ſçache rien de ſi bon dans le monde.

DORANTE.

Je joüis de vingt mille livres de rente, & je ne vous demande point de dot.

M. MARTIN.

Ma Fille eſt à vous, cela eſt trop honnête.

Mlle GIRAUT.

Voilà Monsieur Pruneau qui est fort riche aussi, mon Frere.

M. MARTIN.

Ne demande-t-il point de dot, ma sœur ?

PRUNEAU.

Moi, Monsieur, je ne demande rien, pas même Mademoiselle.

M. MARTIN.

Vous êtes trop modeste, je vous la donne.

PRUNEAU.

Et vous trop genereux. Je l'accepte. Il faut bien retourner au Païs avec quelque chose de nouveau.

NANETTE.

Si vous vouliez, mon Oncle, voilà un Monsieur d'Amiens qui m'épouseroit aussi aux mêmes conditions.

M. MARTIN.

A la bonne heure, je ferai de fait de tout ce qui m'embaraſſe, & j'épouſe auſſi vôtre Sœur, Monſieur de Bracaſſak, pour me refaire une nouvelle Famille, & pour me conformer à l'exemple.

BARBALOU.

Allons, venés mon Adorable, voila une famille bien exemplaire.

BRACASSAK.

Allons, Meſdames, de la Joie, à proportion de tant de nôces, je veux marier tout le Païs, heureux de pouvoir faire de deux jours l'un des Mariages, qui nous attirent toûjours bonne & nombreuſe Compagnie.

DIVERTISSEMENT.

Victoire, victoire,
Salut, Honneur,
Au bon Tireur,

Comblé de gloire,
Que la memoire
De la valeur,
Et de l'adresse de ce vainqueur,
Dure à jamais dans nôtre histoire.
A boire, à boire.
A la santé de sa grandeur.

SECOND AIR.

Que de tous côtez on apprenne,
Quel Héros remporte le Prix.
Que des bords de la Marne, aux rives de la Seine,
Tout le pays,
Jusqu'à Paris
En soit surpris.

TROISIE'ME AIR.

Aimables fillettes
Et jeunes garçons,
Venez aux doux sons
Des tendres musettes,
Fouler les herbettes
De ces vers gazons.
Parlez en chansons
De vos amourettes,
Et dans ces retraites,
Venus, & son fils
Pour les plus hardis,
Pour les plus adroites,
Destinent des Prix.

BRANSLE.

Dans cinq ou six carosses,
Un badaut de Paris
Vint le jour de ses nôces,
A Meaux tirer le Prix
Mais quel ennui son Epousée,
Pendant qu'il tiroit fut visée,
Par un Tireur meilleur que lui.

II. COUPLET.

De basse Normandie cinq ou six Houbereaux

Alloient de compagnie tirer le Prix à Meaux.
Mais à Paris, c'eſt grand dommage,
Ils mirent l'argent du voyage,
A tirer leur poudre aux moineaux.

III. COUPLET.

Un Conſeiller d'Auxerre,
Noble comme Amadis,
Revenu de la guerre,
Pour remporter le Prix
Vint à Senlis, mais quel voyage!
Il crut y prendre femme ſage,
Et pour ſot lui-même il fut pris.

IV. COUPLET.

Un coureur de griſettes,
Du quartier S. Denis;
En certaines guinguettes,
S'enyvra d'un vin gris,
Tant en fut pris qu'il voyoit trouble,
Et qu'il trouva ſa femme double,
Quand il revint à ſon logis.

V. COUPLET.

Enfans de la fortune,
Nous en profitons tous,
Et n'en manquons aucune,
Lorſqu'elle s'offre à nous:
Je ſuis adroit,
Et quand la belle,
Prés de moi paſſe à tire d'aile,
Je la ſaiſis par le toupet

VI. COUPLET

Du bonheur de vous plaire,
Uniquement charmez,
Par vous-même à le faire,
Nous ſommes animez,
Que tout Paris à nos ouvrages,
Ne refuſe point ſes ſuffrages,
Et nous aurons gagné le Prix.

LA METEMPSICOSE

COMEDIE.

ACTEURS de la Comedie.

JUPITER,	Amoureux de Corine.
MERCURE, FAUNUS,	Confidents de Jupiter.
CORINE,	Amante de Philéne.
JUNON,	Sous la figure de Merope.
BACHUS, L'AMOUR, L'INCONSTANCE,	Confidents de Junon.
MEROPE,	Tante de Corine.
PHILENE,	Berger, Amant de Corine.

Suite de Bachus.

Suite de l'Amour.

Habitans de Theſſalie.

La Scene eſt en Theſſalie.

A SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE DE CONTY.

QUE vous répondez mal à mes empressemens,
Ma Muse que vous êtes lente ;
Quelle raison vous rend si négligente,
A faire vos remercimens ?
Je n'en puis deviner la cause,
Quoi ! du succès de la Métempsicose
Que vient d'aplaudir tout Paris,
Croiez-vous avoir lieu de n'être pas contente ?
Si de mes Envieux la Troupe mal-faisante,
Pour en diminuër le prix,
Interrompt ce succès ; les efforts qu'elle tente,
N'empêchent pas que des plus beaux esprits,
L'assemblée illustre & sçavante,
N'en fasse hautement l'éloge avec chaleur,
Et de concert tout le monde publie,
Que jusqu'ici la divine Thalie,
Ne m'avoit rien dicté qui m'eût fait tant d'honneur.
Montrez-vous donc, non pas en Muse supliante,
Qui vient d'une voix chancelante,

Par des respects souvent infructueux,
Du Parterre tumultueux,
Clamer l'humeur peu complaisante,
Mais en Muse reconnoissante.
D'un air content & non présomptueux,
Sans orgueil quelquefois, il sied bien d'être fiere?
Soutenez, j'y consens, ce noble caractere.
Que tardez-vous? Qui peut vous arrêter
Pour le plus beau, de mes ouvrages,
Allez recueillir les suffrages
Que vous m'avez fait meriter;
Puis de ma part courez les presenter
Au Prince, à qui j'en dois les plus justes hommages;
De ce jeune Heros formé du sang des Dieux,
Muse, vous recevrez un accueil gracieux:
Il a daigné me le promettre,
Sa bonté veut bien vous permettre,
De parer vos écrits de son nom glorieux;
Qu'ici sans son aveu, je n'aurois osé mettre.
D'une longue suite d'Ayeux,
Plus grands encor, plus illustrez par eux,
Que par leur Rang auguste, & leur haute naissance.
Vous verrez briller dans ses yeux
Une parfaite ressemblance:
Présage flâteur pour la France,
Dont ils furent toûjours les Maîtres & l'apui,
Et qui nous donne une heureuse assurance,
Que toutes leurs vertus se rassemblent en lui.
Vous voudriez employer vôtre foible éloquence,
D'abord à le remercier,
Il vous imposera silence.
Toutes les faveurs qu'il dispense
Il défend de les publier,
Obéïssez, faites-vous violence,
Qu'il sçache seulement que dans tout l'avenir,
Mes arriere-neveux dés leur plus tendre enfance,

Par vous instruits à la reconnoissance,
Sçauront de ses bontez garder le souvenir:
Ne lui dites rien davantage.
Vous & vos sœurs aimez à babiller,
Et de tant de vertus qu'en lui l'on voit briller,
L'éclatant & rare assemblage,
Offre un beau sujet de parler;
Cependant, Muse, il faut vous taire.
Dans une si vaste carriere,
Si féconde, si propre à dignement loüer;
C'est une gêne étrange, il le faut avoüer,
D'être contrainte à n'en rien faire;
Mais ce seroit peut-être une temerité
Condamnable à vous, d'oser croire
Pouvoir être utile à la gloire
D'un Nom, si grand, si respecté,
Dont le Prince lui-même assure la Memoire.
C'est un demi Dieu que l'Histoire
Seule a droit de transmettre à la Posterité.
Laissons de lui parler la verité,
Muse, reposons-nous sur elle,
Du soin le l'immortaliser.
Gardons de ses bontez un souvenir fidele,
Et bornons-nous à l'amuser,
Par quelqu'heureuse bagatelle.

DANCOURT.

Acteurs du Prologue.

MERCURE.

LA PAIX.

L'AMOUR.

BACHUS.

THALIE.

SUITE DE BACHUS.

SUITE DE L'AMOUR.

HABITANS DE LA VALLE'E DE TEMPE'.

La Scene eſt en Theſſalie.

PROLOGUE.

Le Théâtre repreſente la Vallée de Tempé. Sur le haut du côteau eſt un Pavillon iſolé d'une fort belle Architecture.

SCENE PREMIERE.

MERCURE *deſcend du Ciel.*

JE cherche en vain de toutes parts,
La Paix dans ces climats avant moi deſcenduë,
Ne s'offre point encor à mes regards
Où peut-elle être retenuë ?
Mais quel éclat vient de percer la nuë ?
C'eſt elle, je la vois.

SCENE II.

LA PAIX, MERCURE.

LA PAIX *traverſe les airs dans un Char.*

En croirai-je mes yeux ?
Mercure déja dans ces lieux !

MERCURE.

C'eſt moi-même, divine Aſtrée ?
Mais vous depuis long-tems des Mortels malheureux
Avec tant d'ardeur déſirée,
Vous me ſemblez bien lente à contenter leurs vœux.
Avec empreſſement de la voûte azurée,
Je vous ai vû partir pour vous rendre chez eux.
J'ai depuis vous quitté les Cieux,
Et vous croiois ici déja bien établie.
Cependant à ce que je voi,
Vous arrivez même aprés moi.

LA PAIX.

Mon ardeur en chemin s'eſt un peu rallentie.
En traverſant d'abord rapidement les airs,
Avec plaiſir j'ai vû les enfans de la terre
Détruire par tout l'Univers
Les Autels du Dieu de la guerre
Et mettre la diſcorde aux fers.
J'ai vû l'ambition, la fureur & la rage,
Se cachant au fonds des Enfers,
Laiſſer mille peuples divers
Dégagez de leur eſclavage
Et des maux qu'ils en ont ſoufferts.

MERCURE.

Ainſi donc tout étoit diſpoſé pour vous rendre

Les tranquilles tributs qu'on doit à vos Autels,
Et vous auriez dû moins attendre
A remplir les vœux des Mortels.

LA PAIX.

Ne me condamnés pas sans m'écouter, Mercure;
Avant que d'établir ici-bas mon séjour,
Mon premier soin est d'être sûre
Que je tiendrai long-tems ma Cour;
Et je veux, aux Mortels, que ma présence assûre
Une felicité qui dure plus d'un jour
J'attends que tous les Dieux s'empressent de détruire
De concert avec moi tout ce qui peut leur nuire;
L'avarice, l'orgüeil, l'usure, monstre affreux
Est mille fois plus à craindre pour eux,
Que ceux qu'en sa fureur Bellone peut produire.
C'est peu qu'entre les Nations
Par leurs pressans besoins, par leur propre prudence
On croie avoir éteint la violence
De leurs longues divisions.
Il faut que Jupiter par sa bonté suprême,
Se prête au bonheur des humains
Qu'il daigne travailler lui-même
A leur faire d'heureux destins.

MERCURE.

Jupiter songe à remplir vos desseins;
Et puisqu'en ces climats vous venez de descendre,
Que vous choisissez pour séjour
Le même azile que l'amour.
Les jeux & les plaisirs en foule vont s'y rendre.
Déja de toutes parts ils volent en ces lieux,
Et moi par ordre exprés du souverain des Dieux,
Je viens rendre à cette contrée
Par vous contre le sort à present rassûrée,
Tout ce que les beaux arts ont de plus précieux.
Avec Bachus l'amour d'intelligence
Y va répandre l'abondance,
Le Dieu des mers

Des plus lointains climats du monde
Sur le sein de l'onde,
Y conduira mille peuples divers.

LA PAIX.

Que de Paris, cette superbe Ville,
Le beau séjour aura pour eux d'attraits.

MERCURE.

Il est le séjour de la paix :
Il doit être heureux & tranquille.

LA PAIX.

Par Bachus & l'Amour comme il est habité,
Je ne réponds pas trop de sa tranquillité.

MERCURE.

Pour vivre avec eux sans craindre
L'éclat brüiant de leur divinité,
On n'a qu'à ne les pas contraindre,
Tous deux aiment la liberté.

LA PAIX.

Ils en pourront joüir en toute sûreté.

MERCURE.

Bon, tant mieux, pour fixer la troupe passagere
Qui de l'un & l'autre hemisphere
Vous viendra faire ici sa cour,
Leur secours nous est necessaire.

LA PAIX.

Ils s'empresseront à me plaire,
Et nous serviront tour à tour.
Mais, Mercure, aux plaisirs d'aimer, à ceux de boire,
On ne peut pas toûjours donner tous ses momens,
Cherchons, si vous m'en voulez croire
Quelques autres amusemens.

MERCURE

Il en est ici de charmans,
Et que tout le monde idolâtre.

LA PAIX.

Je les connois, ceux du Théâtre,
Mais on dit que depuis un tems
Ils sont devenus languissans,

MERCURE.

Sans vous tout déplaît, tout ennuie,
Mais pour leur redonner de nouveaux agrémens,
Apollon consent que Thalie
Et la Muse de l'harmonie,
Donnent des spectacles galans;
Et puissent de concert exercer leurs talens.

LA PAIX.

J'augure bien d'un si noble assemblage.

MERCURE.

C'est le sujet de mon voiage,
Et je n'y perdrai point de temps.

LA PAIX.

Thalie auprès de nous s'avance.

MERCURE.

Bacchus avec l'Amour accompagne ses pas:
S'ils veulent avec nous être d'intelligence,
Leurs soins ne nous nuiront pas.

SCENE III.

BACCHUS, L'AMOUR, MERCURE, LA PAIX, THALIE.

BACCHUS.

Salut au Dieu de l'éloquence.

MERCURE.

Salut au Patron des buveurs.

L'AMOUR.

Salut à celui des voleurs.

MERCURE.

Salut au Dieu dont tous les cœurs
Tôt ou tard sentent la puissance.
Quel sujet vous amene ici?

BACCHUS.

L'ardeur de seconder le dessein où vous êtes.

L'AMOUR.

Instruit du projet que vous faites,
Je prétens l'appuier aussi.
Mais comment ferons nous? C'a voions.

THALIE.

Il me semble
Que tant de Dieux unis ensemble
Pour exécuter leurs projets,
N'ont pas besoin de grands apprêts;
Il faut d'abord choisir le sujet de la paix.

MERCURE.

Jupiter mon pere & le sien.
Pour consacrer le nom d'une jeune Maîtresse
Qu'il eut jadis, & dont il n'obtint rien,
Aux regards des Mortels veut bien
Que l'on releve sa foiblesse.

BACCHUS.

Ce sujet-là sera nouveau pour eux.

L'AMOUR.

Ce sujet-là nous intéresse,
Et nous y figurions tous deux.

MERCURE.

Vous servîtes mal sa tendresse.

L'AMOUR.

Puisqu'il le veut, revelons des secrets
Dont jusques à present nous avions fait mistere.
Je l'avouë, entre nous, j'avois peine à me taire,
Et comme les Mortels les Dieux sont indiserets,
Qui reglera la Comedie?

BACCHUS.

Belle difficulté, Thalie!

MERCURE.

Je serai le musicien.

BACCHUS.

Que la musique soit jolie,
Le trop beau, le trop grand ennuie:

Pour plaire il faut un petit rien.
Un vaudeville, une heureuse folie.

MERCURE.

Ce soin me regarde.

BACCHUS.

Fort bien.
Mais que ferai-je dans la Piece ?
Car au succès je m'interesse.

MERCURE

La nôce & les frais du festin.

BACCHUS.

Tope.

MERCURE.

Qu'on y boira de vin.

LA PAIX.

Il faudra des Acteurs pour le chant, pour la danse.

THALIE.

L'Amour en fera la dépense ;
N'a-t-il pas avec lui toûjours
Les jeux, les ris, les plaisirs, les amours.

BACCHUS.

J'y joindrai les gens de ma suite,
Troupes de faunes & de sylvains,
D'habitans des païs lointains,
Du Balet j'aurai la conduite.

LA PAIX.

Qu'on y fera de mauvais pas.
Avant la danse au moins ne les ennyvrez pas.
Et les Acteurs parlans qui les fera ?

MERCURE.

Nous-mêmes.
Il faut dans ces commencemens
Descendre un peu de nos grandeurs suprêmes.
Pour mériter des applaudissemens,
Jupiter & Venus. Junon même s'apprêtent
A seconder les jeux qu'ici nous préparons ;
Et de concert avec nous ils se prêtent
Aux spectacles galans que nous y donnerons.

Au siecle où nous sommes,
Si fertile en beaux esprits.
Les Dieux comme nous à Paris,
Sont à peine assez bons pour divertir les hommes.

THALIE.

J'aprouve fort un tel avis.
Mais enfin sous quelle figure
Prétendez-vous en ce Païs
De Jupiter retracer l'avanture ?

MERCURE.

Comme elle se passa jadis.
Même forme, mêmes habits,
En robe seulement à la Thessalienne :
Et voici justement un endroit pour la Scéne,
Il ne peut mieux être representé.
Vous voiez de Tempé les bosquets, la fontaine,
Et sur le beau Côteau qui termine la plaine,
Se trouve aussi le Palais enchanté
Où Jupiter faisoit garder cette Beauté,
Que Bacchus & l'Amour livrerent à Philéne.

BACCHUS.

On diroit en effet que c'est la verité.
Ce lieu charmant ici semble exprés transporté.

L'AMOUR.

Je reconnois aussi ces beaux valons sans peine.

BACCHUS.

Hâtons-nous donc. Commençons
Par quelque grand Monologue,
Ou par de petites Chansons.
Ce que nous avons dit servira de Prologue.
Quelque Danse, & puis finissons.

DIVERTISSEMENT.

MARCHE.

THALIE chante.

Sous l'empire d'un nouveau Maître,
Heureux Mortels, tout flâte vos desirs.
Les Dieux exprès pour vous, exprés font naître
Un nouveau genre de plaisirs.

THALIE & MERCURE.

Que la Jeunesse
Dans cet heureux séjour,
Avec soin s'empresse
De suivre sans cesse
Bacchus & l'Amour.

THALIE.

Chacun d'eux partage
Le sincere hommage,
Que tous les Mortels
Doivent à leurs Autels.

THALIE & MERCURE.

Que tout l'Univers se rassemble
Sous leurs douces Loix.
Ils sont toûjours d'accord ensemble,
On peut tous deux les servir à la fois.

UN THESSALIEN.

Aimables Dieux, vous n'êtes point jaloux
Des honneurs qu'à chacun de vous
Les Mortels s'empressent de rendre.
Nos cœurs charmez de vous voir parmi nous
Volent au-devant de vos coups,
Loin de vouloir s'en défendre.
Pourroient-ils prétendre.
Un destin plus doux.

Après les horreurs de la guerre.
Qu'une heureuse paix
Regne à jamais
Sur la terre,
Qu'une heureuse paix;
Regne à jamais.

LA PAIX.

Et nous puisse attirer la faveur du Parterre.

Fin du Prologue.

LA
METEMPSICOSE

LA METEMPSICOSE.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

VOtre sincerité m'offense,
Mercure, je ne puis vous le dissimuler.

MERCURE.

Et moi je ne puis plus me faire violence,
Si mon respect pour vous me condamne au silence,
Mon zéle me force a parler.

JUPITER.

Et dequoi vôtre zélé ose-t-il se mêler?
Je vous mene dans mes voiages,
Pour executer mes messages,
Et non pas pour me contrôler.

MERCURE.

Je vous ai dit ce que je penſe,
Et c'eſt à vous d'ouvrir les yeux
Vous êtes le Maître des Dieux.
Et comme tel exempt de toute dépendance ;
Mais l'amour vous retient trop long-temps en ces lieux.
Vôtre ſéjour doit être dans les Cieux,
Et pendant une longue abſence,
Vos affaires n'y vont pas mieux.
Junon là-haut fait la diableſſe à quatre.

JUPITER.

En fait-elle moins quand j'y ſuis ?

MERCURE.

Le Soleil accablé d'ennuis,
De ce qu'avec Venus, Mars a paſſé deux nuits,
Eſt contre lui prêt à ſe battre.
L'Amour s'enyvre tous les jours,
Il a chanté poüille à Minerve,
Epris d'une amoureuſe Verve,
Vulcain danſe avec les amours.
Dans l'Olympe jamais on ne vit tels vacarmes,
Diane eſt ſans pudeur, la Jeuneſſe eſt ſans charmes,
Cet étrange dérangement
A gagné juſqu'au Firmament.
La révolte eſt par tout, les étoiles errantes,
Laſſées de trop courir veulent ſe repoſer,
Les fixes oſent propoſer,
Que pour les divertir on les rende courantes,
La Lune dans la nuit, refuſe d'éclairer ;
Momus ennuié de médire,
Devient Panegyriſte, & quitte la ſatyre.
Les Ris ſont tout prêts à pleurer
Et Jupiter ne ſonge ici qu'à folâtrer,
A faire le galant, à ſoûpirer, à rire.

JUPITER.

Je vois bien qu'il eſt temps de n'y plus demeurer,
Quelque charmant objet qui m'y retienne,

Il faudra que sur moi je prenne,
Pour un temps de m'en séparer.

MERCURE.

C'est bien dit, faisons diligence,
Le temps nous presse.

JUPITER.

Oh, patience!
Le désordre est là-haut facile à réparer,
Un seul moment de ma présence
Dans l'ordre fera tout rentrer.
Mais ici je te puis parler en confidence,
Je crains quelque accident de pire consequence.

MERCURE.

Hâtez-vous donc de me le déclarer;
Dans vos secrets en conscience,
Sans vôtre aveu, je n'ose pénétrer.

JUPITER.

Du plus charmant objet qui soit dans la nature,
Tu sçais bien que je suis épris.

MERCURE.

Hé, n'ai-je pas moi-même embarqué l'avanture,
Mais un peu trop long-temps cette passion dure,
Et c'est de quoi je suis surpris.

JUPITER.

Ma constance étonne Mercure.

MERCURE.

Très-fort même, je vous assûre,
Prompt à vous laisser enflâmer,
Par le merite des mortelles.
Je vous ai vû pour vous en faire aimer,
Prendre mille formes nouvelles,
Mais au bout de quelques instants,
En Amant bien sensé, vous faisiez mieux les choses:
Et chez vous les Métamorphoses,
Aussi-bien que l'amour, ne duroient pas long-temps.

JUPITER.

L'amour ne me portoit qu'une legere atteinte,

J'étois alors plus libertin qu'Amant,
Et d'un trop long déguisement,
J'évitois ainsi la contrainte.
Je me suis fait par fois, Serpent, Cigne, Taureau,
Mais honteux de telle figure,
Je me hâtois de brusquer l'avanture,
Et ne changeois d'objet que pour changer de peau.

MERCURE.

Aujourd'hui dans celle où vous êtes,
Vous vous aimez bien mieux apparemment,
Et le plaisir que vous vous faites
De n'en sortir que lentement.

JUPITER.

Je t'en fais le Juge toi-même
Pour plaire à la beauté que j'aime,
En riche Courtisan je me suis ravi,
Malepeste le bon parti;
Aux Dieux même il doit faire envie.
Je n'ai jamais rien fait de plus sage en ma vie.
A peine me suis-je montré
L'œil brillant, le teint frais, la bourse bien garnie.
Avec moi. Plutus est entré,
Les ris, les jeux nous faisoient compagnie.
Quelques momens après chacun s'est retiré
Auprés de l'aimable Bergere,
Presque seule je suis demeuré.
Une tante vieillotte & qui lui sert de mere,
Fort bonne personne à mon gré,
Avec nous seulement pour la forme est restée.

MERCURE.

A tâcher de vous rendre heureux,
La Tante ne s'est point prêtée.

JUPITER.

Oh que si fait, d'abord j'ai déclaré mes feux
Aux genoux de l'aimable Niéce.
J'ai fait le soûpirant, le Pasteur langoureux,
Aux succez de ma tendresse.
La Tante m'a parû d'abord s'interesser,

Moi par égards, par politesse,
Je n'ai point trop voulu presser.

MERCURE.

Je ne vous connois plus, vous devenez tout autre;
Sur un tel changement il faut se récrier:
La Tante a bien fait son métier
Mais vous avez mal fait le vôtre.

JUPITER.

Je veux un peu goûter le plaisir d'être Amant,
Autrefois de mainte Maîtresse,
J'ai triomphé trop aisément;
C'est un bonheur pour moi, tout nouveau, tout charmant,
D'aimer avec délicatesse.

MERCURE.

Vous filez le parfait amour,
Auprès d'une beauté de tout point accomplie,
Et dans les plus beaux lieux qui soient en Thessalie;
Aiant fixé vôtre séjour,
Tout vous plaît, rien ne vous ennuie;
Et vous vous promettrez qu'un jour,
Vous regnerez dans le cœur de la Belle.

JUPITER.

Ai-je jamais fait de cruelle?

MERCURE.

Tôt ou tard vous serez content;
Mais enfin sûr d'être aimé d'elle,
Que craignez-vous en la quittant?

JUPITER.

Qu'un autre ne le soit autant;
C'est peu d'en être aimé, je la voudrois fidelle;
Et c'est un point très-important,
Pour moi qui veut être constant.

MERCURE.

Faunus vient.

JUPITER.

Que veut-il?

SCENE II.

FAUNUS, JUPITER, MERCURE.

FAUNUS.

DAns la Foreſt prochaine,
Seigneur, Junon ſans ſuite eſt toute hors d'haleine;
Du Ciel en ce moment ici vient d'arriver.

MERCURE.

Voilà de quoi nous achever.

JUPITER.

Le fâcheux contre-tems.

FAUNUS.

Je la crois informée
Des raiſons qui vous font demeurer parmi nous:
Elle paroiſſoit diablement animée,
Et ce ſera bien fait d'éviter ſon courroux.

JUPITER.

Je ſens, à dire vrai, ma tendreſſe alarmée,
De la ſçavoir ſi près d'ici.

MERCURE.

J'en ſuis pour vous fort inquiet auſſi.

FAUNUS.

Pour l'objet de vôtre tendreſſe,
Seigneur, n'aiez aucun ſouci.
Je doute qu'elle la connoiſſe;
Comus, Plutus, Mercure & moi,
Sommes ſeuls de la confidence,
Et tous quatre, comme je crois,
Avons ſçû garder le ſilence.

JUPITER.

Puiſque ma femme eſt en ces lieux,
C'eſt pour m'en éloigner une raiſon puiſſante,

MERCURE.

Et tout-à-fait déterminante :
Nous allons donc partir pour retourner aux Cieux.

JUPITER.

Vôle, par le premier Mercure,
Et dans le celeſte ſéjour,
Dépêche-toi d'annoncer mon retour,
Je te ſuivrai dans l'inſtant, je te jure.

Mercure s'envôle.

SCENE III.

JUPITER, FAUNUS.

FAUNUS.

CE départ ſemble vous fâcher,
Laiſſez-moi faire, allez, ſur ce qui vous regarde ;
J'aurai ſoin de veiller que rien ne vous retarde.

JUPITER.

Obſerve l'objet qui m'eſt cher,
C'eſt un dépôt que je te donne en garde.

FAUNUS.

Junon aura beau la chercher.

JUPITER.

Je ſens en m'éloignant à quoi je me hazarde,
A d'autres qu'à Junon il faudra la cacher,
De quelque feu ſecret je la crois prévenuë.

FAUNUS.

Je vous répons de la garder à vûë.

JUPITER.

En maîtreſſe d'homme important,
Attendant mon retour, je prétends qu'on la traite.
Je veux....

FAUNUS.

Parlez, c'eſt une affaire faite.

JUPITER.

Qu'elle ait Maître d'Hôtel, Ecuïer, Intendant,
Force Valets, grand Equipage.

FAUNUS.

Pour une Fille ſimple, élevée au Village
Dans le grand monde depuis peu;
Voilà bien du fracas.

JUPITER.

Grande chere & beau feu,
Je le veux.

FAUNUS.

Soit, vous êtes bon & ſage.

JUPITER.

J'en ferois moins ſi je n'étois qu'un Dieu,
Mais comme homme en credit, parbleu,
Il en faut faire davantage,
Afin de mieux cacher mon jeu.

FAUNUS.

J'aperçois vôtre Belle.

JUPITER.

Il faut lui dire adieu;
Car je ne puis lui cacher mon voiage.

SCENE IV.

CORINE, JUPITER, FAUNUS.

CORINE.

AUjourd'hui de ces lieux on dit que vous partez,
Quelle raiſon vous en écarte?

JUPITER.

Oüi, Corine, il faut que je parte.

Ici l'amour & vous, en vain vous m'arrêtez.

CORINE.

L'amour sans mon aveu se sert de ma puissance,
S'il prend soin de vous arrêter.

JUPITER.

Quand vous ne me marquez que de l'indifference,
Dois-je un seul moment hésiter,
A bannir de vôtre presence
Un Amant dont l'ardeur vous gêne & vous offense,
Et que vôtre fierté s'obstine à maltraiter.

CORINE.

Malgré les plus doux soins, la plus longue constance,
N'attendez jamais de moi,
Ni foiblesse, ni complaisance.
Vous ne pourriez jamais vaincre ma résistance,
En m'offrant même vôtre foi.

JUPITER.

Vous changerez d'humeur & de langage;
Nous autres gens du plus sublime étage,
Sommes-nous donc des Epouseurs.
Raiez cela de vos papiers; d'ailleurs,
L'hymen est moins charmant qu'un tendre badinage;
Certains engagemens ne nous sont point permis.
Qu'un grand Seigneur ait la folie,
De s'engager & faire un bail à vie,
Dans le haut rang où le Ciel nous a mis,
Trop heureuse, qui peut nous avoir pour amis.

CORINE.

Ces sentimens, ces superbes manieres,
Ne trouveront jamais le chemin de mon cœur.
Qui s'estime trop ne plaît guéres;
Chez nous les plus simples Bergeres,
N'aiment point les airs de hauteur.

JUPITER.

Abus, c'est aux Amans vulgaires,
A craindre une longue rigueur,

Les soins, les presens en douceur,
Changent le courroux des plus fieres;
L'amour succede à la fureur.
Nous trouvons tous les jours cent maîtresses pour une,
Et nous devons nôtre bonheur,
A l'amour moins qu'à la fortune.
Attendez-moi dans ce charmant séjour,
Et comptez que de mon retour,
Je prendrai soin de hâter la journée.

CORINE.

De la fortune & de l'amour,
N'attendez rien même avec l'hymenée;
Cherchez en voiageant quelqu'autre objet.

JUPITER.

Hé bien!
Je ne veux point ici disputer davantage,
Et ne m'offense point de vous trouver trop sage;
Mais quand je reviendrai, sans m'engager à rien,
Peut-être pourrons-nous trouver quelque moien,
En habillant l'amour comme le mariage,
De mettre vôtre honneur d'accord avec le mien.
A Faunus. Tu vois bien ce que j'aprehende,
Et ce que je te recommande.

FAUNUS.

Cela se devine aisément.
Adieu mon cher.

JUPITER.

Adieu mon cher, adieu charmante.

CORINE.

Jusqu'au revoir.

SCENE V.

FAUNUS, CORINE.

FAUNUS.

L'Absence d'un Amant,
Va vous rendre ici peu contente.

CORINE.

Je ne me livre pas aux chagrins aisément.

FAUNUS.

Nous avons à peu près même temperament,
Quand le moindre ennui se presente,
Je le bannis dés le moment.
Quelque part où je sois point de mélancolie,
Je me livre avec joie aux plaisirs les plus doux.
Vôtre Amant part, il fait une folie,
Vous voila seul, à quoi nous divertirons-nous?

CORINE.

A ce qu'il vous plaira.

FAUNUS.

Mais avec vôtre suite,
Car pour recevoir de visite,
Néant à l'empêcher, je me suis engagé.

CORINE.

C'est donc vous que de ma conduite,
En s'éloignant on a chargé.

FAUNUS.

Justement, c'est l'emploi que j'ai,
Trouvez bon que je m'en acquite.

CORINE.

Quand moi-même j'aurois pris soin de vous choisir,
Je n'aurois pû mieux faire un homme de mérite,

Qui n'aime qu'à faire plaisir.

FAUNUS.

Oüi, c'est mon seul objet, mon unique desir.

CORINE.

Dans l'état où je suis réduite,
Une tendre pitié vous doit interresser.

FAUNUS

Comment donc ! que dois-je penser ?
Quel trouble soudain vous agite,
Vous que le départ d'un Amant
Vient de toucher si foiblement ?

CORINE.

L'absence d'un Amant me gêne,
Je m'en deffendrois vainement ;
C'est ce qui fait toute ma peine.

FAUNUS.

Ce n'est donc pas aparemment
Celui qui part dans ce moment.

CORINE.

Sans vouloir chercher à connoître
L'Amant à qui les Dieux ont soûmis ma fierté,
Laissez-moi m'affranchir de ma captivité :
Souffrez que de ces lieux je puisse disparoître,
Ce sera servir vôtre maître
Que me rendre ma liberté.

FAUNUS.

Par tous vos beaux discours je ne suis point tenté.

CORINE

Vous êtes insensible aux douleurs d'une Amante.

FAUNUS.

M'en laisser émouvoir seroit trop hazarder.
Sans adieu. Voilà vôtre tante,
Je m'en vais redoubler mes soins pour vous garder.

SCENE VI.

CORINE, JUNON *sous la Figure de la Tante.*

CORINE.

JE perds tous les soins que je tente,
Merope vient, elle sçait mes secrets,
Et n'est point dans mes interêts.

JUNON.

Qu'avez-vous, ma chere Corine ?
Je vous trouve rêveuse, inquiéte, chagrine,
Pourquoi d'un riche Amant mépriſez-vous les vœux ?
Vôtre fierté déja l'écarte de ces lieux,
On dit qu'un autre objet l'enchaîne.

CORINE.

Hé pourquoi s'éloigner ! sans me faire de peine
Il pouvoit l'aimer à mes yeux.

JUNON.

Vous êtes donc pour lui bien peu ſenſible.

CORINE.

On ne peut l'être moins, ma Tante, aſſurément.

JUNON.

Comment, ma Niéce, eſt-il poſſible !
Il vous aime ſi tendrement :
Il a tant de bien en partage,
Il vous en fera part ſi liberalement.

CORINE.

Ah ! qu'il en faſſe un autre uſage,
Ses offres, ſes préſens, de ſa part tout m'outrage ;
C'eſt aſſez qu'il ait crû pouvoir impunément.

M'adresser un indigne hommage,
Sans craindre mon ressentiment.

JUNON.

Si de retour de son voïage
Il nous venoit sincerement
Vous demander en mariage,
Le refuseriez-vous, ma niéce?

CORINE.

Absolument.

JUNON.

Dans l'espoir même du veuvage?

CORINE.

Dût-il ne vivre qu'un moment.

JUNON.

Que je te sçai bon gré d'un pareil mouvement!
Et quelle joie est égale à la mienne!
Dans ces bons sentimens que le Ciel t'entretienne,
Aproche-toi. Viens ça. Que cet embrassement
De tes chagrins te récompense,
Il faudra pendant son absence
Faire tous nos efforts pour nous sauver d'ici.

CORINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve ma tante,
C'est-à l'unique espoir qui flâte mon attente.

JUNON.

C'est le plus grand bonheur dont je me flâte aussi.

CORINE.

Mais comment pourons-nous assurer nôtre suite?
Ma chere Tante, où sommes-nous?
Des inconnus en ces lieux m'ont conduite
Malgré moi, presque malgré vous.
Ce séjour est-il prêt? est-il loin de Larisse?
En nous sauvant où fuïr? où nous cacher?
Quel azile irons-nous chercher?

JUNON.

Que nôtre dessein réüssisse,
Je te répons d'un azile assuré.

CORINE.

Nous n'y serons jamais assez tôt à mon gré.

JUNON.

Avant qu'il soit peu je t'y mène.

CORINE.

Ma Tante, y verrons-nous Philéne?

JUNON.

Philéne, il est jeune & charmant,
J'aime à te voir l'aimer si tendrement.

CORINE.

Que mon absence lui fait peine!
Helas! ma Tante, en ce moment
Peut-être me croît-il volage?
Son cœur souffre un cruel tourment.
Il faut que mon retour au plûtôt le soulage.
Aux Autels de l'Amour nous avons fait serment
De nous aimer fidélement.
Nous nous sommes donné nos portraits pour ôtage.
D'un mutuel attachement,
Accordez-nous vôtre suffrage,
Et rendez heureux cet Amant.

JUNON.

Je réponds de l'évenement:
Va m'attendre dans ce bocage.

CORINE.

Je compte donc sur vous, ma Tante, absolument.

SCENE VII.

JUNON *seule*.

ENfin sous ce déguisement
Ma Rivale me croit a tante.
Je sçai son secret sentiment

Junon, tu dois être contente,
Et ton perfide Epoux n'a point touché son cœur.
Elle eût été pourtant la victime innocente
D'une trop vive & jalouse fureur,
Si Bacchus à propos ne m'avoit avertie
Que ni lui ni l'Amour n'étoient de la partie.
Jupiter & l'Amour sont brouillez, que je croi.
Assez souvent ensemble ils ont querelle :
Profitons en, l'occasion est belle.
Pour l'engager à travailler pour moi,
Aprochez, Amour.

SCENE VIII.

L'AMOUR, JUNON, L'INCONSTANCE.

L'AMOUR.

Ciel ! est-ce Junon ?

JUNON.

C'est elle.

L'AMOUR.

Dans cet équipage nouveau,
Pardonnez, si pour vous connoître,
Il a fallu quitter tout-à-fait mon bandeau.
Sous ce déguisement qui vous force à paroître ;
Pourquoi vous travestir ainsi ?

JUNON.

De la tante de Corine.
J'ai pris l'habillement, la figure & la mine,
Afin de m'introduire ici ;
Et cependant d'abord vous m'avez reconnuë.

L'AMOUR.

Je ne suis pas si fort aveugle que l'on dit :

Sans le bandeau j'ai bonne vûë,
Avec le bandeau bon esprit.

JUNON.

J'ai, sans avoir fait aucune experience,
Trés-bonne opinion de vôtre habileté,
Mais qui vois-je avec vous ? N'est-ce pas l'Inconstance ?

L'AMOUR.

Elle ne m'a que rarement quitté,
Non-plus que sa sœur la Folie.

JUNON.

Vous menez avec vous fort bonne compagnie.

L'INCONSTANCE.

Lui plaire est nôtre unique loi :
Nous sommes les seûtiens de son pouvoir suprême,
Ma Sœur conseille, & j'éxécute moi.

JUNON.

Il a vraiment en vous deux excellens ministres.
Aprés cela je ne m'étonne pas
De tant d'événemens sinistres
Qu'on voit là-haut comme ici-bas.

L'AMOUR.

Doucement, s'il vous plaît, Déesse ;
Gardez de la mettre en courroux.
Dans le soin qui vous intéresse
Vous pouriez bien avoir besoin de nous.

JUNON.

Oüi de vous, il est vrai, vous m'êtes necessaire ;
Mais l'inconstance ici pouroit me déranger,
A peu de frais elle peut m'obliger,
En ne se mêlant point du tout de cette affaire.

L'INCONSTANCE.

Dans cette occasion il faudroit m'engager
Pour le moins, Déesse, à me taire.
Et quand le vôtre Epoux vous voulez vous venger,
Vôtre projet a besoin du mistére.

L'AMOUR.

Il faut faire encore plus, si vous me voulez plaire ;
Corine aime un jeune Berger,
Le Berger aime la Bergere.
Gardez de les faire changer ;
Respectez l'ordre que je donne ?
N'aprochez jamais de leur cœur,
Executez à la rigueur
Tout ce que l'Amour vous ordonne.

L'INCONSTANCE.

Vous serez obéi, Seigneur.

SCENE IX.

L'AMOUR, JUNON.

L'AMOUR.

VOiez à vous servir combien je m'intéresse,
J'en fais mon plaisir le plus doux.
Cependant à parler franchement entre nous,
Nous nous connoissons peu, Déesse,
Et je n'ai presque point eu d'affaire avec vous.

JUNON.

Presque point : Retranchez, de grace,
Ce terme là de vos discours,
Il n'est point du tout à sa place.
Est-il quelque vertu que la mienne n'efface ?
Je n'ai jamais fréquenté les Amours.

L'AMOUR.

Vous avez perdu de beaux jours.

JUNON.

Je n'en regrette point la perte.

L'AMOUR

L'occasion d'aimer n'arrive pas toujours ;
Je vous l'ai quelquefois offerte.

La sageſſe chez vous dévroit finir son cours :
Si je l'ai trop long-tems soufferte :
D'un excez de fierté je me lasse à la fin,
Tôt ou tard j'en prendrai vengeance.
Il est réglé par le destin
Que tous les cœurs sentiront ma puissance :
Dans le vôtre sans réſistance
Laissez-moi prendre un droit qui m'est certain.

JUNON.

Quittez un stile si badin,
Comptez, Amour, que Junon s'en offense.

L'AMOUR.

Vôtre peu de complaisance
Dévroit être paié par un pareil dédain.

JUNON

Dédain soit. Mais qu'enfin mon projet réüſſiſſe,
Il faut sans intérêt me rendre ici service.
Pour faire enrager mon époux,
Epouser mes transports jaloux.

L'AMOUR.

Ce seroit vous servir d'office,
Tout coup vaille, à Plutus sur moi
Il a donné la préference.
Mais je serai vangé : car j'en jure ma foi
Il en verra la différence.
Depuis qu'un tems presqu'en toutes les Cours.
Il semble aux gens qui sont dans l'opulence.
Pour réüſſir dans leurs amours,
Qu'il ne leur faut l'appui que du Dieu des richesses ;
C'est à lui seul qu'ils ont recours :
Et pour toucher les cœurs de leurs maîtresses,
Ils pensent n'avoir pas besoin de mon secours,
Je leur ferai bien sentir le contraire,
Et l'on n'a qu'à me laisser faire.
D'un violent dépit je me sens animer,
Je ne puis faire que les belles

A qui l'on donne soient cruelles.
L'éclat de l'or peut les charmer,
Et l'exemple le justifie.
Mais, Messieurs les donneurs, parbleu je vous défie
Sans moi de réüssir à vous en faire aimer.
Il faut que Jupiter l'éprouve.
Il s'est d'un jeune objet follement entêté ;
Je veux qu'à son retour il trouve
Son projet pour elle avorté.

JUNON.

Qu'à ce ressentiment Junon est redevable !
Vous remplirez ainsi mes souhaits les plus doux.

L'AMOUR.

Oüi. Mais d'un Dieu puissant je brave le courroux.
Que ferez-vous pour moi quand je fais tout pour vous ?
En deviendrai-je à vos yeux plus aimable ?
Lorsque vos vœux seront comblez,
Serez vous toûjours intraitable ?

JUNON.

Helas !

L'AMOUR.

Hé quoi ! vous vous troublez ?

JUNON.

Laissez moi.

L'AMOUR.

Déesse adorable,
De grace, expliquez-vous, parlez.

JUNON

Je crains d'être trop pitoiable.

L'AMOUR.

Que faut-il que j'espere ?

JUNON.

Allez.
Vengez-moi d'un Epoux coupable,
Tout réüssit toûjours quand vous vous en mêlez.

L'AMOUR.

Pour vous plaire il n'est rien dont je ne sois capable,

Et vous reconnoîtrez mes soins, si vous voulez.

JUNON

Si de mes interêts vous prenez la conduite.
Je compte sur la réüssite
Mais Faunus vient chercher Corine dans ces lieux,
Sous ces traits empruntez il faut tromper ses yeux.

SCENE X.

JUNON, FAUNUS.

FAUNUS.

COmment donc, Madame la tante,
Pourquoi me devancer ainsi ?
Vous me semblez vraiment bien diligente,
Je vous quitte là-haut, & vous retrouve ici.

JUNON.

A force de courir j'ai perdu presque haleine.
De Corine j'étois en peine.

FAUNUS.

J'en étois presqu'en peine aussi.
C'est ici que je l'ai laissée.

JUNON.

Bien promptement elle s'est éclipsée.
Je crains....

FAUNUS.

C'est vainement que vous vous allarmez.
Et ces Jardins sont bien fermez.
Sans un puissance divine
On ne sçauroit pénétrer en ce lieu ;
Et je ne pense pas qu'un Dieu
Songe à nous enlever Corine.

JUNON.

Comme vous je me l'imagine.
Mais afin d'adoucir un peu

Le chagrin qu'elle a de l'absence
De l'Amant qui la tient ici sous sa puissance.

FAUNUS.

Ce qu'elle en fait paroître n'est qu'un jeu,
Je sçais ce qu'il faut qu'on en pense.

JUNON.

Moi j'en juge par l'aparence,
Et voudrois que de vôtre aveu
On fit effort pour la distraire
Des dangereux égaremens
Qui me paroissent trop lui plaire.

FAUNUS.

Oui, voila le nœud de l'affaire,
J'entre dans vos sentimens,
On l'a confiée à ma garde.

JUNON.

Ce soin comme vous me regarde,

FAUNUS.

Elle a pour s'échaper quelque mauvais dessein.

JUNON.

Peut-être,... ma franchise à moi vous est connuë.

FAUNUS

Pour cela oui, j'en suis certain.
Mais je la vois paroître au bout de l'avenuë,
Songeons à l'amuser sans la perdre de vûë.

JUNON.

Pour nous tromper tous deux il faut être bien fin.

FAUNUS *en s'en allant.*

Et se lever de bon matin.

****

SCENE XI.

JUNON *seule.*

JE vois dans ces bosquets la véritable Tante.
Disparoissons. Il seroit dangereux
Qu'ici Faunus nous vît ensemble toutes deux.

Ses soupçons troubleroient le dessein que je tente.
Mais une Musique galante
Des plus doux sons fait retentir les airs:
De Nymphes, de Bergers une troupe charmante
Forme ces aimables concerts.
Avec eux déguisé, l'Amour conduit la fête
Invisible & présente à tout.
Attendons en repos le succès qu'il m'apréte,
Est-il quelque projet dont il ne vienne à bout.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Nymphes & Bergers descendent du haut du Côteau.

L'AMOUR *déguisé*, PHILENE, PHILIS.

Troupe de Nymphes & de Bergers.

MARCHE.

L'AMOUR chante.

Animez-vous d'un nouveau zéle,
Formez ici d'aimables jeux,
N'entendez-vous pas qu'en ces lieux
L'Amour lui-même vous apelle.

ENTRE'E *de Philéne & de Corine.*

SCENE XII.

CORINE, FAUNUS, MEROPE.

FAUNUS.

BErgers, trouvez bon qu'en ces lieux
On prenne part à vos aimables jeux.

CORINE.

J'ai revû mon Berger, Philéne, il m'eſt fidelle.

PHILENE.

Je retrouve Corine, ô Berger trop heureux !

MEROPE.

Philene ici, quelle ſurpriſe ! ah Dieux !

PHILENE.

En la voiant mon feu ſe renouvelle.

MEROPE.

Sans faire aucun éclat, obſervons les tous deux.

PHILENE.

Amour tu me la rends plus belle,
Rends là conſtante & ſenſible à mes feux,
J'en ſuis ſûr, & je lis mon bonheur dans ſes yeux.

Il chante.

La conſtance ici tient ſa cour,
Les chagrins, les peines cruelles
N'aprochent point de cet heureux ſéjour :
C'eſt un domaine de l'amour
Qui n'eſt ouvert qu'aux cœurs fidelles.

PHILIS.

L'Amour eſt un Dieu charmant.
Dont le pouvoir s'étend ſur tout ce qui reſpire.
Ne craignons point de prendre un tendre engagement,
Quand c'eſt l'Amour qui nous l'inſpire,

On est heureux sous son Empire,
Lorsqu'on sçait aimer constamment.

PHILIS & PHILENE.

Ne quittons point ces aimables retraites ;
C'est pour les cœurs constans qu'elles sont faites :
Passons ici nos plus beaux jours,
Eloignons-en les volages amours

PHILENE & TIRCIS *reprennent les quatre Vers ci-dessus.*

Ne quittons point ces aimables retraites, &c.

Pendant cette reprise Faunus & Merope parlent bas ensemble, & quand l'Air est fini

FAUNUS *dit aux Bergers.*

Comment donc, vous croiez ici faire les maîtres ;
Allez ailleurs passer vos plus beaux jours,
Dans vos hameaux ou sous vos hêtres.
Vous en pourrez chasser les volages Amours,
Mais ne revenez pas en ces lieux davantage.

PHILENE.

Nous avons crû pour divertir.

MEROPE.

Le beau régal, prenez un parti sage,
Et dépêchez-vous de partir.

CORINE *à Merope.*

Mon Amant n'est point volage,
Nôtre amour est en sûreté.

MEROPE.

Qu'est-ce à dire ?

FAUNUS.

Rentrons-nous : Ces gens de village
Sur l'amour, la fidélité,
Tiennent toûjours un sot langage,
Et qui ne convient point aux gens de qualité.

Fin du premier Acte & du Divertissement.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CORINE *seule.*

Tout m'est suspect ici, comme j'y suis suspecte,
En m'outrageant, on m'y respecte;
On lit dans mes regards, on observe mes pas.
La tranquilité que j'affecte
Fait naître des soupçons qu'elle ne détruit pas.
Avec un peu trop d'imprudence,
D'une tendre & fidéle ardeur,
A mon Argus j'ai fait la confidence;
Et ma Tante n'a feint d'aprouver ma constance
Que pour mieux pénétrer les secrets de mon cœur.
En quel état suis-je réduite?
Amour ce cœur se livre à toi:
Déterminez à suivre aveuglement ta loi,
Je m'abandonne à ta conduite.
Philéne a mon cœur & ma foi,
L'ardeur de son rival & me gêne & m'irrite,
Son retour seul m'inspire un juste effroi.
Daigne loin de ces lieux faciliter ma fuite,
Ou que mon Berger à ta suite,
Amour, comme tantôt se montre devant moi.

SCENE II.

MEROPE, CORINE.

MEROPE.

COmment donc, vous parlez toute seule, ma niéce?
Les yeux au Ciel & pleine de ferveur,
Je ne sçai à quel Dieu la priere s'adresse?
Mais elle est faite avec ardeur.

CORINE.

Vous ne vous trompez point ma Tante;
J'adressois mes vœux à l'amour,
Je le conjurois qu'en ce jour,
Il voulut me rendre contente;
Et vous-même tantôt paroissiez vous prêter
A tout ce qui peut me flâter.

MEROPE.

Je m'y prête, il est vrai, parce que je vous aime;
Et je ne comprens pas quelle fatalité
Vous y fait résister vous-même.

CORINE.

Je n'ai point d'autre objet, ma Tante, en vérité;
De mes sentimens informée
Vous même ici tantôt les aviez aprouvez.
Je m'en tenois heureuse, & mon ame charmée.

MEROPE.

Allez ma Niéce, vous rêvez.

CORINE.

Je vous ai déclaré la haine,
Que j'ai pour ce nouvel Amant.

MEROPE.

Et j'aprouvois cela, moi, ma Niéce.

Oui, vraiment.

CORINE.

Je vous ai découvert mon amour pour Philéne.

MEROPE.

Je l'aprouvois aussi peut être?

CORINE.

Assurément.

MEROPE.

De sa premiere ardeur son ame est toûjours pleine.

CORINE.

Comme moi sensible à la peine,
Que me fait son éloignement,
Vous me devez aider à sortir de la chaîne.
Qui me retient esclave en ces lieux.

MEROPE.

Justement.
J'aurois donc perdu sens, esprit, & jugement,
Depuis que de l'aveu de toute la famille,
Orpheline, & petite-fille,
Vous fûtes commise à ma foi,
J'ai toûjours eu pour but vôtre fortune, & croi
N'avoir rien négligé de ce qui la peut faire:
A mon Exemple, il faut vous en faire une loi,
Un riche Amant cherche à vous plaire.
Sans parler d'épouser, d'abord cela fait peur,
Et la chose n'est pas dans la regle ordinaire.
On le prend pour un Séducteur,
Pour ne pas s'expliquer en soûpirant vulgaire:
Et c'est ce qui fait vôtre erreur.
Sans manquer au devoir il est une maniére
De s'accorder à son humeur.
Il ne faut être en pareille matiere,
Ni trop facile, ni trop fiére.
Par des refus adroits on irrite l'ardeur;
Si l'Amant devient téméraire,
On le contient par la pudeur:
S'il se plaint de trop de rigueur,
Un tendre regard la modére;

S'il

S'il est humble, timide, un soûrire flâteur
L'anime, & lui dit qu'il espere.
Enfin, pour s'assurer un cœur,
Qui doit faire nôtre bonheur,
Il est, ma chere enfant, un petit sçavoir faire
Dont on se peut servir, sans blesser son honneur.
Par les apas d'une feinte tendresse,
Un Amant se laisse amuser,
La moindre petite caresse
Faite à propos, suffit pour l'abuser.
Du porte-feüille ainsi l'on se rend la Maîtresse?
L'Amant qui court aprés est forcé d'épouser.
Voilà comme il faut vous conduire,
Pour assurer vôtre fortune un jour.
Ecouter la raison, faire taire l'amour;
Vous êtes jeune, & l'on peut vous instruire.

CORINE.

Ma Tante, que m'osez dire?
Quels préceptes? quel changement?
Vous me parlez tantôt ici tout autrement.
Dans quel trouble nouveau vôtre discours me plonge!
Je croiois voir par vous mon bonheur achevé:
Est-ce que je rêve? est-ce un songe?

MEROPE.

Non, vous ne rêvez pas, mais vous avez rêvé,
Sortez de cette rêverie,
Et songez qu'il n'est point de Philéne pour vous:
Suivez mes conseils, je vous prie,
Vôtre nouvel Amant deviendra vôtre Epoux.
De vos regards que l'autre se bannisse.
Il faut que son amour finisse,
Pour n'essuyer pas le courroux
D'un rival puissant & jaloux.

CORINE.

Nous braverons tous deux son pouvoir, sa colere.

MEROPE.

Et c'est-là justement ce qu'il ne faut pas faire.

Que l'on a peu d'esprit dans la jeune saison !
On n'est que feu, que pétulance.
On ferme par impertinence
Les yeux à l'interêt, l'oreille à la raison :
De l'amour à longs traits l'on suce le poison.
Comme vous dans mon temps, j'ai fait même sottise ;
Mais quoi ? je n'avois pas un conseil aussi bon.
Je me conduisois à ma guise.
En suis-je mieux ? en ai-je mieux fait ? non.
La beauté du Ciel est un don
Dont il faut se servir, tandis qu'elle est de mise.
Si j'avois sçû ce que je sçais,
Je serois à present Grand-Dame ;
De mon mari jamais je n'eusse été la femme.
Mes premiers feux auroient été bien mieux placez.
De bons partis s'offroient assez.
Je les refusai tous. D'une amoureuse flâme,
Vôtre Oncle avoit rempli mon ame,
De tous mes soins lui seul étoit l'objet.
J'étois pour lui d'amour toute troublée,
Je crois que le Pendart m'avoit ensorcelée.
L'aimer, lui plaire, étoit mon unique souhait ;
Et du bonheur le plus parfait,
En l'épousant je me croiois comblée.
J'en fus au desespoir dés que cela fut fait.
Par cet exemple-là vous devez être instruite.

CORINE.

Aussi, je le veux suivre en tout exactement,
Vous avez aimé tendrement,
Vous voiez que je vous imite.
Jusqu'à la fin j'aurai même conduite
Je prétens comme vous épouser mon Amant :
J'en fais tout mon bonheur, tout mon attachement ;
Si par hazard j'en ai du chagrin dans la suite,
Pour m'en desesperer, n'en serai-je pas quitte ?

MEROPE.

Et c'est ce que je veux prévenir justement.
Quelle étrange bizarerie !
Mais je vous guérirai de cet entêtement.

CORINE *en s'en allant.*

Comme vous en fûtes guérie,
Ma Tante, & jamais autrement.

SCENE III.

MEROPE *seule.*

HOm ! La petite ridicule ?
Quelle cervelle ! il faut pourtant
Tâcher de moderer cette ardeur qui la brûle,
Et qui va toûjouss s'augmentant.
Pour peu que l'on tarde à l'éteindre,
L'absent à son retour n'en sera pas content.
D'un feu si violent les suites sont à craindre,
Et nous ne sommes pas de race à nous contraindre;
Je la blâme tout haut d'avoir un cœur constant.
Et je sens en secret que j'ai tort de m'en plaindre,
Moi-même j'en ferois autant.

SCENE IV.

FAUNUS, MEROPE.

FAUNUS.

QUoi seule ! où donc Corine est-elle, je vous prie ?

MEROPE.

Je la quitte dans le moment.

FAUNUS.

A dissiper sa rêverie,
Nous nous employons vainement.

MEROPE.

Oüi, je pense qu'il faut changer de batterie;
Les plaisirs m'ont paru la toucher foiblement,
Toute jeune qu'elle est la fortune l'entête;
Et quand par de brillans apas
Du cœur de vôtre Maître, elle a fait la conquête
Ce qui cause nôtre embaras,
C'est d'ignorer quel sort il s'aprête à nous faire.
Nous avons nombre de parens,
Qui par la disgrace des tems,
Loin d'avoir fait fortune, ont fait tout le contraire,
La plûpart dans l'adversité.

FAUNUS.

Bon, tant mieux, avec nous voilà comme il faut être.

MEROPE.

Le mariage une fois contracté;
Cela ne feroit pas d'honneur à vôtre Maître.
Il ne seroit pas bien quand on verra paroître
Ma niéce avec lui dans l'éclat,
Qu'il laissât la famille en un certain état.

FAUNUS.

Non, non, ne craignez point que cela lui convienne,
La malpeste, allez, mon Maître n'est pas fat.
Que n'a-t'il point fait pour la sienne!
Il avoit un cousin, manant faquin, pied-plat,
Par son crédit & par son opulence,
Il en fit en six mois un Seigneur d'importance.
Il étoit sans honneur & chacun l'honora,
Il étoit fat, on l'admira:
Tous ses défauts trouvérent grace,
Et le monde aisément comprit
Qu'il n'étoit ni de noble race,
Ni de merite, ni d'esprit,

Mais parent de quelqu'homme en place.
Oh ! mon Maître par là fit bien voir son crédit.

MEROPE.

Il faudra pour nous qu'il l'emploie.

FAUNUS.

Il le fera, j'en suis sûr, avec joie.
Il fait pour ses amis toûjours tout ce qu'il peut,
Et le bon de l'affaire est qu'il peut ce qu'il veut.

MEROPE.

Bon, nous avons dans la famille,
Un Procureur Fiscal, un Commis de Greffier.

FAUNUS.

Bons, sujets !

MEROPE.

Deux Clercs, un Huissier,
Qui d'un de nos cousins vient d'épouser la fille.

FAUNUS.

Ah ! fort bien, ce sont-là des gens bons à placer,
Qu'il est facile d'avancer
Dans le chemin de la fortune ;
Ils marchent à pas de Géant,
Et presque au sortir du néant,
En peu de tems ils en font une.
Il semble que le Ciel se plaise à les vanger,
Du mépris que pour eux certains sots font paroître,
Et cherche à les dédommager
Du peu qu'il les avoit fait naître.

MEROPE.

Selon moi le Ciel fait fort bien.

FAUNUS.

N'est-il pas vrai ? sagement il dispense
De la noblesse aux uns, aux autres de l'opulence :
Il satisfait ainsi chacun par ce moien.

MEROPE.

Oüi, mais j'aimerois mieux tenir de sa sagesse,
De l'opulence sans noblesse,
Que de la noblesse avec rien.

FAUNUS.

Vous avez bon esprit, & c'est fort bien l'entendre:
Mais qui vient brusquement nous troubler en ces lieux.

SCENE V.

BACCUS, FAUNUS, MEROPE.

BACCUS.

Servons Junon de nôtre mieux,
Et faisons le bonheur d'un cœur fidele & tendre,
Malgré le Souverain des Dieux.

FAUNUS.

Ah! morbleu, c'est Baccus, qu'auroit-il à m'aprendre?

BACCUS.

Dans ce séjour délicieux,
Nôtre Maître bien-tôt tâchera de se rendre?
Mais de quelque côté que je tourne les yeux,
Je ne vois point ici la beauté qu'il adore.
Est-elle renfermée en son apartement?

MEROPE.

Un noir chagrin qui la dévore,
Fait que dans ces jardins on la voit rarement;
Mais vous avez aparemment
Quelque message amoureux à lui faire.

BACCUS.

Oüi, de la part de son Amant,
Dites-lui que dans le moment,
Il arrive un Courier fort extraordinaire.

SCENE VI.

FAUNUS, BACCUS.

FAUNUS.

BAccus ici pour quelque affaire ?

BACCUS.

Pour la même à peu prés dont vous êtes chargé.

FAUNUS.

Quoi ? comment donc ?

BACCUS.

Pour moi ce n'est plus un Mystere,
Et je viens vous trouver, suivant l'ordre que j'ai,
De servir les amours de Jupiter mon Pere,
Auprés de l'aimable Bergere,
Qui sous ses Loix tient son cœur engagé.

FAUNUS

De sentiment, il faut qu'il ait changé,
Car c'étoit un secret que nous voulions vous taire.

BACCUS.

Oüi, mais il se trouve obligé,
Ou par choix, ou par confiance
De m'en faire la confidence.
Tandis qu'avec Mercure occupé dans les Cieux,
Parmi les Astres & les Dieux,
Il tâche à rétablir l'heureuse intelligence.
Qui doit toûjours regner entre eux,
Et qu'avoit depuis peu dérangé son absence.
Le séjour qu'ici fait Junon,
L'allarme & le tient en cervelle,
Et ce n'est pas tout à fait sans raison.
Il connoît la bonne immortelle,
Et tremble qu'à l'objet de son nouvel amour,
Elle ne fasse un mauvais tour.

FAUNUS.

S'il est pour l'empêcher des mesures à prendre
Que ne les prenoit-il avant que de partir ;
Ne prévoioit-il pas ce qu'il devoit attendre,
Il n'avoit qu'à m'en avertir.

BACCUS.

Il a, tout Dieu qu'il est, tant d'affaires en tête
Qu'il ne peut pas songer à tout.

FAUNUS.

Oh ! quelque mauvais tour que Junon nous apprête,
De m'en garder je viendrai bien à bout.

BACCUS.

Pour vous bien seconder je ferai mon possible.

FAUNUS.

Je prévois aisément tout ce qu'on peut tenter.

BACCUS

Et moi donc ? mais pour l'éviter,
Il faut rendre Corine aux Dieux même invisible,
Et faire que Junon qui voudroit l'enlever,
Ne sçache où pouvoir la trouver.

FAUNUS.

Le tour seroit assez risible ;
Et le projet est bon. Mais comment l'achever ?

BACCUS.

J'aporte pour le faire un moien infaillible,
Et ce petit Ecrin renferme un Diamant,
Un Anneau constellé dont le charme invincible ;
A tous les yeux cache dans le moment,
Quiconque au doigt le porte seulement.
Il ne faut qu'à Corine en aprendre l'usage :
Et de la part de son Amant,
Lui donner ce present pour gage,
D'un éternel attachement.

FAUNUS.

Mais que diantre pensera-t-elle ?
Jupiter à ses yeux paroît un gros Seigneur,
Elle va le croire Enchanteur :

Pour toucher le cœur d'une belle,
C'est un assez mauvais moien.

BACCUS.

Se peut-il que Faunus oublie,
Que nous sommes en Thessalie?
Etre ici Sorcier, ce n'est rien,
C'est la païs de la magie.

FAUNUS.

Il est vrai, je m'en ressouviens.

BACCUS.

Voilà l'Ecrin, prenez soin de lui rendre.

FAUNUS.

Peut-être elle fera quelque difficulté.
Il ne faut qu'exciter sa curiosité,
C'en est assez pour le lui faire prendre.

SCENE VII.

CORINE, BACCUS, FAUNUS.

BACCUS.

FAché d'être éloigné de vos jeunes apas,
Vôtre Amant en ces lieux, m'a fait porter mes pas,
Pour vous y donner assûrance,
Que l'éloignement, ni l'absence
D'un cœur constant ne vous éloignent pas.

CORINE.

Je ne merite pas tous les soins qu'il se donne;
Ni ceux que l'on prend d'empêcher
Que personne puisse aprocher
De ces lieux où l'on m'emprisonne,
C'est me donner de son amour
Un assez fâcheux témoignage;
Et la contrainte est un triste préfage

De mon malheur, si l'hymen quelque jour
Me mettoit sous son esclavage.

BACCUS.

Peut-on trop précieusement,
Garder un objet si charmant?
Epris pour vous de la plus vive flâme,
Il sçait qu'à son ardeur on veut vous enlever?
Le blâmez vous des soins qu'il prend pour conserver
La beauté qui regne en son ame.

CORINE.

Vouloir la conserver ainsi,
C'est presque en assurer la perte;
Et si de m'éloigner d'ici,
L'occasion m'étoit offerte...

FAUNUS.

Justement, attendez-vous-y,
Nous laisserons la porte ouverte.

BACCUS.

Aux yeux de tout le monde, il voudroit vous cacher,
Il craint que dans cette retraite;
De ses desseins sa famille inquiéte,
Pendant qu'il est absent ne vienne vous chercher;
Qu'un enlevement ne les mette
En état un jour d'empêcher
L'hymen qu'en secret il projette.

CORINE.

Je n'aprouve point ses projets:
De ma part vous pouvez lui dire,
Que cet hymen n'a rien qui flâte mes souhaits.

BACCUS.

Je n'ai garde de l'en instruire;
Je suis discret, & je vous le promets.

CORINE.

Le plus grand bonheur où j'aspire,
C'est qu'il le sçache, & ne le voir jamais.

BACCUS.

Un tel discours a droit de me surprendre,
Il ne merite pas un pareil traitement
On a quelque present de sa part à vous rendre ;
Recevez-le de grace un peu plus poliment,
Que vous n'avez reçû mon compliment.

SCENE VIII.

CORINE, FAUNUS.

CORINE.

DEs presens de sa part, suis-je fille à les prendre ?
Et me croit-il sensible à l'interêt ?
Est-ce par-là que l'on rend un cœur tendre ?

FAUNUS.

Il auroit tort de le prétendre :
Quoique dans ce Ecrin....

CORINE.

Ouvrez le, s'il vous plaît.

FAUNUS.

C'est ce qu'avec grand soin l'on vient de me défendre.

CORINE.

Montrez-moi.

FAUNUS.

Point.

CORINE.

Voions seulement ce que c'est.

FAUNUS.

Acceptez le present.

CORINE.

Non, je ne le puis faire.

FAUNUS.

Ni moi ne suivre pas l'ordre qu'on m'a dicté.

CORINE.

C'eſt avoir peu d'honnêteté.

FAUNUS

Oüi, j'en conviens, je n'en ai guére.

CORINE.

Je voudrois bien pourtant pouvoir me ſatisfaire.

FAUNUS.

Hé bien épargnez-vous un ſcrupule affecté.
Tant de grimace eſt fort peu neceſſaire.

CORINE.

Mais on ne vous a pas ordonné de vous taire,
Dites moi...

FAUNUS.

Volontiers, c'eſt un ajuſtement
Qu'on peut prendre dans cette affaire.
Oh! bien donc! ce coffret renferme un Diamant.

CORINE.

Je ne veux pas en ſçavoir davantage.

FAUNUS.

Un anneau?

CORINE.

Voilà juſtement
Ce que j'ai ſoupçonné dés le premier moment.

FAUNUS.

Oüi, mais de cet anneau vous ignorez l'uſage.

CORINE.

Oh! je le devine aiſément,
Qui reçoit un preſent, s'engage,
Et je ſçai que du mariage,
Une bague acceptée eſt le commencement.

FAUNUS.

N'en craignez point l'évenement;
Le diamant ne peut être que magnifique;
Mais ce n'eſt rien que de la beauté.
Par une puiſſance magique.
A vôtre doigt l'anneau porté,
Dans l'inſtant vous rend inviſible,
Et l'on ne vous revoit qu'aprés qu'il eſt ôté.

CORINE.

Que dites-vous ?

FAUNUS.

La verité.

CORINE.

Aux charmes, je le crois, il n'eſt rien d'impoſſible,
Et je n'en ai jamais douté :
Sans en avoir pourtant vû nul effet ſenſible,
Je ſouhaiterois fort..

FAUNUS.

Ce n'eſt point fauſſeté
Le Taliſman eſt infaillible.

CORINE.

Voions, donnez... au moins, c'eſt curioſité.

FAUNUS.

Au plaiſir de la nouveauté,
Eſt-il un cœur inacceſſible ?
Voila le preſent accepté.

CORINE.

Je n'ouvre cet Ecrin que d'une main tremblante;
Que vois-je ? Quel brillant objet ?
C'eſt un menſonge qu'on m'a fait.
Et cette lumiere éclatante,
Doit produire un contraire effet.

FAUNUS.

Comment donc, s'il vous plaît, croiez-vous que je mente.

CORINE.

Non, mais mettez-le un peu, j'en veux faire l'eſſai,
Je verrai ſi vous dites vrai.

FAUNUS *met la bague.*

Fort volontiers. Hé bien, n'êtes-vous pas contente ?

CORINE.

Vous avez diſparu. Ciel ! quel étonnement ?

FAUNUS.

La choſe eſt aſſez ſurprenante.

CORINE.

Sans doute : mais ce diamant
Fait-il le même effet sur tous également ?

FAUNUS.

Oh! oüi.

CORINE.

Pour en avoir une preuve constante
Par moi-même, je veux l'essayer un moment.

FAUNUS.

Fort bien.

CORINE *mettant la bague.*

Seconde, amour, le projet que je tente.

FAUNUS.

Rien n'est plus merveilleux.

CORINE.

Vous ne me voiez pas ?

FAUNUS.

Comme si vous étiez absente.

CORINE.

Je ne suis pourtant qu'à deux pas.

FAUNUS.

Ne vous éloignez pas, s'il vous plaît, davantage.
Allons, vous avez fait l'épreuve : & c'est assez.
Ostez la bague & finissez.

CORINE.

J'en connois trop le prix pour n'en pas faire usage.
Enfin mes vœux sont exaucez.

FAUNUS.

Comment ! que dites-vous ?

CORINE.

Que je sors d'esclavage
Et que mes malheurs sont passez.

Corine s'éloigne.

FAUNUS

Comment écoutez donc, Corine, je vous prie,
Ne vous avisez pas d'aller me faire ici,
De mauvaise plaisanterie.
Je n'aime pas la raillerie.

Et ce n'eſt pas un jeu que cette affaire-ci.
Elle ne répond point, elle s'eſt écartée,
Où la retrouver, & comment?
Voila pour un commencement
Un bel effet de la bague enchantée,
Jupiter ne ſçait ce qu'il fait.
Il me donne en partant à garder ſa Bergere,
Et par Bocchus il envoie un ſecret,
Pour empêcher de voir ce qu'elle voudra faire,
Je ſuis moi-même un grand ſot aujourd'hui,
De n'avoir pas prévû la choſe:
Mais quand je l'aurois fait, je n'oſe
Croire avoir plus d'eſprit que lui.
A quoi la paſſion expoſe?
Elle obſcurcit l'eſprit, elle aveugle les yeux,
Et l'amour qui ſe rit de tous tant que nous ſommes,
Fait aſſez ſouvent faire aux Dieux
Autant de ſottiſes qu'aux hommes.
Quel parti prendre? il faut tâcher
Adroitement de faire en ſorte,
De rattraper la bague, & ſur tout d'empêcher,
Que de ces lieux l'invisible ne ſorte
Courons, & redoublons la garde de la porte,
Si l'on ne la voit pas, on pourra la toucher.

SCENE IX.

CORINE *ſeule.*

QUe parle-t-il des Dieux & de Jupiter même?
Ai-je bien entendu! ſeroit-ce un Dieu qui m'aime?
Mais non, pourquoi ſe déguiſer?
Pourquoi deſcendre ainſi de ſa grandeur ſuprême?
Et pour toucher un cœur, chercher à l'abuſer.

Je sens qu'en secret je me flâte
De soumettre à mes loix une divinité,
Trop dangereuse vanité,
Qu'il faut que ma vertu combatte
Par le recours de la fidelité.
C'en est fait, & je veux que mon triomphe éclate;
Quelque bonheur qui me soit présenté,
Je me dois à Philéne, & ne suis point ingrate,
Et le Dieu sera rebuté.
Voici Philéne.... sa presence
Dans tous mes sens allume un nouveau feu;
Il croit être seul en ce lieu,
Il ne me sçauroit voir, examinons-le un peu,
Ecoutons, sçachons ce qu'il pense,
Et s'il merite sur un Dieu,
Qu'on lui donne la préférence.

SCENE X.

PHILENE, CORINE.

PHILENE.

Tout favorise mes desseins,
C'est une puissance divine,
Qui vient de m'ouvrir les chemins
De ces beaux lieux habitez par Corine.
Il n'est point de bonheur égal
A celui d'être aimé d'une beauté qu'on aime.
Si Corine est pour moi la même,
Je ne craindrai point d'un Rival,
Ni le pouvoir, ni la colere.
Prés d'elle conduit par l'Amour,
Mon bonheur me rend téméraire,
Et j'affronterai pour lui plaire,
Les périls où dans ce séjour,

De ce Rival peut me livrer la haine.
Heureux de périr en ce jour,
En prouvant ma constance à Corine.

CORINE.

Ah! Philéne

PHILENE.

Qu'entens-je? Corine est-ce vous?
Quel charme vous cache à ma vûë?

CORINE.

Le Ciel se déclare pour nous.

PHILENE.

J'entends sa voix. Depuis que je vous ai perduë,
De mon bonheur les Dieux jaloux,
Ne peuvent-ils souffrir qu'à mes vœux les plus doux,
Vous soiez tout-à-fait renduë,
Je vous entends, & je ne puis vous voir;
Auprés de vous, c'est l'amour qui m'améne
Ce Dieu m'a-t-il flâté d'une esperance vaine?

CORINE.

Non, Philéne, ce Dieu va combler vôtre espoir.
Ce diamant me rendroit invisible.

PHILENE.

C'est un présent de mon Rival,
Vous l'avez accepté, Corine, est-il possible?

CORINE.

Oüi, mais il lui sera fatal.
Il peut faciliter ma fuite,
Où si vous demeurez prés de moi dans ces lieux
Vous y cacher à tous les yeux.

PHILENE.

Que s'il se peut jamais je ne vous quitte,
Et que mon sort soit envié des Dieux.

CORINE.

N'en doutez point, Philene, il doit leur faire envie,
Ce present vient de quelqu'un d'eux,
Corine vous le sacrifie.

PHILENE *prend la Bague & veut la mettre.*

Que Corine me rend heureux ?

CORINE.

Ah ! Philene, arrêtez, ne troublez point ma joie !
En vous cachant sitôt à mes regards,
Autant que nous pourrons souffrez que je vous voie :
Et quoique l'on m'observe ici de toutes parts,
Pour mettre cet anneau du moins il faut attendre
Que quelqu'un vienne nous surprendre.
Ma Tante porte ici ses pas.

PHILENE.

Oüi, c'est elle, je crois l'entendre.

CORINE.

Cachez vous à ses yeux, mais ne me quittez pas.

SCENE XI.

MEROPE, CORINE, PHILENE.

MEROPE.

JE ne puis demeurer en place,
Je vais, je viens, je cours, & je ne sai pourquoi
Ma Niéce, il faut de vous que j'obtienne une grace

CORINE.

Vous pouvez disposer de moi.

MEROPE.

Depuis quelques instans tout ce qu'ici je voi,
Me donne des soupçons, m'allarme, m'embaraſſe :
Expliquez-vous de bonne foi ;
Ignorez-vous ce qui s'y passe ?

CORINE.

Quoi donc ?

MEROPE.

Parlez sincerement,
De concert, s'il se peut, démêlons l'avanture ?
Je vois des incidens qui passent la nature,
Ces Jardins, ce beau Bâtiment,
D'une divinité, sans doute, sont l'ouvrage,
Ou l'effet d'un enchantement.

CORINE.

Mais à penser ainsi, qu'est-ce qui vous engage ?

MEROPE.

Vous pensez comme moi, ma Niéce, assûrément,
Ce courier que vous vient d'envoier vôtre Amant.

CORINE.

Hé bien.

MEROPE.

Ma surprise est extrême.

CORINE

Quoi donc ?

MEROPE.

C'est quelque Dieu, ma Niéce, absolument,
Ou quelque Enchanteur qui vous aime.
Et le Courier, peut-être, est un des deux lui-même.

PHILENE.

O Ciel ! quel est l'excés de mon étonnement ?

MEROPE.

Oüais, quelle voix ai-je entenduë ?
Dites.

CORINE.

C'est la mienne vraiment.

MEROPE.

De moment en moment je suis plus éperduë,
Ce qui s'est offert à ma vûë.

CORINE.

Quoi donc ! ma Tante ?

MEROPE.

En ce moment,
Ce Courier à mes yeux vient de percer la nuë,

Je l'ai vû vers le Ciel voler rapidement.

CORINE.

De trouble, comme vous, je sens mon ame émûë.

MEROPE.

Ma Niéce, mes soupçons sont-ils sans fondement?

CORINE

Vous m'envoiez saisir, & je souffre une gêne,
Hâtons-nous de sortir de ce fatal séjour.

MEROPE.

Si quelque Dieu pour vous a de l'amour,
Gardons-nous bien de meriter sa haine.

CORINE.

Au contraire, ôtons-lui tout espoir en ce jour,
Que le dépit rompe sa chaine,
Et s'il se peut qu'à son retour,
Il me trouve uni à Philene.

MEROPE

Philene, il le faut oublier:
D'une plus noble ardeur tu dois être enflâmée.

CORINE.

Le nœud qui nous unit ne peut se délier,
Et si d'un Dieu j'étois aimée,
Du plaisir de pouvoir le lui sacrifier,
Ma Tante, je serois uniquement charmée.

PHILENE

A-t-on jamais senti des transports aussi doux!

MEROPE.

Ma Niéce, assûrément on parle auprès de vous.
Ce sont des Enchanteurs, mon enfant, qui vous servent,
Ou quelques Dieux qui vous observent,
Ne meritez pas leur courroux.
Il faut de vôtre cœur, ma Niéce,
Bannir une indigne tendresse.

PHILENE.

Ah! quels conseils pernicieux
Vôtre Tante vous donne-t-elle?
Gardez-vous de les suivre, un cœur pur & fidéle,

Ne peut jamais déplaire aux Dieux.

MEROPE.

Je n'en puis plus, me voilà presque morte,
Qui peut, sans être vû, vous parler de la sorte ?

CORINE.

Qui que ce soit, ma Tante, il s'explique fort bien.

MEROPE.

Oh ! ce n'est point un Dieu, c'est un Magicien.
Contre les Dieux, il parle pour Philene,
Mais par hazard ne seroit ce point lui ?
Cette voix ressemble à la sienne.

CORINE.

Sans m'effraier, sans me faire de peine,
Cette voix m'a parlé presque tout aujourd'hui.

MEROPE.

Quelle surprise est égale à la mienne !
Le Courier, la voix & l'Amant,
Ici tout est enchantement.

CORINE.

Que dites-vous ?

MEROPE.

Malheureuse Corine,
Un Magicien t'aime, un Folet te lutine.
Où me suis-je laissé conduire aveuglement ?

CORINE.

Ne vous inquiétez, ma Tante, aucunement,
Ce Folet me plaît fort, bien loin qu'il me chagrine,
Je crois, quand il me parle, entendre mon Amant ;
Il me semble que c'est lui-même,
Et je sens une joie extrême,
Quand il me jure tendrement,
Qu'il sera fidéle, & qu'il m'aime.

PHILENE

Il en fait son bonheur suprême ;
Et ses feux, son empressement
Dureront éternellement.

MEROPE.

Je n'y puis plus tenir, & n'y puis rien comprendre;
Je suis lasse de vous entendre,
Causer en ma presence avec vôtre Lutin,
Et je vais autre part attendre
De tout ceci quelle sera la fin.

SCENE XII.

CORINE, PHILENE.

CORINE.

NOus en voilà défaits.

PHILENE.

Quel bonheur est le nôtre,
De pouvoir éviter des regards curieux!

CORINE.

Remontrez-vous, cher Philéne à mes yeux,
Un surveillant nous quitte.

PHILENE.

Il nous en vient un autre.

CORINE.

Ah! c'est celui que dans ces lieux
Nous avons le plus a craindre.

PHILENE.

Ne nous suffit-il pas qu'il ne puisse me voir?

CORINE.

Non, au silence encore, il faudra vous contraindre;
Et de la bague il connoît le pouvoir.

SCENE XIII.

FAUNUS, CORINE.

FAUNUS.

AH! vous vous laſſez donc enfin d'être inviſible ?
Je m'y ſuis, par ma foi, toûjours bien attendu.
Du Diamant autant qu'il eſt poſſible,
Sans doute vous avez éprouvé la vertu.

CORINE.

Je ſuis dans un chagrin terrible.

FAUNUS.

Hé, de quoi donc ?

CORINE.

Je l'ai perdu.

FAUNUS.

Vous n'avez plus l'anneau magique ?

CORINE.

Auprès d'une grotte ruſtique,
Où je m'occupois à rêver,
Il m'eſt tombé du doigt, je ne l'ai pû trouver.

FAUNUS.

Parbleu, ce n'eſt pas-là, s'il faut que je m'explique,
Le plus grand mal qui pouvoit m'arriver.
Pour vous cacher vous êtes trop charmante.
On perd trop à ne vous voir pas,
Et quand le Ciel de tant d'appas,
Orna vôtre beauté naiſſante,
Ce ſeroit offenſer les Hommes & les Dieux
De dérober tant d'attraits à leurs yeux.

CORINE.

De la perte que j'ai faite,
Vous me dédommagez par des propos ſi doux.

FAUNUS.

Quand cette perte est un bonheur pour nous,
Il ne faut pas qu'on la regrette.

CORINE.

A parler franchement je ne regrette rien.
Et j'ai dans ce moment tout ce que je souhaite,
Jamais un cœur ne fut si content que le mien.

FAUNUS.

Je suis charmé de vous voir satisfaite.

CORINE.

Qui ne le seroit pas ?

FAUNUS.

Hé bien,
Pour vous entretenir dans cette humeur gaillarde;
Car vous sçavez que de ma part,
Heureusement aussi je suis assez gaillard.
Voulez-vous que je me hazarde
A vous donner ici, pour vous desennuier
Un petit plat de mon métier ?

CORINE.

Fort volontiers. Que sera-ce ?

FAUNUS.

Une Fête,
Que dans ces lieux Baccus avec l'Amour aprête,
Et qu'ils m'ont demandé de répéter ici.
Je leur ai de bon cœur accordé leur requête,
Ils ne tarderont pas à venir. Les voici.

CORINE.

Bacchus ! l'Amour ! Fuions.

FAUNUS.

N'ayez point de scrupule,

CORINE.

Des Dieux parmi nous !

FAUNUS.

Bon, & Bacchus & l'Amour,
Aux mortels en crédit tous les Dieux font la cour.
S'en étonner, c'est être ridicule,
Nous plaire est leur unique soin,

Et

Et nos faveurs font leur merite.

CORINE.

C'eſt un honneur dont je vous félicite ;
Mais trouvez bon que je vous quitte ;
Et que je puiſſe voir leur Fête d'un peu loin.

DIVERTISSEMENT
DU SECOND ACTE.

BACCHUS, *ſuite de Bacchus.*

BACCHUS.

JE vous amene ici l'Elite,
Des bons Yvrognes de ma ſuite ;
Gens éprouvez dans les repas,
Toûjours prêts à faire merveille,
Que le péril n'étonne pas,
Et dont un ſeul mettroit à bas
Un eſcadron de cent bouteilles.

FAUNUS.

Vous avez-là de bons Soldats.

BACCHUS.

Ils combattent toûjours auprès de ma perſonne ;
Hé bien, Pere Faunus, la Cave eſt elle bonne ?

FAUNUS.

Pas trop, Seigneur, Bacchus.

BACCHUS.

Quoi ! pour un grand Seigneur
Jupiter prétend qu'on le prenne,
Et dans ſa Cave il n'a pas du meilleur,
Pour paroître tel, qu'il aprenne
Que de ſon vin ſurtout il faut ſe faire honneur.

FAUNUS.

Uniquement sensible aux charmes des mortels,
Il néglige ses soins pour elle.

BACCUS.

Tant pis.

FAUNUS.

Oüi, mais enfin, c'est un dérangement,
Que Baccus peut réparer aisément.

BACCUS.

Volontiers.

FAUNUS.

Vous avez de vendange excellente
Copieuse provision.

BACCUS.

Oüi, très-forte.

FAUNUS.

Le vin n'est pas ma passion ;
Mais cependant je suis d'humeur fort complaisante,
Et j'en bois quantité par conversation.

BACCUS.

Toûjours une Cave ambulante
Me suit partout.

FAUNUS.

Bonne précaution.
Voila ce qui s'apelle une Fête charmante,
Des vins les plus délicieux,
Tandis que vous ferons un essai copieux,
Ordonnez, s'il vous plaît, que la troupe Bachique
En partageant nos plaisirs en ces lieux,
De concert à l'envi s'aplique,
Par d'agréables jeux, par de tendre musique,
A nous occuper de son mieux,
Et les oreilles & les yeux.

UN SUIVANT *de Baccus chante.*

Dieu des Bûveurs, sous tes aimables loix
On passe doucement la vie,

Tes favoris ne portent point envie
Au sort brillant des plus grands Rois.
Par les douces vapeurs de ta liqueur charmante,
Tu sçais combler tous nos desirs,
Le vin est la source abondante
De tous les plaisirs.

UNE BACCANTE.

Quand à longs traits
Le bon vin coule,
On ne s'en dégoûte jamais.
Sans ennui le tems s'écoule,
Aucuns mets
Ne paroissent mauvais,
Les plaisirs naissent en foule,
C'est pour les Buveurs qu'ils sont faits.
Les plaisirs, &c.
Et l'on choisit les plus parfaits,
Quand à longs tratts, &c.

SCENE II.

L'AMOUR *& sa suite.*

UN PETIT AMOUR.

DU choix de ses plaisirs, si chacun est le maître
On choisira ceux de l'Amour, peut-être;
Et pour vous les offrir, j'adresse ici mes pas.

UN SUIVANT *de Bacchus.*

Aprés plaisirs de la table,
Ceux de l'Amour offrent le plus d'apas,
Il en faut faire un mélange agreable;
Aimer à la fin du repas,
Afin de ne s'ennuyer pas,
Aprés les plaisirs de la table.

UNE SUIVANTE de l'Amour.

Aimons toûjours,
Parmi le vin & la tendresse,
Passons le cours
De nos beaux jours:
On doit le tems de sa jeunesse
A Bacchus autant qu'aux amours.

FAUNUS *yvre à Bacchus.*

Sans trop examiner ni leurs droits, ni les vôtres,
En toute occasion je croi
Avoir toûjours de bonne foi
Bien païé les uns & les autres.

BACCHUS.

Assurément.

FAUNUS.

Pour ceux de Bacchus aujourd'hui,
Je m'en suis acquitté dignement avec lui.

L'AMOUR.

Et les miens ?

FAUNUS.

Partie à remettre,
Parce que l'un ne peut permettre ....
Que tous les deux ... conjointement,
Prennent certain arrangement ...
Après cela pourtant, je puis bien vous promettre...
Quand à présent que je me porte bien ...
Mais pour une autrefois que vous n'y perdrez rien ...
Et que sans vouloir vous commettre ....
Il ne faut là-dessus avoir aucun souci ....
D'autant que souvent on hazarde ....
Que qui dévroit garder a besoin qu'on le garde ....
Au bout du compte enfin .... Bon soir & grand merci.

SCENE III.

BACCUS, L'AMOUR.

BACCUS.

Il est en bon état.

L'AMOUR.

Que le vin l'y maintienne,
Jusqu'à ce que Jupiter vienne.

BACCUS.

Agissons de concert toûjours dans tout ceci.

L'AMOUR.

J'ai donné ma parole à Junon.

BACCUS.

Moi la mienne.

L'AMOUR.

Ne bûvez donc point tant, & qu'il vous en souvienne.

BACCUS.

N'ayez de grace aucun soucî.

L'AMOUR.

Dans ces Jardins tantôt j'ai fait entrer Philene.

BACCUS.

Avec Corine il s'y proméne.
Sans être vû l'anneau magique a réüssi.

L'AMOUR.

Tant mieux, servons-nous-en pour les tirer d'ici.

Fin du second Acte & du Divertissement.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JUPITER, MERCURE.

MERCURE.

En conviens, l'avanture a de quoi vous surprendre
Plus que vous, j'en suis étonné:
Rien ne devoit vous faire attendre,
Un retour si peu fortuné.

JUPITER.

A cet évenement, je ne puis rien comprendre;
Tu m'en vois accablé de honte & de douleur,
Et je ne puis imputer mon malheur,
Qu'au seul deguisement que mon choix m'a fait prendre.

MERCURE.

Hé pourquoi donc?

JUPITER.

Mercure, plus j'y pense,
Plus mes soupçons sont confirmez,
Tous ces soupirans d'importance,
Dont les talens sont renfermez
Dans le faste & dans l'opulence,
Ne sont bons que pour la dépence,
Et rarement ils sont aimez.

MERCURE.

On auroit là-dessus bien des choses à dire.

JUPITER.

Corine, un noir chagrin m'agite, me déchire;
Je gagerois qu'en ce moment,
Cette réfléxion redouble mon tourment.

MERCURE.

Oui, nous n'avons pas lieu de rire.

JUPITER.

Corine est avec un Amant,
A qui l'on croit impunément,
Pouvoir des Dieux sacrifier le maître.

MERCURE.

Oüi-dà, cela pourroit bien être.

JUPITER.

Oh! la chose est assûrément.

MERCURE.

Mais du moins, c'est sans vous connoître.

JUPITER.

Je l'avois bien prévû, fatal éloignement,
Ridicule déguisement.
Importune grandeur, pourquoi ne pas paroître
Aux regards d'un objet charmant,
Dans tout l'éclat où le Ciel nous fait naître;
Et craindre de le trop honorer en l'aimant.

MERCURE.

A vous en parler franchement,
Ce ne seroit pas ma maniere,
Mais c'est un usage ordinaire
Que vous n'avez encore quitté que rarement.

JUPITER.

M'en voilà pour jamais revenu; je te jure,
Sans craindre que Junon murmure.
Je me veux exposer à ses chagrins jaloux,
Et me faire un plaisir de braver son courroux.
Il faut pour mieux me venger d'elle
Ouvertement aux yeux de tous,

Lui préferer une simple mortelle.
Je ne sçaurois marquer trop de ressentiments
Cherchons, Corine, il en est tems encore,
Avoüons-nous pour son Amant,
Et que tout l'univers sçache que je l'adore.

MERCURE.

Un peu plus de prudence, & moins d'emportement
Pour quelque tems, il est bon qu'on l'ignore.
Il est bien vrai que votre amour l'honore,
Mais il ne vous fait pas honneur également:
Sçachons d'abord ce qu'elle est devenuë,
Une fille qu'on perd de vûë,
Se retrouve par fois assez facilement,
Mais pas toûjours, telle qu'on l'a perduë.

JUPITER.

Tu raisonne fort sagement.
Et c'est l'excès de la colere
Qui cause en moi ce premier mouvement.

MERCURE.

Hé! de grace, qu'il se modere.

JUPITER.

Je suivrai tes conseils en tout aveuglement.

MERCURE.

Pour mieux aprofondir l'affaire,
Cherchons ici Faunus de toutes parts,
Il faut que tôt ou tard il s'offre à nos regards,
De Corine déja je vois venir la Tante.

SCENE II.

JUPITER, MERCURE, MEROPE.

MEROPE.

JE n'en puis plus ici, tout m'épouvente;
Et votre retour même ajoûte à mon effroi,

Un de vos gens, Seigneur, tantôt s'est devant moi,
Par le milieu des airs volant à tire d'aîle,
Fait vers le Ciel une route nouvelle;
Et puis par un effet presqu'aussi peu commun,
J'ai vû ma niéce ici causer avec quelqu'un,
Sans y voir personne auprès d'elle.

JUPITER.

Je ne me trompois pas, ah! c'étoit un Amant;
Et que Junon protege aparemment.

MERCURE.

La chose n'est pas impossible.

JUPITER.

Il n'évitera pas un juste châtiment,
On fait à mon amour un affront trop sensible;
Et l'on n'offense pas les Dieux impunément.

MEROPE.

Seigneur en tout ceci, je ne su's point coupable,
Mortel, ou Dieu, j'en fais serment,
Je n'ai rien fait qui soit capable
De m'attirer votre ressentiment.

MERCURE.

Je le crois, nous pensons de vous tout autrement.

MEROPE.

J'ai fait ce que j'ai pû pour engager Corine.

MERCURE.

J'en répondrois à votre mine,
Mais ne sçavez-vous point comment,
Avec qui de ces lieux elle s'est échapée.

MEROPE.

Je ne sçais qu'en juger, mais je suis fort trompée,
Si ce n'est un enlevement.

JUPITER.

Et pour faciliter sa fuite,
Est-il venu quelqu'un lui rendre ici visite?

MEROPE.

Je n'ai vû presque rien de ce qui s'est passé,
De ce que je voiois, étonnée, interdite
Auprès de ces bosquets, je n'ai point avancé.

Les amours, disoit-on, & des gens de leur suite,
Avoient ici, ri, bu, chanté, dancé,
De trouble & de fraycur j'avois le cœur glacé,
Et de rien je ne suis instruite.

JUPITER.

Ah jalouse Junon! je reconnois vos coups,
Et les amours jamais n'auroient osé sans vous;
Me faire une pareille offense.

MERCURE

Nous le meritons bien franchement entre nous;
Ils n'étoient pas de nôtre confidence.

JUPITER.

Mais Faunus avec eux sans craindre mon courroux,
A-t'il été d'intelligence?

MERCURE.

Nous le sçaurons, le voici qui s'avance.

JUPITER.

Que veut dire ceci, sur ses pieds chancelans,
Il semble qu'à regret, tout son corps se soûtienne.

SCENE III.

JUPITER, MERCURE, FAUNUS, MEROPE.

FAUNUS.

POur ratraper un peu l'usage de mes sens,
Il est bon que je me proméne.

JUPITER.

Voilà de mon malheur une preuve certaine.

FAUNUS.

Ah, ah, c'est vous, parbleu, soiez les bienvenus,

J'allois commencer d'être en peine.

JUPITER.

En quel état vous trouvai-je, Faunus ?

FAUNUS.

Vous le voiez, la bedaine assez pleine,
C'est vôtre fils... son frere à lui... Bacchus,
Qui pour... renouveller... l'ancienne connoissance.
Oh, nous avons, ma foi, soufflé d'excellent jus !

JUPITER.

J'avois compté sur vôtre vigilance ?

FAUNUS.

Oüi, je suis un vigilant, on ne peut l'être plus.

MERCURE.

Il y paroît vraiment.

FAUNUS.

Il y paroit, abus.

JUPITER.

Eh ! Corine.

FAUNUS.

Estes-vous fâché de son absence ?

JUPITER.

Si j'en suis ?

FAUNUS

Paix, je suis au fait, *motus.*
Mais par discretion je garde le silence.

JUPITER.

Quoi !

FAUNUS.

Ne me dites rien, s'il vous plaît là-dessus,
Voilà la Tante encore, c'est une grande avance ;
Je ne perds pas comme on voit, connoissance,
Et les pieges qu'on m'a tendus,
Bref, vos rivaux, seront tous confondus.

JUPITER.

Ne rougissez-vous point de l'état où vous êtes.

FAUNUS.

Non, pour un peu de vin, quel vacarme vous faites.

JUPITER.

Quelle honte !

FAUNUS

Voilà justement ce que c'est ;
Vous autres Dieux de la premiere classe ;
Vous bûvez du nectar tout autant qu'il vous plaît,
Sans que sur vos cerveaux, il fasse
Nulle impression, nulle trace :
Pour nous autres, il y paroît.

JUPITER

Pour faire contre vous éclater ma vengeance ;
Je vous dégraderai de l'immortalité.

FAUNUS.

Non, non, n'en faites rien, donnez-vous patience ;
Avec la Tante en diligence,
Je vais chercher par tout, & mon activité
Justifiera que ma fidelité,
Merite une autre récompense,
Sans adieu.

SCENE IV.

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

QUelle indignité !
A quel excés je me sens irrité.
Les Amours & Bacchus aujourd'hui me trahissent,
Avec Junon de concert ils s'unissent.
Ah ! je les punirai de leur temerité.
Pour Junon, j'y suis fait, & j'ai toûjours été
L'objet de son humeur & de sa jalousie :
Et je ne puis priver Bacchus de l'ambrosie ?
Mais pour un tas confus de ces petits amours ;
Dont le nombre par tout augmente tous les jours,

Je puis au gré de mon envie
Les soumettre à perdre la vie.
Le destin me permet de les traiter ainsi ;
Va cours, dire à Venus....

MERCURE.

Je crois que la voici.

SCENE V.

VENUS, JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

Vous venez à propos, Déesse.

VENUS.

Un soin pressant qui pour vous m'interesse,
Me fait vous chercher jusqu'ici.

JUPITER.

Et pour une affaire qui presse,
J'avois dessein de vous parler aussi.

VENUS.

La confidence est fâcheuse à vous faire.

JUPITER.

Ce que je vous dirai, pourra ne pas vous plaire.

VENUS.

Junon vôtre chaste moitié....

JUPITER.

Junon.... ne me parlez point d'elle.

VENUS.

Sent pour mon fils qui soupire auprès d'elle ;
Un peu plus que de l'amitié.

MERCURE.

Comment diantre, ceci passe la raillerie.

JUPITER.

Junon !

VENUS.

De vos amours, voilà quel est l'effet.
Je ne dois pas les blâmer tout-à-fait,
C'est une liberté qui ne m'est pas permise,
Mais vôtre exemple l'autorise;
Comme chez les Mortels, l'exemple chez les Dieux,
Est tout-à-fait contagieux?
Quand à sa femme un mari donne prise,
La femme cherche à l'imiter,
Et c'est ainsi qu'on l'indemnise.

JUPITER.

Déesse vous venez ici nous débiter
Une ridicule morale.
Un mari peut manquer à la foi conjugale,
Sans que la femme soit en droit d'en profiter.
Il est des loix de bienséance,
Les maris ont de certains droits.

VENUS.

On s'y conformoit autrefois
Aujourd'hui l'usage en dispense;
Les femmes ont changé de loix.

JUPITER.

Morbleu, de toute vôtre race.
J'ai bien à me plaindre aujourd'hui?
L'aîné prend ma femme pour lui,
Les cadets, pour un autre, enlevent ma maîtresse:
Pour l'aîné, je conviens de ce que je lui doi;
Il a souvent bien servi ma tendresse,
Et là-dessus je suis de bonne foi,
Il faut bien en faveur de tant de bons offices,
Lui passer ses tendres caprices,
Quoique ma femme en soit l'objet,
Mais qu'il en demeure au projet.

VENUS.

Rassûrez-vous, & n'aiez nulle crainte,
Sa tendresse n'est qu'une feinte,
Et je n'ai pris le soin de vous en avertir,
Qu'afin de vous faire sentir,

Dans le desir d'être vengée,
A quoi se peut livrer une prude outragée ?
C'est a vous dans la suite a vous en garantir.

JUPITER.

Ah ! c'est ce que l'on doit attendre,
Mais lorsqu'a vôtre aîné j'ai des graces à rendre ;
J'ai du regret à ne vous point mentir,
D'être obligé de vous apprendre,
Quel violent parti contre tous ces cadets ;
Après les chagrins qu'ils m'ont faits,
Mon juste courroux vient de prendre.

VENUS.

Quoi ! comment donc ?

JUPITER.

Ils ont prêté
Leurs soins pour m'enlever Corine.

VENUS.

Ce trait qui contre eux vous chagrine,
Ne doit point leur être imputé.

JUPITER.

J'en crois le mouvement dont je suis agité,
Et la fureur qui me domine.
Ils m'ont trahi, mais je m'en vangerai,
J'en vais détruire autant que je pourrai.

VENUS.

Vôtre courroux contre eux n'a rien que j'appre-
hende.

JUPITER

Ils en ressentiront cependant leurs effets.

VENUS.

Vous en auriez d'inutiles regrets ;
Ils meriteront grace, & je vous la demande.

JUPITER.

C'est assez qu'à l'aîné je laisse ses Autels,
Les autres deviendront mortels
De ma vengeance, il faut laisser des mar-
ques,
Je les assujettis au caprice des Parques.

VENUS.

Quel affront, quelle nouveauté !

JUPITER.

A l'instant soit exécuté.

MERCURE.

Vous serez obéï.

VENUS.

Cette peine est trop dure ;
Révoquez-en l'Arrêt.

JUPITER.

Non, je suis trop piqué,
Il ne sera point révoqué,
Et c'est par le Stix que j'en jure.

SCENE VI.

VENUS, MERCURE.

VENUS.

Ciel ! puis-je recevoir de plus sensible injure ?

MERCURE.

Il est terrible en sa fureur,
Et les amours, je vous assûre,
Ont grand tort dans cette avanture ;
Par un endroit sensible, ils ont frapé son cœur.
Voilà pour eux une fâcheuse époque,
De la façon qu'il a juré,
Je ne crois pas, tout bien consideré,
Que jamais l'ordre se révoque.

VENUS.

L'effet du moins par vous doit être differé.

MERCURE.

Non, je n'y puis trop-tôt satisfaire à son gré ;
Et je vais avertir les trois sœurs Filandieres,

Qu'à leurs loix Jupiter a soumis les amours,
Qu'elles sont désormais maîtresse de leurs jours,
Impitoiables & severes.
Je crois, que loin d'en prolonger le cours,
Elles n'en épargneront guéres,
Et je prévois que leur fatal ciseau,
Les fera presque tous périr dès le berceau.
Je vous quitte.

VENUS.

Arrêtez, de grace.

MERCURE.

Vous obéïr, n'est pas en mon pouvoir;
Quand Jupiter prononce, il faut qu'à son devoir
Sans differer on satisfasse.

SCENE VII.

VENUS *seule.*

ET moi pour qui cet Arrêt odieux
Est l'offense la plus mortelle,
Je sçaurai contre lui soûlever tous les Dieux
De tes freres, mon fils, prens en main la querelle,
Vangeons-nous de concert d'un Maître impérieux.....

SCENE VIII.

L'AMOUR, VENUS.

L'AMOUR.

QUel violent transport, Déesse, vous anime?

VENUS.

Tu vois, mon fils, le cœur de ta mere agité,
Du couroux le plus légitime.
Les Freres sont privez de l'immortalité ?
Sans les entendre, on les opprime,
Contr'eux Jupiter irrité,
Que sans se rendre heureux, Corine l'ait quitté,
De sa fuite leur fait un crime,
Il a donné l'Arrêt.

L'AMOUR.

Il faut qu'il le suprime,
Et c'est un traitement qu'ils n'ont pas merité.
Si l'enlevement de Corine
Au point où je le crois, l'offense & le chagrine,
De cet enlevement, qu'il ne soit point surpris ;
Il nous a mépriſés ; mais enfin, qu'il apprenne
Que pour éviter les mépris,
On cherche à meriter sa haine.

VENUS.

Vous le pouvez braver impunément ;
Mais vos freres, mon fils, objet de sa vengeance,
Quand c'est vous qui faites l'offense,
En reçoivent le châtiment.

SCENE IX.

FAUNUS, VENUS, L'AMOUR.

FAUNUS.

HE! qu'est ce donc, voici bien du remu-ménage ?
Jupiter est pis qu'enragé,
Et moi de mon côté j'enrage ;
C'est vous petit fripon, je gage.
Qui par malice avez ici tout dérangé.

L'AMOUR.

Oüi, c'eſt moi; c'eſt Bacchus & Junon elle-même.
Qui de concert en ce moment,
Venons d'unir Corine à ce qu'elle aime.

FAUNUS.

Vous avez là-dedans bien operé vraiment,
Un mortel eſt Maître des charmes,
Que le maître des Dieux aimoit ſi tendrement.
Je ne m'étonne pas s'il met tout en allarmes
Dans tout ceci, pour moi, je n'attens rien de bon.

VENUS.

Vous ne faites que craindre en cette occaſion,
Et des amours déja la diſgrace eſt certaine
Doivent-ils ſeuls porter la peine,
D'avoir trop bien ſuivi Junon?
Jupiter, ſuſpends ta vengeance,
Où ſi tu veux l'exercer aujourd'hui,
C'eſt l'Hymen qui te fait la plus ſenſible offenſe?
Puni-le, vange-toi ſur lui.

FAUNUS.

Oh! pour cela c'eſt une choſe à faire,
C'eſt lui qu'il faut bannir du rang des Immortels.
Quand on détruiroit ſes Autels,
On ne s'en plaindroit pas, & l'on n'y perdroit guéres;
Mais vouloir ſupprimer la race des amours,
Ce ſeroit déranger l'ordre de la nature,
Le monde, ſans l'Himen, peut bien durer toûjours;
Mais ſans amours, il eſt bien mal-aiſé qu'il dure,
Je crains fort entre nous la fin de l'avanture.

SCENE X.

FAUNUS, VENUS, L'AMOUR, L'INCONSTANCE.

L'INCONSTANCE.

NE craignez rien, Faunus, rassurez-vous,
Cessez de vous plaindre. Déesse,
Au destin des amours toûjours je m'intéresse.

L'AMOUR.

Que peut l'Inconstance pour nous ?

L'INCONSTANCE.

Pour vous, ingrat, je travaille sans cesse,
De Jupiter j'ai calmé le courroux.

VENUS.

Que dites-vous ?

L'INCONSTANCE.

J'en suis certaine,
Il voit Corine sans regret,
Par l'Hymen unie à Philéne.

L'AMOUR.

Quoi ! leur bonheur ne lui fait point de peine ?

L'INCONSTANCE.

Pour dégager les cœurs d'une amoureuse chaîne,
L'Inconstance a plus d'un secret,
Jupiter en ressent l'effet.
Il n'est pas sans amour, mais il est sans colere,

FAUNUS.

Hé, comment avez-vous pû faire ?

L'INCONSTANCE.

Sans m'écarter de ma route ordinaire,
J'ai fait à ses regards briller un jeune objet,
Plus charmant que Corine & plus digne de plaire,

VENUS.

Fort bien.

L'INCONSTANCE.

Un de vos fils, un petit téméraire,
De tous les Amours le cadet,
Qui je crois ne fait que de naître,
Les a d'abord frapé tous deux du même trait:
Et des Dieux le souverain maître,
Applaudit à l'enfant du beau coup qu'il a fait.
Il le caresse, il fait connoître
Qu'il se repent du funeste decret,
Dont il vient de charger Mercure;
Et tout Dieu qu'il est, il murmure
Contre le sort qui le soumet.
Ayant juré le Strix à n'être point parjure,
Il me consulte, il me permet
Autant qu'il se pourra de réparer la chose,
J'imagine un moien, & je lui propose;
Il l'approuve à l'instant, il en est satisfait.

VENUS.

Quel est-il?

L'INCONSTANCE.

La Metempsicose.

L'AMOUR.

Comment?

L'INCONSTANCE.

Si les Amours ne sont plus immortels,
Ils n'en auront pas moins leurs Temples, leurs Autels;
Ils finiront sans cesser d'être.
Les Parques, ni les temps ne pourront rien sur eux,
Toûjours jeunes, charmans, heureux.
Leur aîné de leur sort sera par moi le maître,
Le sien ne sera pas plus brillant que le leur;
Et quand ils mourront dans un cœur,
Dans un autre à l'instant, je les ferai renaître,
Et leur rendrai par-là cette immortalité,
Dont le droit leur vient d'être ôté.

L'AMOUR.

Ai-je tort d'aimer l'Inconstance?

VENUS

Peut-on mieux des Amours réparer le malheur.

L'INCONSTANCE.

A mes talens, à ma faveur,
Venus & les Amours doivent plus qu'on ne pense.

L'AMOUR.

Ne doutez point de leur reconnoissance.

SCENE DERNIERE.

MERCURE, L'AMOUR, VENUS, L'INCONSTANCE.

MERCURE.

JUpiter prés de vous m'envoie en diligence,
Vous annoncer le pardon d'une offence,
Qu'il ressentoit avec trop de chaleur,
Mais il faut le servir dans sa nouvelle ardeur,
Junon au Ciel est retournée.

L'AMOUR.

Saisissons cet heureux moment,
De Corine & de son Amant,
Celebrons ici l'hymenée.

VENUS.

Que tout conspire à leur contentement.

L'INCONSTANCE.

Que l'Univers admire ma puissance
Et qu'on se souvienne toûjours,
Que malgré les destins, aujourd'hui l'Inconstance
Immortalise les Amours.

Symphonie.

MERCURE

Vous n'aviez jamais lû dans la Métamorphose,

Les incidens qu'on vient d'exposer à vos yeux,
Et de cette Métempsicose,
L'effet pourtant est insensible en tous lieux.
L'histoire secrette des Dieux,
Pour les gens de bon goût doit avoir quelque chose.
D'intéressant, de Curieux,
Si cet épreuve a pû vous satisfaire,
Nous tâcherons de temps en temps,
D'en démêler encor de nouveaux incidens,
Et de les rendre de maniere,
Que vous en soiez plus contens:
La troupe de nos Dieux préfére,
A l'interêt, & même à tout encens,
L'avantage seul de vous plaire,
Et d'attirer vos applaudissemens.

DIVERTISSEMENT.

UNE THESSALIENNE.

Goûtons bien la douceur extrême,
D'une heureuse liberté,
Dans ce beau séjour enchanté,
Malgré la grandeur suprême,
Une jeune & tendre beauté,
Peut au Souverain des Dieux-mêmes,
Préférer le Berger qu'elle aime.

UN THESSALIEN.

Que tout retentisse
Du bonheur qu'on goûte en ces lieux.
Que chacun choisisse
Les plaisirs qu'il aime le mieux,
D'une aimable & sage folie,
Où l'ame s'endort & s'oublie,
Ménageons bien les momens précieux.

Les seuls plaisirs de la vie,
Egalent les mortels aux Dieux.

AIR.

Sans le secours de l'Inconstance ;
Que l'amour auroit peu d'attraits ;
Un cœur qui ne change jamais
De l'amour, borne la puissance ;
Sans le secours de l'Inconstance.

Changer d'objet tous les jours,
Voler toûjours de belle en belle,
Si c'est leur être infidéle,
C'est être fidéle aux amours.

Sçavoir aimer constamment,
Rendre un Berger toûjours fidéle,
C'est tout l'honneur qu'une belle,
Se puisse promettre aisément.

VAUDEVILLE.

PREMIER COUPLET.

Habitans heureux
De ces beaux lieux,
Les plaisirs sont vôtre partage,
Ne songez qu'à vivre contens:
Profitez bien de vos beaux ans.
Donnez aux Amours,
Vos nuits & vos jours,
C'est en faire un bon usage.

II. COUPLET.

Sur l'aile du tems
Tous nos instans,
Se dissipent comme un nuage.

Préferons, puisqu'il faut finir,
L'instant present à l'avenir.
Les momens perdus
Ne reviennent plus,
Et qui les perd n'est pas sage.

III. COUPLET.

Quand avec Cypris
Mars fût surpris,
Vulcain devoit taire l'offense.

Pour en avoir instruit les Dieux
Il devint la Fable des Cieux.
On est aujourd'hui
Plus sage que lui,
On sçait garder le silence.

IV. COUPLET.

L'or de Jupiter
Ne peut dompter,
Qu'un cœur neuf au tendre mistére.

S'il a malgré l'éclat de l'or,
Près de Corine un autre sort,
C'eſt qu'à ce métal
Un jeune Rival,
Mérite qu'on le préfere.

V. COUPLET.

Nous ſerons heureux,
Comme les Dieux,
De remporter vôtre ſuffrage.
Pour mériter cette faveur,
Nous travaillons avec ardeur,
Pour prix de nos ſoins,
Prêtez-vous du moins,
Au ſuccés de cet ouvrage.

LA DEROUTE
DU
PHARAON.
COMEDIE.

ACTEURS
de la Comedie.

BELISE, Bourgeoiſe, Joüeuſe.
ANGELIQUE, Fille de Beliſe.
BARTOLIN, Avocat, Frere de Beliſe.
LISETTE, Servante de Beliſe.
DORANTE, Amant d'Angelique.
MERLIN, Valet de Dorante.
GARBATACASE, Joüeur adroit.
LA COMTESSE } Joüeuſes.
LA MARQUISE }
GLITANDRE.
ERASTE.
LE MARQUIS.
LE CAISSIER.
JASMIN.
TROUPE de Maſques & de Muſiciens.

La Scene eſt à Paris, à l'Hôtel de Garbatacaſe.

LA DEROUTE DU PHARAON.

COMEDIE.

****

SCENE PREMIERE.

LISETTE, BARTOLIN.

LISETTE.

Hé ! que diantre venez-vous faire ici, Monsieur ? vous aimez bien à prendre une peine inutile, & à persecuter Madame vôtre sœur infructueusement.

BARTOLIN.

C'est une extravagante que je rendrai raisonnable, malgré qu'elle en ait.

LISETTE.

Elle a les mêmes desseins pour vous, & vous ne réüssirez ni l'un ni l'autre.

BARTOLIN.

Madame la Soubrette.

LISETTE.

Oh ! doucement, s'il vous plaît, Monsieur Bartolin, les Soubrettes comme moi, ne sont pas faites pour être traitées irrespectueusement & nous sommes en train de faire une fortune qui mettra quelque difference entre vous & moi.

BARTOLIN.

La pauvre créature devient aussi folle que sa Maîtresse.

LISETTE.

Pauvre créature, voilà de plaisans termes.

BARTOLIN.

Ecoutez, Mademoiselle Lisette, je vous prie de tâcher de rapeller un peu cette lueur de bon sens & de raison que je vous ai connuë, & de me dire de bonne foi où vous prétendez que tout ceci vous méne.

LISETTE.

Ma foi, Monsieur, s'il vous faut parler franchement, je n'en sçais rien, tout ce que je puis vous dire, c'est que nous menons une vie assez joieuse, grosse chere, nombreuse compagnie, grande maison, bon équipage ; Madame vôtre sœur qui n'étoit que Lingere, s'apelle aujourd'ui Madame la Baronne, dans l'esperance de le devenir.

BARTOLIN.

Elle Baronne ! & comment le deviendra t'elle ?

LISETTE.

En épousant un Baron, & un Baron de consequence encore, un homme de distinction.

BARTOLIN.

Oui, quelque Joüeur distingué par ses friponneries.

LISETTE.

Non, Monsieur, un homme de qualité, un Gentilhomme étranger, qui fait ici les affaires de je ne sçai de combien de petits Seigneurs ; c'est lui qui fait toutes leurs provisions, qui leur

achete des draps, des étoffes, des habits, & qui leur envoie toutes les modes nouvelles dés qu'elles commencent à vieillir. Oh! il est chargé de grandes affaires; c'est un homme qui a des correspondances par toute l'Europe. Si vous étiez d'humeur à vous prêter aux vûës que nous avons, on vous feroit l'Agent de ces Seigneurs-là, & ce seroit un poste qui vous meneroit loin.

BARTOLIN.

Tu te mocques de moi, je pense. Plaisant emploi. Est-il possible que ma sœur qui avoit autrefois de l'esprit, se repaisse ainsi de visions chimériques, & qu'elle ait quitté son négoce pour se livrer à un ridicule...

LISETTE.

Il n'y a point de ridicule dans ce qu'elle fait, c'est une femme qui a des vûës solides. La voici, parlez lui avec douceur, elle vous rendra bonne raison de sa conduite, & je suis presque sûre qu'elle vous persuadera de l'imiter.

BARTOLIN.

Le Ciel m'en préserve, je suis bien éloigné de penser comme elle.

SCENE II.

BELISE, LISETTE, BARTOLIN.

BELISE.

AH, ah, c'est vous Mr mon frere; venez-vous ici pour moraliser, pour me quereller, pour invectiver bourgeoisement contre mes manieres; si c'est-là vôtre dessein, faites vôtre visite courte; ou si vous êtes raisonnable, soupez avec moi, passez-y la soirée, & vous connoîtrez par vous-

même la prudence de mes allures, & l'élevation de mon génie.

BARTOLIN.

Oui, Madame ma sœur, je veux bien souper avec vous.

BELISE.

Vous prenez le bon parti, nous aurons aujourd'hui grosse partie de Jeu, Concert, Bal toute la nuit, & vous y verrez un cercle de Dames qui ne sont pas indifferentes. Lisette, dites à un Garçon de la Chambre de dire à mon Maître-d'Hôtel qu'on nous fasse bonne chere.

LISETTE.

Oui, Madame.

BELISE.

Que le Boursier ait soin d'envoier des Imprimez circulaires à huit ou dix Joüeurs de distinction.

LISETTE.

Oui, Madame.

BELISE.

Les Dames sont priées, qu'on mette au bas de chaque Lettre, par apostille, que le Rôt sera de chez la Guerbois, le Vin de Darboulin, le Fruit de la ruë des Lombards; & que j'essaie un nouveau Cuisinier, dont les Ragoûts seront autant de chefs-d'œuvres.

LISETTE.

Je vais faire executer tout cela moi-même à la lettre.

BELISE.

Voilà une fille tout-à-fait entenduë.

SCENE III.

BELISE, BARTOLIN.

BARTOLIN.

MA foi, ma chere sœur, vous devenez tout-à-fait folle.

BELISE.

Qu'est-ce à dire, Monsieur Bartolin?

BARTOLIN.

Là, parlons doucement, vous êtes veuve d'un riche Marchand qui vous a laissé plus de trente mille écus de bons effets, & une fille unique; il ne tenoit qu'à vous de faire valoir les uns dans vôtre commerce, & de marier la fille avantageusement pour vous & pour elle, puisque Dorante qui a plus de vingt-cinq mille livres de rente, vous a fait offrir par son oncle de la prendre sans aucune dot, vous négligez une occasion si favorable.

BELISE.

Pour m'en assûrer une meilleure.

BARTOLIN.

Vous quittez vôtre magazin.

BELISE.

Pour prendre un Hôtel, le troc n'est pas si mauvais que vous vous l'imaginez, Monsieur.

BARTOLIN.

Il est extravagant, Madame la Marchande, l'Hôtel vous ruinera, & le magazin auroit continué de vous enrichir.

BELISE.

Le magazin m'auroit ruïné, le Jeu fera ma fortune & la vôtre, si vous le voulez, il n'y a rien aujourd'hui de plus solide que le produit du Lansquenet & du Pharaon.

BARTOLIN.

Quelle solidité, les Jeux seront défendus demain, aujourd'hui peut-être, il ne vous restera que la honte d'avoir entrepris une chose que tous vos amis, vos parens & vôtre fille même, seront en droit de vous reprocher éternellement.

BELISE.

En verité, Monsieur mon frere, vous avez bonne grace de me tenir un pareil discours dans le cas où vous êtes; je quitte mon magazin pour donner à jouër, vous avez quitté vôtre Etude pour devenir Agioteur; vous croiez faire vôtre fortune avec du papier, moi je compte de faire la mienne avec des cartes.

BARTOLIN.

L'évenement vous corrigera de cette esperance: mais il vous corrigera trop tard.

BELISE.

Je pense plus mal de vous encore, & je vous crois incorrigible, c'est une étrange passion que l'avarice.

BARTOLIN.

C'en est une abominable que celle du jeu.

BELISE.

Oüi, quand on hazarde en joüant. Mais cent écus par jour sont bons à prendre Monsieur mon frere, & il n'y a point de magazin ni d'agiotage qui valle cela.

BARTOLIN.

Vous n'en avez guére de reste au bout de l'année.

BELISE.

Et qu'importe, je fais figure, je vis, je me réjoüis, les Dupes paient tout, mon fonds ne s'altere point, il n'y a que les sots qui vivent de leurs rentes, les habiles gens vivent de celles d'autrui, quand vous sçaurez mes raisons, peut-être ne vous paroîtrai-je pas si condamnable.

BARTOLIN.

Expliquez-les moi donc, je vous prie, & nous verrons, ...

BELISE.

Cela seroit trop long à déduire, elles s'éclairciront d'elles-mêmes ; mais voici Monsieur le Baron de Garbatacase.

BARTOLIN.

Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur le Baron, seroit-ce ce Gentilhomme étranger.

BELISE.

C'est lui-même, il est assez bien-fait, comme vous voiez.

BARTOLIN.

Oüi, mais il porte une vilaine balafre sur le visage.

BELISE.

C'est une blessure qu'il a reçûë à l'année dernière à la levée du Siége de Corfou, c'est un homme de guerre & de Cabinet, prenez bien garde à ne lui pas manquer de respect au moins.

BARTOLIN.

Sa phisionomie n'en imprime guére, & c'est encore je crois plus qu'il n'en mérite.

SCENE IV.

LE BARON DE GARBATACASE, BELISE, BARTOLIN.

GARBATACASE.

Bondi, Madame, bondi, comé se porta vo signorie.

BELISE.

Fort à vôtre service, Monsieur le Baron, voila mon frere que je vous presente.

GARBATACASE.

Vostro fratello, Madame.

BELISE.

Si Signor : il aura l'honneur de souper avec nous.

GARBATACASE.

Ah Veramente mi fara un grand piacer son schiauo humillissimo de sua persona & de toute la famillà, bella prestanza d'homme, phisionomia gratiosa Monsou & aparamenté un home de robe, un Conseiller de la Citá ou de la Province.

BARTOLIN.

Ni l'un ni l'autre, Monsieur, je vis de mon bien.

GARBATACASE.

Ah quel gousto quel bel mestier dy far niente. sarai ben contento d'esser comé voio Signoria mon cher Monsou ma jai tanté cosé à far de cosi grandés occupations qué non o casi pas il tempo de magniar, de bévir, dé dormir, & de vivre à parlar propriamenté.

BARTOLIN.

J'entens, Monsieur, j'entens, vous n'avez quasi le tems que de joüer, n'est-ce pas.

GARBATACASE.

E la verità mà je ne joüe que par complaisance, je suis né per la sociétà per far plaisir à tout il mondo per occupar les fainéans de qualità, les oisifs dè la bourgeoisie, & les Dones sur-tout sono piout alli alniqu'a moi-même.

BARTOLIN.

Cela est tout-à-fait loüable. Voila un maître fripon, si je ne me trompe.

BELISE.

Je vous l'avois bien dit, mon frere, que Monsieur étoit un homme de grand mérite.

GARBATACASE.

Mi fatté rougir tourti doui Madama sempré gratiosa, sempré obligeante ma vi dito que sta mativa o intéso una cosa qui mi fa péna,

BELISE.

Vous avez entendu quelque chose qui vous fait peine.

GARBATACASE.

Si Signorà.

BELISE.

Et que pouroit-ce être.

GARBATACASE.

Si dicé nel la citá qué lés jeux di hazard, le Lansquenet, le Pharaon, la Baſſette, ſeront défendous.

BARTOLIN

Je vous le diſois tout à l'heure ma ſœur.

BELISE.

Voilà une trés-fâcheuſe nouvelle.

GARBATACASE.

Si ſi Signorà per populo per la canailla, ma non per mi qui ſuis un home de diſtinction, un home de permiſſion, les deffenſes ne ſont pas faites pour les perſonnes qui ſçavent ſe permetteré tout.

BELISE.

Non, non aſſurément, cela ne vous regarde pas.

GARBATACASE.

Je ſuis tranquille là-deſſus, & je vas en attandant la partie travailler al mié des pêches, mà ſi pourtant il arrivà quelque difficultà, que j'en ſois averti, Madame, il ne faut pas ſe laiſſer ſurprendre. Adio Signor, Adieu, Madama.

SCENE V.

BELISE, BARTOLIN.

BARTOLIN.

MOnsieur le Baron de Garbatacase n'est pas si sûr de son fait qu'il veut le paroître, ma sœur, je crains les suites de vôtre Société.

BELISE.

Vous êtes un pauvre homme, mon frere.

SCENE VI.

BELISE, LISETTE, BARTOLIN.

LISETTE.

VOs ordres sont donnez, Madame, vous ferez grande chere, & vous aurez bonne compagnie; mais on vient de me donner là-bas un papier qui troublera la fête peut-être.

BELISE.

Qu'est-ce que c'est que ce papier.

LISETTE.

Du griffonnage, Madame, quelque bagatelle aparemment: car cela est fort mal écrit, l'homme qui l'a apporté a dit seulement que c'étoit une Lettre de change de mille écus, je pense que l'on tiroit sur vous & sur Monsieur le Baron, pour avoir donné à jouër sans permission, & que si vous continuez, on continuëroit à en tirer d'autres à mesure qu'on le trouveroit à propos; que ces

Lettres de change-là étoient payables à vûë par proviſion, & qu'on nous mettroit tous au Châtelet faute de paiement.

BARTOLIN.

Voilà juſtement ce que j'avois prévenu.

BELISE.

Voiez un peu ce que c'eſt que ce papier, Monſieur Bartolin.

BARTOLIN.

Et c'eſt, c'eſt,... une bonne amende de mille écus, à quoi vous êtes ſolidairement condamnée avec vôtre Monſieur le Baron.

BELISE.

Le Baron condamné à l'amende, il ne la paiera point.

BARTOLIN.

Oh! pour cela je n'en doute point, & vous pouvez bien la paier toute ſeule.

LISETTE.

Voila une belle occaſion, Monſieur.

BELISE.

Oüi, voiez un peu ce qu'il y a à faire à cela, mon frere, pour moi je vais avertir Monſieur le Baron afin qu'il prenne ſes meſures, & qu'il ſoûtienne avec vigueur l'inconteſtabilité des droits qu'il a.

SCENE VII.

BARTOLIN, LISETTE.

BARTOLIN.

Allez, ma ſœur, il les ſoutiendra mal ſur ma parole. Hé bien, Liſette, voilà ta prétenduë fortune un peu dérangée à ce qu'il me ſemble, & ſi ma ſœur eſt bien conſeillée tu re-

courneras avec elle au Magazin ou la Boutique.

LISETTE.

Elle aura bien de la peine à quitter un Hôtel pour reprendre son enseigne de la Picardie, pour moi mon parti est pris, cela ne me gênera point, & j'aime encore mieux la Boutique que le Châtelet.

BARTOLIN.

Tu es de fort bon sens.

LISETTE.

Franchement, Monsieur, je n'ai jamais guéres donné dans tout cela, mais j'y trouvois mon compte, il y a plus de fatigue à remuër des paquets de toile, que des sixains de cartes, & cela faisoit que je m'accommodois facilement au goût de Madame.

BARTOLIN.

Il faut cependant, autant qu'il se pourra, prévenir ou arrêter la suite de ces procedures Je vais tâcher d'y donner ordre.

SCENE VIII.

LISETTE *seule.*

JE ne sçais ce que cela veut dire, mais je ne suis point trop fâchée de cet inconvenient, Madame en enragera; mais Mademoiselle sa fille en sera charmée. La voici, prenons ouvertement ses interêts, & travaillons de concert avec elle pour faire réüssir son mariage avec Dorante.

SCENE IX.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AH! ma chere Liſette, que je ſuis ravie.

LISETTE.

Hé de quoi donc, Mademoiſelle ?

ANGELIQUE.

De ce que je viens d'aprendre. Les jeux ſont défendus, ma chere enfant ; on dit qu'on ne parle d'autre choſe dans tout Paris, & je voudrois de tout mon cœur, je te l'avouë, que cette nouvelle fût bien confirmée.

LISETTE.

Elle ne l'eſt que trop, & l'on vient d'en donner avis à Madame vôtre mere en papier timbré.

ANGELIQUE.

Je ne me ſens pas de joie, ma pauvre Liſette.

LISETTE

Je ſuis aſſez comme vous, mais je n'oſerois le témoigner à Madame.

ANGELIQUE.

Le jeu ne me déplairoit peut-être point ſi fort, ſi l'on joüoit ailleurs que chez ma mere ; mais que cette maiſon ſoit une Academie ouverte à toutes ſortes de gens, que tout ce qu'il y a de fainéans & d'extravagans, pour ne rien dire de plus fâcheux, ſoient les bien venus dans ce logis ; que dans mon cabinet, à ma toilette même, je ſois éternellement obſédée de mille figures déſagréables, à qui je n'oſe dire vous me fatiguez, parce que ce ſont des dupes qui perdent ſottement leur argent avec ma mere ; en verité c'eſt un

suplice dont je serai bien aise d'être débarassée.

LISETTE.

Dorante vous en débarassera, c'est un fort joli homme; Mademoiselle, & il faut qu'il vous aime bien tendrement pour ne s'être point rebuté du parti qu'avoit pris Madame vôtre mere, & du refus qu'elle fit à la personne qui vous demanda pour lui il y a quelques jours

ANGELIQUE.

Je ne sçai, mais il me semble que dans l'état où sont les choses, si la nouvelle est bien vraie, il dévroit être le premier à m'en informer & ne pas tant attendre à se rendre ici.

LISETTE.

Nous l'y verrons bien-tôt sur ma parole, Monsieur vôtre Oncle qui sort dans le moment, & qui a bon esprit, n'aura pas manqué de passer chez lui, il est dans ses intérêts, & le regarde déja comme son neveu.

ANGELIQUE.

Le voici, ma chere Lisette.

LISETTE.

Ne vous disois-je pas bien qu'il ne tarderoit pas à venir.

SCENE X.

DORANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

DORANTE.

HE bien! adorable Angelique, puis-je espérer que le changement, dont on parle aujourd'hui dans Paris, fera changer en ma faveur l'esprit & le cœur de Madame vôtre Mere, & croiez-vous qu'elle me pardonne à present de n'être pas joüeuse de profession.

ANGELIQUE.

Je ne sçai qu'en penser, Dorante.

LISETTE.

Oh ! je n'en doute point du tout moi ; la déroute des jeux vous donne beau jeu à vous, & Madame ne sçauroit plus condamner vos sentimens, puisque les voila justifiez par Arrêt.

ANGELIQUE.

Je vous répons de mon cœur, Dorante ; mais je ne vous répons pas de ma Mere ; je vous ai déja dit les raisons qui jusqu'ici, je croi, l'ont renduë contraire à nôtre engagement ; elle m'a parlé tant de fois & si avantageusement d'un certain neveu du Baron.

LISETTE.

Qui, ce petit freluquet qui se fait apeller Monsieur le Comte ?

ANGELIQUE.

De lui-même, Lisette, je la soupçonne de m'avoir destinée pour lui, dans la pensée qu'il est homme de grosse condition, & dans l'espérance d'une fortune considérable que son Oncle & lui doivent faire au jeu.

DORANTE.

Ce sont deux avanturiers tombez des nuës, des Chevaliers de l'industrie que l'on ne connoît que par le jeu, & qui ne subsistent que par-là comme mille autres de leurs caractéres.

LISETTE.

Voilà bien des Chevaliers à l'Hôpital. Que de banqueroutes, mais laissons-là les réfléxions, s'il vous plaît, & songeons sérieusement aux moiens de tirer Madame vôtre Mere de l'entêtement qu'elle a pour l'Oncle & pour le Neveu.

DORANTE.

Cela ne sera peut-être pas tout-à-fait impossible ; j'ai depuis quelques jours à mon service un maître fripon que je crois reconnoître ; il ne s'est

la vaisselle pour remedier à ces deux inconveniens, même destinée, le Pharaon a tout englouti jusqu'aux garçons qui ont joué les Lettres de change qu'on leur avoit donné à recevoir ; il y a garnison dans le logis, la banqueroute est faite.

LISETTE.

La banqueroute n'est point frauduleuse.

LA COMTESSE.

On parle encore de cette petite Procureuse qui est si fort amoureuse de ce grand Notaire.

BELISE.

Hé bien, Madame, qu'en dit-on de celle-là, elle est de mes amies.

LA COMTESSE.

Elle a perdu soixante pistoles avant hier, elle a vendu son diamant & ses boucles d'oreilles pour les paier ; c'est son Amant le Notaire qui les a achetées, & qui en a fait present à Madame sa femme.

LISETTE.

Voilà un Amant bien poli, qu'il y a de noblesse là-dedans !

LA COMTESSE.

Un Notaire est toûjours Notaire ; mon enfant, ces Messieurs-là sçavent le prix de l'argent, & il y a de certains Bourgeois qui ne se dérangent point.

LISETTE.

Ils ne sont pas tous de même, & j'en connois plus de quatre à Paris, à qui le Lansquenet & le Pharaon ont furieusement écorné des dépôts.

SCENE XVI.

LA COMTESSE, BELISE, CLITANDRE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Ah, ah, le troupeau se rassemble à la fin, voici déja Clitandre le bel esprit.

CLITANDRE.

Madame, je vous donne le bon jour.

LA COMTESSE.

Qu'il est triste ma bonne, bon jour Clitandre, allons guai, guai, point de mélancolie; il perdit hier son argent, je gage.

CLITANDRE.

Eh! Madame, plût au Ciel que j'eusse perdu mille pistoles, & que ce malheur-là ne fut point arrivé.

BELISE

Ah! Clitandre, que je vous sçai bon gré d'être si sensible à ce funeste accident.

LA COMTESSE.

Comment donc? que voulez-vous dire? vous êtes, je crois, de concert pour me plaisanter l'un & l'autre. Plus je vous regarde & moins je vous comprens tous deux. Quel malheur? quel accident? de quoi parlez-vous? il semble que vous prévoiez la fin du Monde, & qu'elle soit toute prête d'arriver.

CLITANDRE.

Madame la Comtesse ignore apparemment que le Lansquenet & le Pharaon sont défendus.

LA COMTESSE.

On a défendu le Pharaon & le Lansquenet.

ſeille pas de jouër de moitié avec moi, je vous ferois perdre infailliblement, Mademoiſelle.

(*Il veut rendre la bourſe.*)

DORANTE.

Non, non, garde la bourſe, on ne te l'a pas donnée pour être de moitié, c'eſt déja quelque choſe de t'être autrefois mêlé de la bagatelle, & il n'eſt pas que tu n'en ſçaches aſſez pour ce qu'il nous faut.

MERLIN.

Puiſque vous devinez ſi bien les choſes, Monſieur, je ne vous nierai point quelques-unes de ces petites bagatelles, quelques decrets mal purgez, quelques petites bouderies que la juſtice & moi nous avons eu enſemble, m'ont fait réſoudre à me cacher ſous l'habit de Domeſtique auprès de quelque honnête perſonne qui eût ſoin de moi, & qui m'honorât de ſa protection; en cas de beſoin.

DORANTE.

Tu peux t'aſſurer de tout cela, ſi tu me ſers ſans me trahir. Ne connois-tu point un certain Baron, de Garbatacaſe par hazard, les Illuſtres de même métier ſe connoiſſent ordinairement.

MERLIN.

Le Baron de Garbatacaſe! je ne me remets point cela.

DORANTE.

Rêve un peu, tâche à rapeller ta memoire, c'eſt le meilleur de tes amis peut-être.

ANGELIQUE.

Vous rêvez, Dorante, de vous imaginer que ce Baron-là, ſoit de la connoiſſance & des amis de vôtre Valet.

DORANTE.

Non, non, cette penſée n'eſt pas ſans fondement, & je vous répons qu'il n'y a pas deux ans que Merlin étoit un homme autant d'importance que le perſonnage à qui nous avons affaire.

MERLIN.

Ah ! Monsieur, c'est à Lion que vous m'avez vû sans doute, car je n'ai presque fait jamais l'homme de qualité que dans cette Ville-là.

DORANTE.

Que vous disois-je ? Hé bien, crois-tu connoître celui que je t'ai nommé.

MERLIN.

Ce nom-là, Monsieur, a assez de l'air de quelques-unes de nos Seigneuries ultramontaines, il y a beaucoup de Commanderies de nôtre Ordre du côté des Alpes; mais il me semble que je n'ai pas encore oui parler de ce Seigneur-là.

LISETTE.

Il faudroit lui faire voir les gens en question; il connoîtra quelqu'un d'eux peut-être.

MERLIN.

Hom. Je pourrois bien les voir sans les connoître, car nous changeons de personnage dans le monde, tantôt on est Marquis, tantôt Chevalier, puis Marchand, Abbé quelquefois Financier souvent; dans la derniere affaire qui m'est arrivée, je passois pour un Procureur, le croiriez-vous ?

LISETTE.

Tu étois un fripon bien-mal déguisé.

DORANTE

C'a voions, comment ferons-nous ?

MERLIN.

Si vous pouviez me faire jouër avec vôtre homme, ne fût-ce que quelques parties de Piquet seulement, pour peu que nous travaillons ensemble tête-à-tête, je vous dirai bientôt de quoi il est capable, de quelle Ecole il est sorti, & en quoi il excelle, & quelque chose de plus encore peut-être.

DORANTE.

Me réponds-tu de cela ?

MERLIN

Oui morbleu, je vous en répons, nous nous

connoissons en habiles Joüeurs, mieux que ces Brocanteurs ne se connoissent en Tableaux.

LISETTE.

Quelle perfection ! cela est admirable.

DORANTE.

Vien, suis-moi tu prendras celui de mes habits qui te conviendra le mieux, & nous concerterons ensemble les moiens de te mettre aux prises avec le Baron.

ANGELIQUE.

Le voici je pense, avec ma mere.

DORANTE *à Merlin.*

Ne le reconnois-tu point, dis ?

MERLIN.

Et comment diantre le reconnoître, il n'a que la moitié de son visage.

DORANTE.

Ne perdons point de temps, songeons à nôtre affaire.

SCENE XII.

BELISE, GARBATACASE, LISETTE.

BELISE.

VOilà, Monsieur le Baron, la situation où sont les choses.

GARBATACASE.

Non é bonà stà scituationé, ma bisogna Pillar un poco, di patience, & di veder le cours des affaires.

BELISE

Oüi, mais ces affaires-là vont vîte, à ce que dit Monsieur Bartolin.

LISETTE.

Et quand on s'amuse à les voir courir, elles attrapent les Regardans quelquefois.

BELISE.

BELISE.

Croïez-moi, Monsieur, ne négligez rien, repre-sentez vos droits, faites-les valoir.

GARBATACASE.

Non é tempo encorà, Madame, non è tempo è pericoloso di commetterſi, la politica eſt le patti qu'un galant homme deve prendre, con la jouſtitia.

LISETTE.

Mais la juſtitia, elle n'a point de politicà, Monſieur, è une Brutale qui va toûjours ſon train.

GARBATACASE.

'Qué faré a questo quelle maniere de ſi far juſtitià de la juſtitia habbi ſempré la ſpada a la mano laſciamo mo far al tempo.

BELISE.

Oui, mais ces Lettres de change de mille écus que l'on tire ſur vous & ſur moi, & qui ſont païables à vûë.

GARBATACASE.

Pagar ſignorà, pagar nô fate rebellion al contrario de la politeſsà de l'accortiſe vi prometto que quel argent ritornara con l'uſura

BELISE.

Je n'y vois guéres d'aparence

GARBATACASE.

Si Mutarono li tempi & ſi la perſécution perſeverà faremo viagi Andaremo tutti in Angliterrà.

BELISE.

En Angleterre, Monſieur.

GARBATACASE.

Si Signora, e un païe excellente per la reſidenta.

BELISE.

Je n'en ſerois pas fâchée, je ſuis aſſez dans le goût des voiages, vous viendrez avec nous, ma fille.

ANGELIQUE.

Vous êtes la maîtreſſe, Madame.

LISETTE.

Le joli pellerinage.

GARBATACASE.

E à propoſito in queſte conjonturé di pillar, di précaution me né vo cercar un Banquier, per far paſſer la mer à mes fonds li viagio, ſi fata ſur le voſtri, Madame & les compte, ſi farono quando Sarémo arrivati à Londres.

LISETTE.

Adio ad unqué, Signor bon viaggio.

SCENE XIII.

BELISE, ANGELIQUE, LISETTE.

BELISE.

HE! bien, ma fille, voilà un terrible coup à quoi je ne m'attendois guére, tout eſt perdu; voilà nôtre fortune ruïnée, ma chere enfant.

ANGELIQUE.

Comment donc, Madame.

BELISE.

Heureuſement il nous reſte la reſſource des voiages, comme Monſieur le Baron l'a parfaitement bien imaginé.

LISETTE.

C'eſt un homme de bon eſprit, il en a juſqu'au bout des doigts.

ANGELIQUE.

Voilà de terribles reſſources, Madame, & je vous avouë qu'elles me font trembler.

BELISE.

Et pourquoi donc, Mademoiſelle rien ne forme tant les jeunes perſonnes que les voiages.

LISETTE.

Assurément, ne nous menerez-vous point faire une petite campagne en Hongrie.

BELISE.

Pourquoi non, s'il y avoit de l'argent à gagner; Nous irons d'abord en Angleterre, ma fille.

ANGELIQUE.

En Angleterre, Madame.

LISETTE.

Passer la mer comme des hirondelles.

ANGELIQUE.

Mais avez-vous bien songé, Madame.

BELISE.

Ces choses-là n'ont pas besoin de réflexion, & j'ai oui dire toute ma vie que l'Angleterre étoit un Perou, pour un habile oüeur comme Monsieur le Baron, la pluspart de ces Milords ne sçavent que faire de leur argent.

ANGELIQUE.

Ah! juste Ciel! que je suis malheureuse.

BELISE.

Quand nous aurons épuisé l'Angleterre, nous passerons en Hollande, il y a encore de bonnes bourses en ce païs-là.

LISETTE.

Assurémement, & si vous ruïnez la Hollande je vous conseille de ne pas aller plus loin, & de revenir à Paris tout au plus vîte.

BELISE.

Moi, je n'y remettrai les pieds de ma vie, que le Lansquenet & le Pharaon n'y soient rétablis dans tout leur éclat.

LISETTE.

Voilà Madame la Comtesse qui fera le voiage avec vous, si voulez.

SCNE XIV.

LA COMTESSE, BELISE, ANGELIQUE, LISETTE.

LA COMTESSE.

BOn jour, ma chere, qu'est-ce donc que ceci, où est tout nôtre monde aujourd'hui ? quels paresseux! le Chevalier Toppe n'est point encore venu, où est Monsieur l'Abbé Quinze & le Và, ma Mignone, & le petit Caissier ? je ne le vois point, il faut que la Marquise & la Conseillere soient malades, puisqu'elles ne sont pas arrivées des premieres.

ANGELIQUE.

Je suis dans un étrange accablement, Lisette.

LISETTE.

Allez vous reposer dans vôtre Cabinet, je vous avertirai quand Dorante & son Valet seront ici.

SCENE XV.

LA COMTESSE, BELISE, LISETTE.

LA COMTESSE.

DAns quelle inaction tout me paroît ici, le Jeu n'est point encore rangé, il n'y a nuls préparatifs pour la grosse partie que nous devons avoir.

BELISE.

Eh ! Madame la Comtesse, quel contre-tems de plaisanterie.

LA COMTESSE.

Je ne plaisante point du tout vraiment ; je ne vins point hier, ne m'en faites point de reproches, je ne sortis point de la journée, je ne vis personne, je m'étois purgée par précaution pour évacuer les mauvaises humeurs que ma mauvaise fortune m'a fait faire, & mon Apotiquaire qui est un fort habile homme m'a bien assuré que sa médecine me purgeroit aussi de mon malheur. Oh, je suis sûre de gagner aujourd'hui tout ce que je voudrai.

LISETTE.

Prendre médecine pour gagner, la sage précaution.

LA COMTESSE.

Je me porte à merveille, & je brûle d'impatience de commencer la partie, pour voir si le remede aura operé.

LISETTE.

Vous vous êtes purgée un peu trop tard, Madame.

LA COMTESSE.

Comment donc ?

BELISE.

Est-ce que vous n'avez apris aucunes nouvelles.

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi, mais peu importantes. Ce petit Conseiller m'a dit ce matin que cette grosse Marchande de dorure en avoit vendu pour douze mille francs à moitié de perte, & qu'elle avoit perdu cet argent le même jour.

LISETTE.

Elle n'avoit pas eû la précaution de prendre médecine, Madame,

LA COMTESSE.

Le pauvre mari pour réparer cette perte, qui le mettoit en situation de faire banqueroute, a risqué six cent pistolles qu'il avoit dans sa Caisse, il les a perduës jusques au dernier sol. Le fils a vendu

la vaisselle pour remedier à ces deux inconveniens, même destinée, le Pharaon a tout englouti jusqu'aux garçons qui ont joué les Lettres de change qu'on leur avoit donné à recevoir ; il y a garnison dans le logis, la banqueroute est faite.

LISETTE.

La banqueroute n'est point frauduleuse.

LA COMTESSE.

On parle encore de cette petite Procureuse qui est si fort amoureuse de ce grand Notaire.

BELISE.

Hé bien, Madame, qu'en dit-on de celle-là, elle est de mes amies.

LA COMTESSE.

Elle a perdu soixante pistoles avant hier, elle a vendu son diamant & ses boucles d'oreilles pour les paier ; c'est son Amant le Notaire qui les a achetées, & qui en a fait present à Madame sa femme.

LISETTE.

Voilà un Amant bien poli, qu'il y a de noblesse là dedans !

LA COMTESSE.

Un Notaire est toûjours Notaire ; mon enfant, ces Messieurs-là sçavent le prix de l'argent, & il y a de certains Bourgeois qui ne se dérangent point.

LISETTE.

Ils ne sont pas tous de même, & j'en connois plus de quatre à Paris, à qui le Lansquenet & le Pharaon ont furieusement écorné des dépôts.

SCENE XVI.

LA COMTESSE, BELISE, CLITANDRE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Ah, ah, le troupeau se rassemble à la fin, voici déja Clitandre le bel esprit.

CLITANDRE.

Madame, je vous donne le bon jour.

LA COMTESSE.

Qu'il est triste ma bonne, bon jour Clitandre, allons guai, guai, point de mélancolie; il perdit hier son argent, je gage.

CLITANDRE.

Eh! Madame, plût au Ciel que j'eusse perdu mille pistoles, & que ce malheur-là ne fut point arrivé.

BELISE

Ah! Clitandre, que je vous sçai bon gré d'être si sensible à ce funeste accident.

LA COMTESSE.

Comment donc? que voulez-vous dire? vous êtes, je crois, de concert pour me plaisanter l'un & l'autre. Plus je vous regarde & moins je vous comprens tous deux. Quel malheur: quel accident? de quoi parlez-vous? il semble que vous prévoiez la fin du Monde, & qu'elle soit toute prête d'arriver.

CLITANDRE.

Madame la Comtesse ignore apparemment que le Lansquenet & le Pharaon sont défendus.

LA COMTESSE.

On a défendu le Pharaon & le Lansquenet.

CLITANDRE.

Eh ! oüi, Madame, on les a défendus.

LA COMTESSE.

Vous vous mocquez de moi, & cela ne se peut pas, ces défenses-là ne subsisteront point, & c'est comme si l'on défendoit de dormir.

CLITANDRE.

Pour moi, je crois que j'aimerois mieux qu'on me défendit le boire & le manger.

BELISE.

Il est vrai qu'il vaudroit autant mourir.

LISETTE.

Hé allez, allez, il y a nombre de gens à Paris que la défense y réduira.

LA COMTESSE.

Mais cela ne peut pas être, encore une fois.

CLITANDRE.

Eh ! Madame, je vous dis ce que tout Paris sçait, ce que tout Paris dit, & ce que j'ai entendu publier ce matin sous mes fenêtres

LA COMTESSE.

Ah ! publier, publier, Monsieur, c'est autre chose, ces publications sont pour le Peuple, pour les Laquais, pour la petite Canaille, à qui l'on défend de certains jeux qui ne sont faits que pour les gens de qualité.

CLITANDRE.

Oui, Madame, ce sont les Laquais à qui l'on défend de joüer, sous peine de mille écus d'amende.

LA COMTESSE.

Mille écus ! mille écus ! il faut que vous aiez mal entendu, Monsieur, & il me semble que si les défenses étoient pour les personnes de condition, ils vallent assez la peine qu'on leur signifie la chose chez eux, sans la leur publier au coin des ruës.

LISETTE

Oui, les bienséances & la civilité paroissent un peu negligées en ces manieres, mais la Police n'est pas polie.

SCENE XVII.

LA COMTESSE, BELISE, CLITANDRE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

VOilà Madame la Marquise dans vôtre Antichambre qui se trouve mal, Madame.

BELISE.

Voiez ce que c'est Lisette, qu'on la fasse entrer.

LA COMTESSE.

Est-ce cette Marquise qui a perdu tant d'argent il y a huit jours ?

BELISE.

C'est elle-même.

CLITANDRE.

Elle a de quoi perdre celle là, son mari s'est mis dans les affaires, mais je doute qu'elles soient assez bonnes, pour fournir à toutes les dépenses que fait sa femme.

SCENE XVIII.

LA MARQUISE, BELISE, LA COMTESSE, CLITANDRE, LISETTE.

LA MARQUISE.

UN fauteüil Laquais, un fauteüil, ne me laissez pas tomber ma pauvre Lisette, je ne reviendrai point de cet accident-ci, me voilà morte.

BELISE.

Qu'est-ce que c'est donc? qu'avez-vous, Madame?

LISETTE.

Une suffocation de parolis & de masse en avant, dont bien des femmes vont être malades.

LA COMTESSE.

Elle paroît fort mal vraiement, elle pâlit, elle s'évanoüit.

LA MARQUISE.

C'est bien pis, Mesdames, j'agonise, & le moien de vivre aprés un coup comme celui-là.

LISETTE.

Et allons, Madame, contre fortune bon cœur, tous les jeux ne sont pas défendus, & vous pourez joüer à quelqu'autre où vous gagnerez peut-être d'avantage.

CLITANDRE.

Vous le voiez, Madame, la publication est pour tout le monde, & vous ne pouvez pas dire qu'une Marquise, ne soit pas une personne de grosse qualité.

LA MARQUISE.

Eh! mon pauvre Clitandre, que me sert-il d'en

avoir, de la qualité, ai-je plus de privilége qu'une simple Bourgeoise, & le Pharaon.... ah, je me meurs, Lisette.

LISETTE.

Madame a raison, de quelque grande qualité qu'elle soit, le Pharaon n'est-il pas défendu pour elle comme pour sa belle sœur, qui n'est que la femme d'un Apotiquaire ; mort de ma vie, Madame, revenez donc à vous, si vous voulez.

LA COMTESSE.

Mais vraiment, c'est tout de bon qu'elle s'est évanoüie.

BELISE.

Quoi, sérieusement.

CLITANDRE.

Parbleu, il n'y a point à rire à cela, Mesdames.

LA COMTESSE.

Et tost, tost, de l'eau des Carmes, du papier brûlé, de la Reine d'Hongrie, du vinaigre, il faut lui couper son lacet d'abord.

LISETTE.

Bon, bon, nous n'avons pas besoin de cela, laissez-moi faire, j'ai un remede dans ma poche qui vaudra mieux que tous les autres.

BELISE.

Un jeu de cartes, qu'est ce que tu veux faire ?

LISETTE.

Vous l'allez voir, il n'y a point de Joueuse que cela ne ressuscite en moins de rien.

CLITANDRE.

Elle est folle, Mesdames.

LA MARQUISE.

Ah juste Ciel ! quelle main cruelle me rapelle à la vie.

LISETTE.

Que vous ai-je dit ? c'est une belle chose que la force de la simpatie,

BELISE.

Eh ! de grace, Madame, tâchez de sortir de cet accablement.

LA MARQUISE.

Je n'en sortirai point, Madame, que je ne rejouë malgré la défense.

BELISE.

Le rétablissement de vôtre santé coûteroit cher, & les mille écus d'amende que l'on s'expose à paier.

LA MARQUISE.

Et qui sçaura que nous joüons, nous serons tous interressez à ne le pas dire, & quand on nous surprendroit une fois par mois, voilà une belle bagatelle, il n'y a qu'à faire un fond pour l'amende en augmentant les rondes pour la paier, il n'y a rien de plus facile.

LA COMTESSE.

Madame la Marquise a raison, où est le Boursier ? qu'on avertisse les Garçons de la Chambre ; dépêchons, des cartes, & que Monsieur le Baron taille jusqu'à l'heure du souper seulement.

CLITANDRE.

C'est bien dit, allons, Madame, commençons à jouër, je vous en conjure.

BELISE.

Monsieur le Baron n'est point ici, & quand il y seroit, il ne tailleroit point, je sçai ses sentimens.

LA MARQUISE.

Il en changera, faisons un Lansquenet en attendant qu'il vienne.

BELISE.

Moi, Madame, on ne jouëra point ici absolument, j'en connois trop les conséquences.

LA COMTESSE.

Eh ! Madame, vous êtes devenuë bien raisonnable.

BELISE.

Les inconveniens m'ouvrent les yeux.

LA MARQUISE.

Ma toute Bonne, nous ne jouërons que jusqu'à ce que j'aie regagné les mille pistoles que je perdis la semaine derniere, aprés cela je vous promets de renoncer au jeu pour toute ma vie.

BELISE.

Mais si vous continuez de perdre, Madame.

LA MARQUISE.

Mais, Madame, je ne perdrai point, je gagnerai indubitablement, j'en suis sûre, je n'ai engagé mes pierreries, que sur ce pied-là, & il faut que je les retire dans quinze jours au plus tard: car Monsieur mon mari arrivera dans ce tems-la.

LA COMTESSE.

Ah! voilà nôtre petit Caissier qui sçait les nouvelles aparemment, car il paroît bien en colere.

SCENE XIX.

LE CAISSIER, LA COMTESSE, BELISE, CLITANDRE, LA MARQUISE.

LE CAISSIER.

COmment donc, Mesdames, est-ce que l'on ne jouë pas aujourd'hui, je ne vois point de carosses à la porte? personne dans le logis, qu'est-ce que cela veut dire?

LA COMTESSE.

Monsieur, faites-nous justice de cette défense-là.

LA MARQUISE.

Faites-moi raison, Monsieur, du procedé de Madame, qui ne veut plus qu'on jouë chez elle, de peur qu'il ne lui en coûte mille écus, quelle

petiteſſe ; cela ſe doit-il faire ? mon cher Monſieur, & n'eſt-ce pas une choſe qui crie vengeance ?

LE CAISSIER.

Il n'y auroit plus ici de jeu. Oh parbleu, je prétens bien qu'on y jouë, moi, & nous verrons ſi j'en aurai le démenti.

CLITANDRE.

Ah, ah, voici un aſſez plaiſant caractére d'homme.

BELISE.

Monſieur, Monſieur, bonne main, vous vous oubliez, & vous devriez un peu ſonger qu'on ne parle point de la ſorte dans un Hôtel comme celui-ci.

LE CAISSIER.

Un Hôtel, Madame ! un Hôtel, morbleu ! c'eſt un bois, c'eſt un coupe-gorge, mais ventrebleu on y joüera comme de coutume, où je ferai beau bruit pour mon argent.

BELISE.

Que voulez vous donc dire pour vôtre argent.

LE CAISSIER.

Oüi, Madame, pour mon argent, morbleu, je ſuis ruïné, ſi l'on ne jouë ; mais ventrebleu, vous joüerez les uns & les autres juſqu'à ce que je ſois paié de ce qui m'eſt dû, je ſuis au déſeſpoir, voiez vous, & j'ai voulu me pendre trois fois depuis ce matin.

CLITANDRE.

Le pauvre diable, il me fait pitié.

LE CAISSIER.

Monſieur, Monſieur Clitandre, vous Madame la Comteſſe, & vous Madame, je vous en fais les Juges, s'il vous plaît ; vous êtes des perſonnes raiſonnables, & vous ſçavez avec quelle bonne foi j'ai prêté mon argent au tiers & au quart depuis un certain tems.

CLITANDRE.

Vous ne l'auriez pas fait si vous n'aviez été bien sûr d'y trouver vôtre compte.

LE CAISSIER.

Bien sûr, Monsieur, à l'un cinquante pistoles, à l'autre deux cens, mille écus à celui-ci, quatre cens à celui là, il m'est dû plus de vingt-cinq mille francs à l'heure qu'il est, & je n'ai point d'autres sûretez que de mauvais billets, des cartes à poste, & la conscience de vingt fripons de profession.

LA COMTESSE.

Voilà de l'argent bien avanturé si on ne joüe plus.

LE CAISSIER.

Oh! Madame, on joüera, je n'en serai pas la dupe; où diantre sans cela pourois-je attraper tous ceux qui me doivent, pour deux ou trois personnes qui se feront honneur de paier, il y en auroit cinquante dont je ne tirerois jamais un sol. Voilà, Monsieur Clitandre qui me doit cent cinquante pistoles, par exemple, je sçai bien pour lui qu'il ne se fera pas tirer l'oreille, mais.....

CLITANDRE.

Moi, parbleu, je ne dois vous paier qu'à carte laissée, faites moi joüer si vous voulez que je m'acquitte.

LE CAISSIER.

Hé bien, Mesdames que me feront les fripons si les honnêtes gens en agissent de cette maniére? Oh têtebleu, je vous ferai tous joüer, je vous en répons; allons, Mesdames, des cartes, je vous prie, où je vais tout tuër.

BELISE.

Monsieur, Monsieur le Caissier, si je fais monter les Domestiques.

LE CAISSIER.

Oh! ventrebleu, Madame, qu'on donne des Cartes encore une fois.

BELISE

Allez, mon ami, vous êtes un fou, & c'eſt ce fou qu'il faut vous traiter.

L'INTENDANTE.

Hé! Madame?

LE CAISSIER.

Oüi, Madame, je ſuis fou, & à bon tître, je mis en droit de l'être pour ce qu'il m'en coûte.

LA COMTESSE.

Il a raiſon dans le fonds, cet argent n'eſt peut-être pas à lui, & je le trouve fort embaraſſé.

LE CAISSIER.

C'eſt juſtement cela, Madame, il faudra que je rende mes comptes au premier jour, & il y aura plus de dix mille écus à dire.

LA MARQUISE.

Cela me fait ſouvenir de mes pierreries, il faut abſolument nous laiſſer joüer, Madame, vous avez beau faire.

LE CAISSIER.

Hé morbleu, Madame, je vous en conjure.

BELISE.

Il n'en ſera rien, je vous en répons.

LE CAISSIER.

Têtebleu, Madame, cela n'eſt pas bien, je me pendrai, j'y ſuis réſolu, mon parti eſt pris; mais je tuërai quelqu'un avant que je me pende.

BELISE.

Vous êtes un extravagant, prenez-vous de vos chagrins à ceux qui vous doivent.

LE CAISSIER.

Non morbleu! c'eſt à vous, c'eſt vous qui avez profité de mon argent, vous m'avez engagé de le prêter aux Joüeurs afin de le regagner dans la ſuite; mais par la morbleu je paſſerai cet article-là dans mes comptes, & vous aurez affaire aux Fermes.

CLITANDRE.

Cette affaire-ci eſt plus fâcheuſe pour lui que

pour un autre, & je vous assure qu'il perdra beaucoup.

SCENE XX.

ERASTE, LA COMTESSE, L'INTENDANTE, BELISE.

ERASTE.

Hé! cadedis, Mesdames, qu'avez-vous donc fait à ce pauvre petit Monsieur le Caissier? il sort dans une rage épouventable, je viens de le rencontrer, il m'a pensé mordre.

LA COMTESSE.

Il prend les choses fort à cœur.

LA MARQUISE.

N'a-t'il pas raison de se désespérer; je ne sçai à quoi il tient que je n'en fasse autant, & si trois ou quatre personnes de résolution vouloient se desesperer avec moi, cela feroit peut être ouvrir les yeux sur les désordres que ces défenses-là vont causer.

ERASTE.

Oh! trés-certainement, il est bien sûr qu'on n'a point fait assez réflexion sur les inconveniens qui en peuvent arriver.

BELISE.

Vous voulez plaisanter peut-être, mais je vous assure qu'il y a bien des choses à dire là-dessus.

ERASTE.

Je ne plaisante point, où la peste m'étouffe, il faut sçavoir à combien de gens le Lansquenet & le Pharaon étoient utiles.

CLITANDRE.

Cela passe l'imagination.

ERASTE.

De quelque maniére qu'une Dame fit l'acquisition d'un bijou, on en faisoit honneur au Lansquenet ou au Pharaon, & le mari n'avoit rien à dire.

LA COMTESSE.

Il a raison, cela étoit fort commode.

ERASTE.

Un fils de famille agiotoit passivement s'entend, il empruntoit à grosses usures, faisoit une dépense enragée, le pere ne s'embarassoit point de cela.

LA MARQUISE

Cela est vrai, Mesdames, il y a mille gens intéressez dans cette affaire, & il faudroit représenter toutes ces choses-là dans un bon mémoire.

ERASTE.

Moi, qui vous parle moi, je suis à présent l'homme de France le plus embaraſſé peut-être.

CLITANDRE.

Comment donc, vous ne joüiez presque point non plus que Dorante.

ERASTE.

Je ne joüois pas, mais je paroissois jouër, je carabinois, & j'avois beau perdre, je disois toûjours en sortant, je gagne, & cela n'étoit qu'un prétexte pour ménager la réputation de vingt femmes que je considére, & que voilà maintenant exposées aux traits de la médisance; ce n'est pas ma faute.

LA COMTESSE.

Hé bien voila vingt femmes raisonnables perduës de réputation, on n'a point pensé à toutes ces choses-là, je vous en répons.

BELISE.

Et tous les jeunes gens de Paris que voilà desœuvrez à l'heure qu'il est, qui vont ne sçavoir où donner de la tête.

LA MARQUISE.

Pour moi, Mesdames, je vous l'avouë, je tremble des occupations qu'ils se vont faire.

ERASTE.

O ! cadedis, n'aiez point de peur, Madame la Marquise, cela ne vous peut intéresser que par jalousie.

SCENE XXI.

L'INTENDANTE, LA COMTESSE, BELISE, ANGELIQUE, ERASTE, LISETTE, CLITANDRE.

BELISE.

AH ! vous voila, d'où venez-vous, Angelique ?

ANGELIQUE.

De vôtre grand cabinet, Madame, où Monsieur le Baron joüe au piquet avec un jeune homme que je ne connois point ; mais qui est aparemment de la connoissance de Dorante ; car il les regarde joüer avec attention.

LISETTE.

Pour moi je ne les ai regardez qu'un moment, & la tête me fait un mal horrible. Ah ! pour cela, c'est un triste jeu que ce piquet, & c'est ce jeu-là qu'il falloit défendre, & non pas le Lansquenet & le Pharaon, qui sont les plus beaux jeux du monde, les plus universels, qui peuvent amuser utilement trente ou quarante personnes à la fois, & où l'on ne sçauroit faire la moindre petite friponerie.

CLITANDRE.

Mais cela me passe en effet, attaquer directement ces jeux-là, & souffrir tous les autres.

LISETTE.

Oüi, pourquoi ne pas défendre plûtôt ces vilains Jeux d'exercice où l'on gagne quelquefois de bonnes pleuresies, & où l'on court risque à tout

moment d'être estropié de quelque bon coup de balle.

LA COMTESSE.

Oh ! pour moi je vous promets bien que si on ne rétablit le Pharaon, je vais aprendre à joüer au mail ou à la paulme ; car enfin, il faut qu'une femme joüe, & je ne vois guére que ces Jeux-là qui conviennent à une personne de qualité.

SCENE XXII.

LA COMTESSE, BARTOLIN, BELISE, ANGELIQUE, LA MARQUISE.

BARTOLIN.

JE viens de courir pour vôtre affaire, ma sœur, on ne pressera point le paiement de l'amende, & on la fera diminuër de maniére qu'il vous en coutera peu ; mais il ne faut pas vous exposer à la récidive, on est au guet pour attraper les contrevenans, & les premiers pris paieront pour les autres.

BELISE

Vous voiez, Mesdam ; , que j'ai de bonnes raisons pour ne pas permettre qu'on joüe, & Monsieur le Baron est entier là dessus.

BARTOLIN.

C'est lui qui vous attire l'attention de la justice, il n'y est pas en bon prédicament, & l'on m'a fait voir un petit regiſtre où il est marqué en lettres rouges.

LA MARQUISE.

Vous lui en voulez d'ailleurs, Monsieur Bartolin, & il faut que vous soiez prévenu contre lui : c'est un si honnête homme, qui taille si honorablement.

SCENE XXIII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, LA MARQUISE, BELISE, CLITANDRE, ERASTE, BARTOLIN, LISETTE.

LE MARQUIS.

Allegresse, Mesdames, allegresse, tout va le mieux du monde, nous jouërons malgré les jaloux, je viens vous en avertir en diligence.

LA COMTESSE.

Nous jouërons, Mesdames, mon cher Marquis que je vous embrasse pour une si bonne nouvelle.

LA MARQUISE.

Que je vous embrasse aussi, mon cher enfant, le Ciel en soit loué. Allons, des cartes, Messieurs, Mesdames, recouvrons le temps perdu, s'il vous plaît.

CLITANDRE.

Seroit-il possible, mon cher Marquis, que ce n'eût été qu'une fausse allarme.

BELISE.

On l'auroit prise bien mal à-propos.

LE MARQUIS.

Non vraiment, l'allarme n'est point fausse.

BARTOLIN.

Oui, les défenses sont très-expresses.

ERASTE.

Hé! que diantre vient-il donc de nous dire.

LA COMTESSE.

Il ne falloit point tant accourir, c'est pour vous mocquer de nous aparemment, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Non, Mesdames, il ne tiendra qu'à vous de jouër tant qu'il vous plaira, & sans craindre l'amende ni les Commissaires.

LA COMTESSE.

Si je jouë tant qu'il me plaira, je jouërai le jour & la nuit assurément.

LA MARQUISE.

Et moi de même.

BELISE.

Dépêchez donc de nous proposer vôtre expédient.

ERASTE.

Sandis il va vous proposer de jouër sur les tuiles entre deux gouttieres, & si quelqu'un vient vous y surprendre, on pourra le faire sauter dans la ruë sans le jetter par la fenêtre.

BARTOLIN.

L'expédient ne seroit pas mauvais dans un autre temps, mais à présent la place n'est pas tenable.

LISETTE.

Non assurément; mais vous serez chaudement dans la Cave, & l'on ne s'avisera jamais d'aller chercher des joüeuses parmi des tonneaux.

LA MARQUISE.

Tout me convient à moi, le grenier ou la cave, il ne m'importe pourvû que je jouë.

LE MARQUIS.

Ce que j'ai à vous dire vaut mieux que tout ce que vous pouvez vous imaginer, & à l'heure que je vous parle, il y a déja trois ou quatre grosses parties de commencées

LA COMTESSE.

Eh! dites-nous promptement où c'est.

LE MARQUIS.

Hors le Faubourg Saint Antoine, mais que cela soit secret au moins,

LA MARQUISE.

Hors le Fauxbourg Saint Antoine.

LISETTE.

Vous allez devenir des joüeuses de grands chemins, garre les suites.

LE MARQUIS.

Oui, Madame, dans ces carieres, on se trouvera-là à certaine heure; les caroſſes ſe tiendront à une certaine diſtance, & on joüera auſſi beau jeu que dans l'Hôtel le mieux meublé, je vous en répons.

CLITANDRE.

Ce manége ſera découvert à la fin.

LE MARQUIS.

Point du tout, on n'y mettra point de Lampions comme dans la Ville, il n'y aura point de bals point de repas.

ERASTE.

Point de repas, les Vilaines aſſemblées, je ne ſuis point joüeur de profeſſion; mais les bals & les ſoupez me faiſoient plaiſir, je vous l'avouë.

LA COMTESSE.

Et pourquoi les retrancher, on fait bonne chere par tout, & ce ne ſeroit point un vilain ſpectacle qu'une carriere bien éclairée.

BELISE.

Les Bals feront tout découvrir.

BARTOLIN.

Aſſûrément.

LE MARQUIS.

On ne s'aſſemblera pas toûjours au même endroit, on ira de Fauxbourg en Fauxbourg, & de carriere en carriere.

LISETTE.

Ces aſſemblées-là auront aſſez l'air d'un petit ſabat.

LA MARQUISE.

Oh! Sabat tant qu'il vous plaira, rien ne m'empêchera d'y aller, je veux abſolument regagner mes pierreries.

LISETTE.

Mais si je vous proposois un expédient, cent fois meilleur que les vôtres.

LA COMTESSE.

Oh! les carrieres sont admirables, le Marquis nous y conduira.

LISETTE.

Un bâteau seroit bien meilleur.

LA MARQUISE.

Un Bâteau Lisette.

BARTOLIN.

En voici bien un autre.

LISETTE.

Oui, Madame, une de ces Barques pontées qui depuis quelque temps viennent à la voile & qui apportent des huitres, il faudroit la prendre au Pont-Roial, on descend en joüant jusqu'a Mantes. Si vous n'avez pas gagné vôtre argent, & que le cœur vous en dise, vous pouvez aller jusqu'à Roüen, & de-là au Havre, & Madame se trouveroit ainsi à moitié chemin de l'Angleterre, où elle veut aller.

LA COMTESSE.

Je ferai volontiers le voiage avec elle, quelqu'un veut-il y venir, me voilà prête.

SCENE XXIV.

BELISE, CLITANDRE, LA MARQUISE, LISETTE, BARTOLIN.

BELISE.

QUe veut-on? qu'est-ce que c'est que cette figure-là? voiez un peu, Lisette.

LISETTE.

LISETTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

L'imagination du Bâteau n'eſt pas mauvaiſe, je donne aſſez là-dedans.

CLITANDRE.

Je l'aprouve fort auſſi, moi.

BELISE.

Elle eſt bien de mon goût, il n'y a point-là d'amende à craindre, le cours de la riviere eſt libre, qu'en dites-vous, mon frere?

BARTOLIN.

Je dis, ma ſœur, que je vous admire, & que vous avez de belles imaginations.

LISETTE.

Ce ſont les Violons & les Dames figurantes du Bal, qui envoient ſçavoir, ſi on aura beſoin d'elles cette nuit, & ſi on leur paiera leurs droits de preſence.

LA COMTESSE.

Oui vraiment, ma chere, ne nous refuſons pas tout au moins ce plaiſir-là, les jeux ſont défendus, mais les Bals ne le ſont point.

LA MARQUISE.

Madame la Comteſſe a raiſon, il faut tirer parti de tout-ceci, & enterrer la ſynagogue avec honneur.

BELISE.

Qu'elles viennent à l'ordinaire, Liſette, il n'y aura rien de changé.

LISETTE.

Oui, Madame.

BELISE.

Quel bruit eſt-ce que j'entens dans ma chambre, quel deſordre eſt-ce là?

LISETTE.

Ma foi, Madame, c'eſt Mr le Baron qui tient au colet un homme qui le tient lui par les oreilles,

BARTOLIN.

On ne respecte pas fort le Gentilhomme étranger.

SCENE XXV.

DORANTE, GARBATACASE, MERLIN, ANGELIQUE, BELISE, LA COMTESSE, LA MARQUISE, ERASTE, BARTOLIN.

DORANTE.

Messieurs, Messieurs, si vous ne vous séparez; je fraperai sur l'un & sur l'autre, & je vous séparerai a bons coups de canne.

GARBATACASE.

Mi, far un insulte de la sorte.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ceci, Dorante?

DORANTE.

Une bagatelle, Madame, une petite dispute de jeu qu'ont eû ces Messieurs.

MERLIN.

Je lui arracherai les oreilles.

GARBATACASE.

Mi parlar de la maniere à mi è dans mon Hôtel.

MERLIN.

Dans ton Hôtel, miserable, tu n'as jamais eû de domicile que la prison.

GARBATACASE.

Un Filou qui file la carte.

MERLIN.

Un Coquin qui porte à l'écart.

ERASTE.

Ah! cadedis, voici une Scene assez ridiculement plaisante, comment se terminera-t'elle?

MERLIN.

Cela n'est pas bien, Madame, de souffrir des Fripons dans vôtre maison.

LE BARON *de Garbatacasse.*

Va via forfanté parti di qua mammaluco avetè grand tort, Signor Dorante, di produire in questa casa un homme de ce caractere.

DORANTE.

Ma foi, Monsieur le Baron, je vous crois aussi honnêtes gens l'un que l'autre.

BARTOLIN.

Et vous ne vous trompez pas.

MERLIN.

Moi, Monsieur, je ne voudrois pas me troquer contre lui, il croit nous imposer avec son baragouin & sa grande mouche.

LE BARON.

Ah! impudenté io t'amassaro.

MERLIN.

Il parle François comme moi, tel que vous le voiez, & il n'a point de balafre, je vous en répons.

BELISE.

Ah! ah, que veut dire ceci?

BARTOLIN.

Que j'ai pensé juste, ma sœur.

MERLIN.

Oh! parbleu, je le reconnois mieux à present que je ne faisois. Oüi, justement, c'est Mathieu Membrin le fils d'un Barbier de Falaise.

LA MARQUISE.

Mais vraiment, voici une avanture qui devient sérieuse.

LA COMTESSE.

Monsieur l'Etranger est de Falaise.

LE BARON.

Eper gratià, Mesdames, é un Scelerat, un Pendart qué vinté volté à mérità les galéres ti ricon nosso, à présent tu faisois le Marchand de Vin dans le Carosse de Reims.

MERLIN.

Et toi, le Marchand de Bœufs dans la Diligence de Lion, je m'en ressouviens.

LE BARON.

Và, và, qué ti ricordé de la maniere dont tu fus regalé à Orleans, où le Prévôtte vouli far impiecar.

MERLIN.

Hé qué ti ricordé... qu'il te souvienne à toi des coups de bâton que nous te donnâmes à Auxerre, pour avoir nôtre part des mille écus que tu voulois garder pour toi seul.

CLITANDRE.

Ces Messieurs-là, se disent d'étranges choses.

BARTOLIN.

Et ne se disent que des véritez.

MERLIN.

Je ne l'avois pas bien remis d'abord, mais sa culotte large & l'enflûre des deux côtez de son juste-au corps me l'ont fait connoître.

LE BARON.

Ah traditor.

MERLIN.

La grande culotte & les plis du juste-au corps, sont autant de magazins de cartes aprêtées.

LA MARQUISE.

Comment, que dites-vous?

MERLIN.

Voiez, voiez, dans sa culotte, Madame.

LA MARQUISE.

Vous vous mocquez vraiement, je n'y veux point regarder.

ERASTE.

Oh! cadedis, j'y regarderai bien moi.

CLITANDRE.

Cela merite d'être éclairci.

LE BARON.

Signori, Signori questo, ni si fait point, è mi farerè ragione...

BARTOLIN.

Doucement, doucement, baissez un peu la voix.

ERASTE.

Ah! cadedis, les magazins sont bien garnis, ce n'est point un conte, & voilà un Fripon qui dit vrai.

MERLIN.

Je le sçavois bien moi, que je ne me trompois pas.

LE BARON.

Mousu, Mousu Dorante, je me prens à vous de cette insulte.

DORANTE.

Va miserable, je t'en ferai raison, comme tu le merites.

BELISE.

Je ne sçais où j'en suis, quelle avanture!

DORANTE.

Ce n'est pas tout, Messieurs, il faut qu'il convienne qu'il n'a point d'autre métier que celui de fripon de jeu, parleras-tu?

LE BARON.

Hé là là, Messieurs, point de violence, je conviendrai de tout ce qu'il vous plaira, mais ne me perdez pas, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Et l'argent qu'il nous a volé à tous tant que nous sommes.

LE BARON.

J'en rendrai la moitié, que chacun fasse ses comptes, il me semble que c'est avoir de la conscience.

CLITANDRE *à Belise.*

Vôtre banque étoit en bonne main, Madame.

BELISE.

J'y ait été trompée la premiere, & j'y perdrai peut-être plus qu'un autre.

ERASTE.

Et l'autre fripon qu'en ferons-nous, il mérite grace & récompense même.

DORANTE.

Je m'en charge, Messieurs, je la lui ai promise; c'est mon valet, & je ne lui ai fait joüer ce personnage que pour détromper Madame, & lui faire voir quel homme c'étoit que le Baron.

BELISE.

Je suis ravie d'être desabusée; & je vous donne ma fille.

DORANTE.

Vous me rendez le plus heureux de tous les hommes.

LA MARQUISE.

Et en faveur du mariage, joüons donc quelques reprises de Lansquenet, ou quelques tailles de Pharaon.

DORANTE.

Nous ferons tout ce qu'il vous plaira, Mesdames, je prens sur moi les risques de l'amende, & je taillerai même, si l'on veut, pour la premiere fois de ma vie.

ERASTE.

Je suis de moitié de la banque.

DORANTE.

Volontiers.

BELISE.

Que l'on fasse avertir les gens du Concert & du Bal.

LISETTE.

Ils sont presque tous là-dedans, Madame.

BELISE.

Pendant que nous serons au jeu, que l'on commence l'un & l'autre, on continuëra après le souper.

MERLIN *à part.*

Il y auroit ici un beau coup a faire, mon Maître a plus de deux cens loüis dans sa bourse; j'ai vingt pistoles, tâchons de trouver quelque Associé pour enlever la Banque.

On se met au jeu, Dorante taille,
On chante une Cantate pendant
Laquelle il entre plusieurs Masques.

MARCHE.

LE Jeu nous amène,
Dans ces lieux,
Pour nous faire à tous un sort heureux;
Dans ta douce chaîne
Dieu d'amour,
Depuis long-tems nuit & jour,
Nous t'avons fait nôtre cour,
Nous prenons haleine
Dans les Jeux,
Afin de te servir mieux.

CANTATE.

Dans le Quartier Saint Honoré,
Est un Sabat de Lampions éclairé,
Où tous les soirs nombre de Belles,
Aux Partisans des Lansquenets,
Viennent étaler leurs attraits
A la lueur de cent chandelles;
C'est-là qu'une vieille Cipris,
Dame & Patrône du Logis,
D'une voix plaintive & cassée,
Sur les accidens de Paris,
Leur explique ainsi sa pensée.

Filles d'amour, ce jour eſt terrible pour vous,
Pharaon, Laſquenet, Baſſette,
Sont défendus, l'affaire eſt faite,
Mes Enfans, que deviendrons-nous :
En quel état, cruel, nous met cette deffenſe ?
O Ciel ! permets tu donc que ſous d'injuſtes coups,
On oprime ainſi l'innocence,
Filles d'amour ce jour eſt terrible pour vous.

Elle dit à ces mots, les Nymphes étonnées,
Pleurent amérement leurs triſtes deſtinées ;
Le rouge & le blanc de leur tein,
Se mêlent à regret aux larmes
Qui trainent, en coulant, les charmes
De leur viſage ſur leur ſein.

Une beauté preſque naiſſante,
Rit de les voir verſer des pleurs,
Et dans ce grand revers conſtante,
Elle conſole ainſi ſes Sœurs.

Que le Diable emporte,
Et Joüeurs & Jeux,
Et que nous importe
Qu'ils ſoient malheureux,
Nous ferons en ſorte
De nous paſſer d'eux.

Les Jeux qu'on défend en ce jour,
Ont le ſort qu'ils devoient attendre ;
Mais les Jeux charmans de l'amour
Sont des Jeux qu'on ne peut défendre.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, *& tous les Acteurs de la Scene précedente.*

DORANTE, *en se levant brusquement de la Table du jeu.*

OH! parbleu, il y a ici quelque chose d'extraordinaire, & que je ne comprens pas.

ERASTE.

Sandis, je le comprens bien moi, nous avons chassé deux Fripons, il en est revenu d'autres en masque; cette Chauve-souri, & ce Perroquet sont des oiseaux de mauvais présage: mais sandis ils ne s'envoleront pas, & je leur vais rogner les aîles, je tiens le mien, saisissez le vôtre.

LA MARQUISE.

Une banque de plus de deux cens loüis enlevée au moins de deux tailles.

ERASTE.

Messieurs les Masques, on sçaura qui vous êtes;

GARBATACASE.

Moi, Monsieur, l'être in pon gentilhomme Allemand, vous prendre garde.

ERASTE.

Un gentilhomme Allemand, c'est ce Coquin de Baron.

GARCATACASE.

Oüi, Monsieur, on ne veut plus que je taille, je suis venu ponter, quel mal y a-t'il à cela?

LE MARQUIS.

Quel mal il y a, miserable, tu nous voles?

DORANTE.

Et celui-ci, est mon coquin de Valet, ils étoient d'intelligence.

MERLIN.

Nos haines ne durent pas, comme vous voiez; nous sommes d'honnêtes gens, il n'y a point de rancune parmi nous autres.

DORANTE.

Ah insolent! te jouer à moi.

MERLIN.

Nous voulions vous corriger à vôtre coup d'essai, pour vous empêcher de continuër.

DORANTE.

Comment marousle!

MERLIN.

Ce sont les vingt pistoles de Mademoiselle qui sont cause de cela, je voulois les faire valoir.

ERASTE.

Ah sandis, Messieurs les Coquins, vous rendrez gorge.

DORANTE.

Reprenons d'abord nôtre argent, & qu'on les abandonne à leur mauvaise destinée.

MERLIN.

Oüi; nous tâcherons de la corriger.

LISETTE.

On a servi, Madame.

BELISE.

Allons nous mettre a table, que le Bal continuë, & que cette avanture nous corrige de l'extravagance qu'il y a de jouer avec des Masques.

LISETTE.

Et gardez-vous des visages même.

DIVERTISSEMENT

ENTRE'E.

PREMIER AIR.

AMour soutient tes interêts,
Hâte-toi, vole, viens détruire
Les Pharaons, les Lansquenets;
Ces ennemis de ton Empire,
T'enlevent tes meilleurs Sujets.

ENTRE'E.

SECOND AIR.

Dieu des Amours,
Que de Conquêtes nouvelles!
Les Jeux t'assurent tous les jours
Par leurs secours,
Tu triomphe des plus Rebelles.

TROISIEME AIR.

Un Amant que flâtent les Jeux,
Est toûjours bien traité des Belles,
Et le hazard d'un coup affreux
Réduit souvent les plus cruelles,
A ne pouvoir souffrir près d'elles,
Aucun Soupirant malheureux.

VAUDEVILLE.

PREMIER COUPLET.

Une beauté jeune & brillante,
Dans tous les Jeux, fait grand fracas,
Gagne beaucoup, est fort contente,
Et son vieux mari n'y perd pas.

SECOND COUPLET.

Tandis qu'actif pour la finance,
L'Avocat Blaise est au Palais,
Sa femme au Jeu donne audiance,
Et lui fait perdre son procez.

TROISIE'ME COUPLET.

Ici venu de la Province,
Un jeune Apprentif Magistrat,
Aux Jeux d'abord brilloit en Prince,
Il fut bien-tôt gueux comme un Roi.

QUATRIE'ME COUPLET.

Quand certain Marchand prend caroſſe.
Et dans les Jeux fait le Marquis,
Son Epouſe fait un negoce,
Qui ſoûtient les airs qu'il a pris.

MERLIN.

CINQUIE'ME COUPLET.

Depuis long-tems, je ne m'occupe.
Qu'au Lanſquenet, au Pharaon,
J'ai commencé par être dupe,
Je finis par être fripon.

SIXIE'ME COUPLET.

Laiſſons aux Flaireurs de Cuiſine,
Regretter les Jeux défendus,
Qu'aucun autre ne s'en chagrine,
Ce ſont ceux qui perdent le plus.

SEPTIE'ME COUPLET.

Le Pharaon eſt en déroute,
C'eſt peut-être un bonheur pour vous;
Pour peu d'argent qu'il en coûte
Venez tous en rire avec nous.

LA DESOLATION DES JOÜEUSES, COMEDIE.

ACTEURS.

DORIMENE, Mere d'Angelique.
ANGELIQUE, Fille de Dorimene.
LA COMTESSE.
L'INTENDANTE.
ERASTE.
CLITANDRE.
LE CAISSIER.
Mr TOPASE.
DORANTE, Amant d'Angelique.
MERLIN, Valet de Dorante.
LE CHEVALIER de Bellemonte.
LISETTE, Fille de Chambre de Dorimene.
UN MARQUIS.
Un Laquais de Dorimene.

La Scene est à Paris chez Dorimene.

LA DESOLATION DES JOÜEUSES, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

QUAND Madame vôtre Mere en devroit enrager cent fois d'avantage, je ne sçaurois m'empêcher d'en être gaye, & je gage que vous en êtes pour le moins aussi contente que moi.

ANGELIQUE.

Je t'avouë, Lisette, que je voudrois de tout mon cœur que ce ne fut point une fausse nouvelle, & que ce qu'on nous en disoit hier au soir se confirmât aujourd'hui.

LISETTE.

Cela est tout confirmé, & il n'est encore venu ni Joüeur ni Joüeuse d'aujourd'hui. Voilà déja la cohuë écartée, Dieu merci, & je sçai bien

pour moi, que si j'avois gouverné la Police, il y a long-tems que l'affaire seroit faite, & qu'on ne parleroit plus de ces maudits Jeux, qui causent tant de désordre, & qui m'ont fait passer tant de nuits sans me coucher.

ANGELIQUE.

Ce ne sont point les veilles qui me fatiguent, & le Jeu même ne me déplairoit peut-être point si fort, si l'on joüoit ailleurs que chez ma Mere; mais que cette Maison soit une Academie ouverte à toute sorte de gens, que tout ce qu'il y a de faineans, de ridicules, & d'extravagans, pour ne rien dire de plus fâcheux, soient les bien venus dans ce logis, que dans mon Cabinet, à ma toillette même, je sois éternellement obsedée de quelque visage désagréable, à qui je n'ose dire, *vous me fatiguez*; parce qu'il perd quelquefois son argent avec ma Mere, en verité, c'est un suplice dont je serai bien-aise d'être débarrassée.

LISETTE.

A propos de cet argent qu'on perd quelquefois contre Madame vôtre Mere; je n'y faisois pas réflexion d'abord, & je ne sçai si vous avez tout-à-fait raison d'être bien-aise de ce nouveau Réglement. Le Lansquenet défendu va rogner ses rentes & son équipage, & vous n'en serez peut-être pas mieux. Je commence à n'être plus si réjoüie.

ANGELIQUE.

Ah! plût au Ciel, Lisette, être la plus malheureuse Demoiselle du Roiaume, & que ma Mere ne fut jamais entrée dans ce commerce.

LISETTE.

Voilà des sentimens fort nobles, assurément, & je ne doute point que Dorante n'ait beaucoup contribué à vous les inspirer. Franchement, Madame, c'est un fort honnête homme, il faut qu'il vous aime bien tendrement, pour ne s'être point rebuté des manieres de Madame vôtre mere, & du refus

qu'elle fit à la Personne qui vous demanda pour lui il y a quelques mois.

ANGELIQUE.

Je ne sçai, il me semble que dans l'état où sont les choses, si la nouvelle est vraie, il dévroit être ici.

LISETTE.

Vous avez raison, Dorante dévroit être ici. Je l'ai fait avertir dés le matin, comme vous me l'avez commandé, & il viendra bien-tôt, assûrément.

ANGELIQUE.

Le voici, Lisette.

LISETTE.

Ne vous disois-je pas bien qu'il ne tarderoit guére ?

SCENE II.

DORANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

DORANTE.

EH bien, Madame, puis-je espérer que le changement dont on parle aûjourd'hui dans tout Paris, fera changer les sentimens de Madame vôtre mere, & croiez-vous qu'elle me pardonne maintenant de n'être pas Joüeur de profession ?

LISETTE.

Je le croi, pour moi, & il me semble qu'il n'y a pas lieu d'en douter, puisque voilà vos sentimens justifiez par Arrêt.

ANGELIQUE.

Je vous répons de mon cœur, Dorante ; mais je ne puis vous répondre de ma Mere. Je vous ai déja dit les raisons, qui jusqu'ici, je croi, l'ont renduë contraire à vôtre amour. Elle m'a parlé tant de fois, & en des termes si avantageux du Chevalier de Bellemonte, que je la soupçonne de m'avoir destinée pour lui, dans l'espérance de quelque fortune considérable, qu'il lui avoit promis de faire au Lansquenet.

LISETTE.

Oh ! bien, bien, si vôtre Mere n'a eu que cette visée, vos affaires vont le mieux du monde, & voilà les espérances & la fortune du Chevalier bien avanturées.

DORANTE.

Le Chevalier est un Avanturier tombé des nuës, qu'on ne connoît que par le jeu, & qui ne subsistoit que par-là, comme mille autres de son caractere.

LISETTE.

Voilà bien des Chevaliers à l'Hôpital. Que de Banqueroutes !

DORANTE.

Le Chevalier de Bellemonte ! Si cela est, je suis bien vangé de Madame vôtre Mere, par l'indignité du Rival qu'elle me préféroit.

LISETTE.

Oh ! ça, ça, laissons-là la bagatelle, s'il vous plaît, & venons au fait. Comment nous y prendrons-nous ? Qui ferons-nous parler à Madame ?

DORANTE.

Tu sçais de quel air mon Oncle fut refusé ?

LISETTE.

D'accord, mais Monsieur vôtre Oncle se portoit à merveille quand on le refusa, & il est fort mal à present.

DORANTE.

Il ne peut pas vivre long-temps encore. Je viens d'envoier chez lui, & l'on m'en viendra dire ici des nouvelles.

LISETTE.

Voilà des conjonctures merveilleuses au moins. Le Lansquenet défendu, & un Oncle presque à l'agonie ! Vos affaires ne sont point desespérées, vous dis-je.

DORANTE.

Et bien, crois-tu que je puisse hazarder une seconde demande ?

LISETTE.

Oui, mais par qui la ferons-nous faire, cette demande ?

DORANTE.

Je ne sçai.

LISETTE.

Si vous aviez quelque riche Grand-Mere sur le bord de sa fosse, cela seroit d'un fort grand poids.

DORANTE.

Je n'en ai point.

LISETTE

Faites parler par le Medecin de vôtre Oncle, & qui lui promette de le dépêcher incessamment.

ANGELIQUE.

Cela ne serviroit de rien, tant que l'entêtement de ma Mere durera pour le Chevalier.

LISETTE.

Et comment faudroit-il faire pour la désentêter ?

DORANTE.

J'ai depuis quelques jours un maître fripon avec moi que je crois reconnoître, & qui ne s'est point fait mon Valet sans quelque dessein. Il pourroit bien nous être utile dans cette affaire.

LISETTE.

Le voici tout à propos, comme si vous l'aviez mandé.

SCENE III.

DORANTE, ANGELIQUE, LISETTE, MERLIN.

MERLIN.

JE viens de chez Monsieur vôtre Oncle, Monsieur, comme vous me l'aviez ordonné.

DORANTE.

Et bien, en quel état est-il ? Comment va sa maladie ?

MERLIN.

Le mieux du monde, il ne passera pas la journée. Il vous demande pour une affaire de conséquence, & on est venu trois ou quatre fois vous chercher.

ANGELIQUE.

Sçachez ce qu'il vous veut, Dorante, & ne négligez point cette affaire.

DORANTE.

Voions donc auparavant, de grace...

MERLIN.

Madame a raison, Monsieur. Les Oncles ne sont point des gens à négliger, & sur tout dans les occasions comme celle-ci

DORANTE.

Mais, belle Angelique, nous n'avons point examiné de quelle maniére nous pourrions détromper Madame vôtre Mere du Chevalier de Bellemonte.

LISETTE.

Dépêchez donc de l'examiner, & de conclure.

DORANTE.

Oh ! ça, Merlin, il faut me rendre un service, mon Ami.

MERLIN.

Vous ſçavez, Monſieur, que depuis le peu de temps que j'ai l'honneur d'être à vous, je me ſuis toûjours volontiers acquitté des commiſſions que vous m'avez données. Je vous ai pris en affection, & je ſuis content de vous, je vous aſſûre. Expliquez-moi vôtre affaire, que je voie ſi elle n'eſt point trop difficile, & ſi je me ferai prier, ou non.

ANGELIQUE *à Merlin.*

Ah! mon pauvre Enfant, tâche à faire ce qu'on te dira, & ſois aſſûré d'une parfaite récompenſe, Je te donnerai...

DORANTE.

Bon, Madame, c'eſt bien l'argent qui le gouverne. Vous ne le connoiſſez pas, Madame, il ne tient qu'à lui d'en avoir autant qu'homme de France.

MERLIN.

Comment diantre, m'auroit-il reconnu?

DORANTE.

Demandez-lui ſi je me trompe.

MERLIN.

Monſieur.

DORANTE.

Eh! allons, allons, parlons franchement, mon Ami. Je ſuis bon Prince, comme tu vois, je me connois en gens, & toute ta ſcience ne ſe borne point à bien faire un meſſage, & à peigner une Perruque. Plaît-il?

MERLIN.

Monſieur.

DORANTE.

Qu'en penſes-tu, Liſette? Regarde-le un peu. Hem? Qu'en dis-tu?

LISETTE.

Je lui trouve quelque choſe de grand, quelque choſe d'illuſtre dans la phiſionomie.

MERLIN.

Ma phisionomie est assez heureuse. J'enrage; me voilà découvert.

DORANTE.

Nous nous sommes vûs quelque part, & tu ne te nommois pas Merlin en ce temps-là. Tu es un adroit, mon Ami.

MERLIN.

Tout est perdu. Monsieur, je ne me remets pas.

DORANTE.

Là, ne te trouble point. Mon dessein n'est pas de te nuire, au contraire; mais puisque tu m'as fait l'honneur de me choisir pour ton Maître, il est juste que je profite de tes petits talens.

MERLIN.

Monsieur...

LISETTE.

Eh! mort de ma vie, tu fais bien des façons pour avouër la chose. Est-ce un si grand crime, & n'y a-t-il pas aujourd'hui mille honnêtes gens qui s'en mêlent?

MERLIN.

Eh! bien, Monsieur, puisqu'il faut dire comme vont les choses, il est vrai que je me suis autrefois mêlé de quelques petites bagatelles, mais je vous assûre que j'ai tout oublié. Je ne vous conseille pas de jouër de moitié avec moi, je vous ferois perdre infailliblement.

DORANTE.

Non, non, garde les trente pistoles, je ne te les ai pas données pour jouër de moitié. C'est déja quelque chose que de s'être mêlé autrefois de la bagatelle, & il n'est pas que tu n'en sçaches assez pour ce qu'il nous faut.

MERLIN.

Mais au moins, Monsieur, je vous prie de ne me point engager dans quelque mauvaise affaire,

Je ne suis pas encore trop bien raccommodé avec la Justice, & nous boudons ensemble depuis quelque temps.

DORANTE.

Ce sont les petits differens que tu as eu avec elle, qui t'ont fait mettre en condition, n'est-ce pas?

MERLIN.

Mais, Monsieur, puisque vous devinez si bien les choses, je ne vous nierai point que quelques-unes de ces petites bagatelles, quelques Decrets mal purgez, m'ont fait résoudre à me mettre auprès de quelque honnête personne qui eût soin de moi, & qui m'honorât de sa protection en cas de besoin.

DORANTE

Tu peux t'assûrer de tout cela avec moi, si tu me sers sans me trahir. Ne connoîtrois tu point, dis-moi, un certain Chevalier de Bellemonte, par hazard: Les habiles gens se connoissent ordinairement.

MERLIN.

Le Chevalier de Bellemonte.

LISETTE.

Rêve un peu, tâche de rapeller ta mémoire!

DORANTE.

Il est peut-être de tes Amis.

ANGELIQUE.

Vous rêvez, Dorante, de croire que le Chevalier soit Ami de vôtre Valet

DORANTE.

Non, non, Madame, cette pensée n'est pas sans fondement, & je vous répons qu'il n'y a pas quatre ans que Merlin étoit Chevalier d'aussi grande conséquence que celui à qui nous avons affaire.

MERLIN.

Ah! c'est à Lion que vous m'avez vû sans doute! Je n'ai jamais été Chevalier que dans cette Ville-là.

DORANTE.

Que vous disois-je, Madame ? Et bien, crois-tu connoître celui que je t'ai nommé ?

MERLIN.

Ce nom de Bellemonte a assez l'air de quelques-unes de nos Seigneuries, mais il me semble que je n'en ai pas encore oüi parler.

LISETTE.

Il faut lui faire voir le Chevalier, il le connoîtra peut-être.

MERLIN.

Je pourrois bien le voir sans le connoître, car on change de personnages dans le monde. Tantôt on est Marquis, tantôt Chevalier, puis Marchand, quelquefois Abbé, Financier souvent. Que sçai-je moi ? Dans la derniere affaire qui m'est arrivée, je faisois le Commissaire.

ANGELIQUE.

Il nous dit-là des choses assez particulieres.

DORANTE.

Il en sçait beaucoup, Madame, je vous assûre.

LISETTE.

Le joli Garçon !

DORANTE.

Comment ferons-nous ?

MERLIN.

Si vous pouvez me faire jouër avec vôtre homme, pour peu que nous travaillons ensemble tête-à-tête, je vous dirai bien-tôt ce qu'il sçait, de quelle école il est sorti, & quelque chose de plus, peut-être.

DORANTE.

Me répons-tu de cela ?

MERLIN.

Oüi, Monsieur, je vous en répons. Nous nous connoissons en Joüeurs nous autres, comme les Peintres se connoissent en Tableaux.

LISETTE.

LISETTE.

Cela eſt admirable.

DORANTE.

Viens, ſur moi, & pendant que j'irai chez mon Oncle, va prendre un de mes habits. Je te mettrai aux priſes avec nôtre homme.

ANGELIQUE.

Où croiez-vous le pouvoir joindre, Dorante?

DORANTE.

Que Liſette ſe trouve dans vôtre chambre, je veux que la Scene ſe paſſe dans vôtre cabinet. Adieu, voila Madame vôtre mere. Je ſuis ici dans quelques momens.

LISETTE.

Oh! parbleu, Monſieur le Chevalier, nous ſçaurons ce que vous ſçavez faire.

SCENE IV.

DORIMENE, ANGELIQUE, LISETTE, TOPASE.

DORANTE.

OUi, Monſieur, la réſolution en eſt priſe, & c'eſt à vous de voir ſi vous me pouvez faire toucher cet argent auſſi-tôt que je ſerai arrivée.

LISETTE *à Angelique.*

Quel Pelérinage va-t-elle faire?

ANGELIQUE.

Je ne ſçai.

DORIMENE.

A quoi rêvez-vous?

TOPASE.

Ce n'eſt point la ſomme qui m'embaraſſe, &

Dieu-merci, nous sommes en état mes Correspondans & moi, de faire tous les jours de plus grosses affaires; mais les Bijoux que vous avez envoiez ce matin chez moi, ne valent point à beaucoup prés l'argent que vous en voulez avoir, & vous sçavez, Madame, & que dans le tems où nous sommes, on ne se charge guére de Bijoux, qu'on ne les ait à grand marché.

DORIMENE.

Bon Dieu, Monsieur Topase, que vous faites le difficile, comme si nous ne sçavions pas de quel profit vous sont les Bijoux, & combien vous faites vôtre compte à les vendre trois fois plus qu'ils ne valent aux jeunes gens de Famille qu'on vous adresse quand ils ont affaire d'argent.

TOPASE

Cela va bien changer, Madame, le Lansquenet défendu nous coupe la gorge, & voilà le commerce ruïné en France.

DORIMENE.

Cela est vrai, Paris va devenir desert assurément, si l'on ne réforme cette défense.

TOPASE.

Paris. Paris verra ce qu'il perd, en nous perdant sur-tout.

ANGELIQUE.

Ah! bons Dieux, Lisette, auroit elle fait dessein d'aller demeurer à la Campagne?

LISETTE.

J'en meurs de peur aussi bien que vous.

DORIMENE.

Mon pauvre Monsieur Topase, mon départ ne peut-être trop prompt à ma fantaisie. Finissons nôtre affaire le plûtôt que nous pourons.

TOPASE.

Relâchez vous de quelque chose, Madame, & nous n aurons pas de peine à conclure. Je vous ourn.rai les quinze mille livres en belles & bonnes

Lettres de Change, païables à vûë.

DORIMENE.

Je passerai chez vous cette aprés-dînée, & nous termineront toutes choses.

TOPASE.

Je vous attendrai, Madame.

SCENE V.

DORIMENE, ANGELIQUE, LISETTE.

DORIMENE.

Eh bien, ma Fille, voilà un terrible coup à quoi je ne m'attendois guére. Tout est ruïné, ma Fille, voilà ta fortune perduë, ma pauvre Enfant.

ANGELIQUE.

Comment donc, Madame?

DORIMENE.

Comment? Le Chevalier de Bellemonte alloit gagner tout l'argent de Paris, & j'avois parole qu'il t'épouseroit.

ANGELIQUE.

Je vous suis bien redevable, Madame, des vûës que vous aviez pour ma fortune, mais le Chevalier...

DORIMENE.

Ce ne sont point des chimères Il a des secrets admirables pour gagner à coup sûr au Lansquenet.

LISETTE.

Et cela, sans qu'il y ait la moindre petite ombre de friponnerie. Il est adroit comme un singe au moins.

DORIMENE.

Oh! pour cela, il joüe le plus honnêtement du

monde. N'eſt-il pas vrai, Liſette?

LISETTE.

Oüi, Madame.

ANGELIQUE.

Je le veux croire, Madame, pour lui faire honneur, & pour vous faire plaiſir; mais en verité....

DORIMENE.

Il ne vous reſte qu'une petite reſſource dans nôtre affliction, & je ſuis bien-aiſe de vous informer du deſſein où nous ſommes le Chevalier & moi.

ANGELIQUE.

Ah! Liſette, voila une reſſource qui me fait trembler.

DORIMENE.

Qu'avez-vous

ANGELIQUE.

Rien, Madame.

DORIMENE.

Je croi, ma Fille, que vous ſerez ravie de ma réſolution, les jeunes perſonnes ſont ordinairement bien-aiſe de voiager.

LISETTE.

En voici bien une autre.

ANGELIQUE.

Comment donc, Madame, où voulez-vous aller?

DORIMENE.

En Angleterre, ma Fille.

ANGELIQUE.

En Angleterre, Madame?

LISETTE.

Paſſer la Mer comme des Hirondelles.

ANGELIQUE.

Avez-vous bien ſongé, Madame...;

DORIMENE.

J'ai fait toutes les réfléxions qu'il a fallu faire. C'eſt un Perou que l'Angleterre pour un habile Joüeur comme le Chevalier, & la pluſpart de ces

gros Milords ne sçavent que faire de leur argent.

ANGELIQUE.

Ah! juste Ciel, que je suis malheureuse!

DORIMENE.

Quand nous aurons épuisé l'Angleterre, nous passerons en Hollande. Il y a de bonnes bourses encore en ce Païs-là.

LISETTE.

Assurément, & si vous ruïnez la Hollande, je vous conseille de ne pas aller plus loin, Madame, & de regagner Paris tout au plus vîte.

DORIMENE.

Moi, je n'y remettrai les pieds de ma vie que le Lansquenet n'y soit rétabli.

SCENE VI.

DORIMENE. LA COMTESSE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

VOilà Madame la Comtesse qui fera le voiage avec vous si vous voulez.

LA COMTESSE.

Bon jour, ma chere. Qu'est-ce que c'est donc que ceci? Où est tout nôtre monde aujourd'hui? Quels paresseux! Le Chevalier n'est point encore venu Où est Monsieur l'Abbé, ma mignonne? Et le petit Caissier, je ne le voi point. Il faut que la Marquise soit malade, puisqu'elle n'est point arrivée la premiere.

LISETTE.

Diantre soit de l'extravagante.

LA COMTESSE.

Allons donc, des tables, des cartes. Quel abandonnement ! Il n'y a encore rien de préparé.

DORIMENE.

Hé, Madame, quel contre-temps de plaisanterie !

LA COMTESSE.

Je ne vins point hier, mais vous n'avez point de reproche à me faire, je ne sortis pas de la journée : je m'étois purgée par précaution, & je ne voulois voir personne.

LISETTE.

Ah, ah, vous ne sçavez donc point encore les nouvelles ?

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi ; j'en sçai quelqu'une. Nôtre jeune Allemand m'a conté ce matin à ma toilette quelque chose de particulier. La petite Procureuse..... j'en suis fâchée vraiment, c'est une bonne petite Femme. Elle emprunta il y a quelques jours sur un colier de mille écus six vingt pistoles qu'elle perdit ici le lendemain.

DORIMENE.

Hé bien, Madame ?

LA COMTESSE.

Hé bien, Madame, le Collier faux qu'elle avoit acheté pour remplacer le sien, n'étoit point tout à fait semblable, Monsieur le Procureur s'en est apperçû, & il l'a querellée d'une maniére épouvantable.

LISETTE.

Le ridicule ?

LA COMTESSE.

N'a-t-elle pas fait un grand crime de perdre six vingt pistoles. Mais ces Bourgeois sont bien brutaux, ma mignonne.

DORIMENE.

Oh ! pour cela, leurs maniéres sont bien diffé-

rentes de celles des gens de qualité.

ANGELIQUE.

Je suis dans un étrange accablement, Lisette.

LISETTE.

Allez-vous reposer dans vôtre cabinet. Je vous avertirai quand Dorante sera venu.

SCENE VII.

DORIMENE, LA COMTESSE, CLITANDRE, LISETTE.

LA COMTESSE.

AH, ah! le Troupeau se rassemble à la fin. Voila Clitandre le bel esprit.

CLITANDRE.

Madame, je vous donne le bon jour.

LA COMTESSE.

Qu'il est triste, ma bonne! Bon jour, Clitandre. Allons, gai, gai, Il perdit hier son argent je gage.

CLITANDRE.

Hé, Madame, plût au Ciel que j'eusse perdu mille pistoles, & que ce malheur-là ne fut point arrivé.

DORIMENE.

Ah! Clitandre, que je vous sçai bon gré d'être sensible à cet accident!

LA COMTESSE.

Comment donc, que voulez-vous dire? Vous êtes, je croi, de concert pour me plaisanter l'un & l'autre. Plus je vous regarde, & moins je vous comprens tous deux. Quel malheur? quel accident? de quoi parlez-vous? Il semble que vous prévoiez la fin du monde, & qu'elle soit prête d'arriver.

DORANTE.

Madame la Comteſſe ignore aparemment que le Lanſquenet eſt défendu.

LA COMTESSE.

On a défendu le Lanſquenet ?

CLITANDRE.

Eh ! oüi, Madame, on a défendu le Lanſquenet

LA COMTESSE.

Vous vous mocquez, Clitandre, cela ne ſe peut pas, & c'eſt comme ſi l'on défendoit de dormir.

CLITANDRE.

Pour moi, j'aimerois autant qu'on m'eût défendu le boire & le manger.

DORIMENE.

Il eſt vrai qu'il vaut autant mourir.

LA COMTESSE.

Mais cela ne ſe peut pas, vous dis-je, encore une fois.

CLITANDRE.

Eh! Madame la Comteſſe, je vous dis ce que tout Paris ſçait, ce que tout Paris dit, & ce que j'ai entendu publier ce matin ſous mes feneſtres.

LA COMTESSE.

Ah! publier. Publier c'eſt autre choſe. Ces publications ſont pour le peuple, pour les Laquais, pour la canaille, à qui l'on fait bien de défendre certains Jeux qui ne ſont faits que pour les gens de qualité.

CLITANDRE.

Oüi, Madame, vous avez raiſon, ce ſont les Laquais & la canaille à qui l'on défend de joüer le Lanſquenet, ſous peine de paier mille écus d'amende.

LA COMTESSE.

Mille écus, mille écus! mais vraiment vous n'y ſongez pas, vous avez mal entendu, Clitandre & il me ſemble que ſi la défenſe étoit pour les perſonnes de condition, ils valent aſſez la peine qu'on leur ſignifie la choſe chez eux, ſans la leur publier au coin des ruës.

CLITANDRE.

Que voulez-vous que je vous dise, Madame ? Ce sont des affaires qui se font ordinairement ainsi.

UN LAQUAIS

Voila Madame l'Intendante dans vôtre antichambre, qui se trouve mal, je croi.

DORIMENE.

Voiez ce que c'est, Lisette.

LA COMTESSE.

Est-ce cette Intendante, qui perdit tant d'argent il y a huit jours ?

DORIMENE.

Elle-même.

CLITANDRE

Oh ! parbleu, elle a dequoi perdre. Son Mari a ruïné le Maître dont il gouverne les affaires, mais je croi qu'il sera bien-tôt ruïné lui-même par les dépenses de sa Femme.

SCENE VIII.

DORIMENE, LA COMTESSE, L'INTENDANTE, CLITANDRE, LISETTE.

L'INTENDANTE.

UN fauteüil, ma pauvre Lisette, un fauteüil. Ah ! je n'en puis plus.

DORIMENE.

Qu'est-ce que ceci : Madame l'Intendante qui se meurt.

L'INTENDANTE.

Ah ! Madame, le moien de vivre après un coup comme celui-là. On ne joüera plus au Lansquenet.

LISETTE.

Allons, allons, Madame, contre fortune bon cœur, vous joüerez à quelque autre jeu où vous gagnerez davantage.

CLITANDRE *à la Comtesse.*

Vous le voiez, Madame, la publication est pour tout le monde, & vous ne pouvez pas dire qu'une Intendante ne soit une personne de fort grosse qualité.

L'INTENDANTE.

Eh! mon pauvre Clitandre, que me sert-il d'en avoir, de la qualité Ai-je plus de privilege que les autres, & le Lansquenet. . Ah! Lisette, je me meurs.

LISETTE.

Madame a raison, quoi qu'elle soit femme de qualité, le Lansquenet n'est-il pas aussi bien défendu pour elle que pour sa belle-sœur, qui n'est que la femme d'un Apotiquaire?

CLITANDRE.

Elle me feroit rire, malgré mon chagrin.

LISETTE *à l'Intendante.*

Eh! allons, allons, Madame, revenez à vous, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Mais vraiment c'est tout de bon qu'elle est évanoüie.

DORIMENE.

Evanoüie!

CLITANDRE.

Parbleu, il n'y a point à rire à cela, Mesdames.

LA COMTESSE.

Et tôt, tôt, de l'eau de la Reine de Hongrie, du papier brûlé, du vinaigre, il faut commencer par la délasser.

LISETTE.

Bon, bon, laissez-moi faire seulement, j'ai dans ma poche un remede bien meilleur que tous ceux-là.

DORIMENE.

Un jeu de cartes ! Qu'en veux-tu faire ?

LISETTE.

C'est un jeu de Lansquenet, & il n'y a point de Joüeuse que cela ne ressuscite en moins de rien. Vous allez voir.

CLITANDRE.

Elle est folle, Madame. Il faut songer sérieusement à cet évanoüissement-là.

L'INTENDANTE.

Ah ! juste Ciel !

LISETTE.

Eh bien, que vous ai-je dit ?

LA COMTESSE.

Voila qui est tout-à-fait extraordinaire.

LISETTE.

C'est une belle chose que la sympathie. N'est-t'il pas vrai ?

DORIMENE.

Allons, Madame. Quel accablement est-ce-là ?

L'INTENDANTE.

Je n'en reviendrai point, Madame, que vous ne m'aiez promis de m'accorder une grace.

DORIMENE.

Vous êtes en droit de me commander, Madame ; je fais gloire de vous obéïr.

L'INTENDANTE.

Je suis bien-heureuse que Madame la Comtesse & Clitandre se rencontrent ici

CLITANDRE.

Puis-je vous être utile à quelque chose, Madame ?

LA COMTESSE.

Je suis tout à vôtre service : ordonnez, me voila prête.

L'INTENDANTE.

Il viendra quelques personnes encore, que je prierai de la même chose, & je ne crois pas qu'ils me refusent.

DORIMENE.

Parlez, Madame, que souhaitez-vous ?

L'INTENDANTE.

Je voudrois bien, Madame, que malgré la défense, nous joüalions encore quelques reprises de Lansquenet.

LA COMTESSE.

Madame l'Intendante a raison, Madame. Allons, allons, des cartes seulement, vîte, dépêchons-nous. Nous ne manquerons pas de Joüeuses sur ma parole.

DORIMENE.

Mais vous n'y songez pas, Madame, & les mille écus que l'on court risque de paier, les affronts à quoi l'on s'expose....

LA COMTESSE.

Bon, bon, voila de belles bagatelles. Qui est-ce qui sçaura que nous joüons ? Nous serons tous intéressez à ne le point dire, & quand nous serions surpris une fois le mois, ce n'est pas une affaire. Il faudra paier les mille écus, comme l'on paie les cartes, il n'y a rien de plus facile.

L'INTENDANTE.

Oüi, Madame la Comtesse le prend bien. Allons, Madame, de grace, commençons à joüer, je vous en conjure.

DORIMENE.

Mais, Madame, j'ai peut-être plus de passion pour le jeu que vous n'en témoignez vous-même, mais vous sçavez de quelle consequence...

L'INTENDANTE.

Eh ! Madame, nous ne joüerons que jusqu'à ce que j'aie regagné les milles pistoles que je perdis la semaine derniere. Après cela, je vous promets de renoncer au jeu pour toute ma vie.

DORIMENE.

Mais, Madame, si vous continuez à perdre ?

L'INTENDANTE.

Mais, Madame, je gagnerai indubitablement

Je n'ai engagé mes pierreries que sur ce pied-là, & il faut que je les retire dans six semaines au plus tard, car Monsieur l'Intendant arrive.

LA COMTESSE.

Ah ! voila nôtre petit Caissier qui sçait la nouvelle, car il paroît bien en colere.

SCENE IX.

DORIMENE, LA COMTESSE, L'INTENDANTE, LE CAISSIER, CLITANDRE.

LE CAISSIER.

COmment donc, Madame, est-ce que l'on ne jouë pas aujourd'hui ? Je ne vois point de carosses à vôtre porte, personne dans le logis. Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA COMTESSE.

Monsieur, faites-nous justice de cette défense-là.

L'INTENDANTE.

Faites-moi raison, Monsieur, du procedé de Madame, qui ne veut plus que l'on jouë chez elle au Lansquenet, de peur qu'il ne lui en coûte mille écus. Cela se doit il faire, Monsieur, & n'est-ce pas une chose qui crie vengeance ?

LE CAISSIER.

Il n'y auroit plus ici de Lansquenet ! Oh, parbleu, je prétens bien qu'on y jouë, moi, & nous verrons si j'en aurai le démenti.

CLITANDRE.

Ah, ah, voici un homme d'un assez plaisant caractére.

DORIMENE.

Monsieur, Monsieur Surat, vous vous oubliez ; & vous devriez un peu songer qu'on ne parle point de la sorte dans une maison comme la mienne.

LE CAISSIER.

Oh ! ventrebleu, Madame, on y joüera comme de coutume, où je ferai beau bruit pour mon argent, je vous en répons.

DORIMENE.

Que voulez-vous donc dire pour vôtre argent ?

LE CAISSIER.

Oüi, Madame, pour mon argent, morbleu : je suis ruiné si l'on ne jouë, mais ventrebleu, vous jouërez les uns & les autres jusqu'à ce que je sois paié de ce qui m'est dû Je suis au desespoir, voiez-vous, & j'ai deja voulu me pendre trois fois depuis ce matin.

CLITANDRE.

Le pauvre diable ! il me fait pitié.

LE CAISSIER.

Monsieur, Monsieur Clitandre, vous, Madame la Comtesse, & vous Madame, je vous en fais les Juges, s'il vous plaît, vous êtes des personnes raisonnables, & vous sçavez avec quelle bonne foi j'ai prêté mon argent au tiers & au quart depuis prés de deux ans.

CLITANDRE.

Assûrément, c'est un bon garçon qui ne cherchoit qu'à faire plaisir.

LE CAISSIER.

A l'un cinquante pistoles, à l'autre deux cens, mille écus, à celui-ci quatre cens écus à celui-là. Il m'est dû plus de vingt-cinq mille francs à l'heure qu'il est, Monsieur, & je n'ai joint d'autre sûreté que de vieilles cartes à poste

LA COMTESSE.

Voila de l'argent perdu si l'on ne joüe plus.

LE CAISSIER.

Oh ! Madame, on joüera, s'il vous plaît : Tê-

tebleu je n'en ſerai pas la dupe. Où diantre pourois-je ratraper tous ceux qui me doivent ? Pour deux ou trois perſonnes qui voudront bien paier, il y en auroit cinquante dont je ne tirerois jamais un ſou. Voilà Monſieur Clitandre qui me doit cent cinquante piſtoles, par exemple, le ſçai bien pour lui qu'il ne ſe fera pas tirer l'oreille, mais. . . .

CLITANDRE.

Moi, parbleu, je ne vous dois paier qu'à carte laiſſée. Faites-moi joüer ſi vous voulez que je m'acquite.

LE CAISSIER.

Et bien; Madame, que me feront les fripons, ſi les honnêtes gens agiſſent de cette maniére? Oh, tétebleu, je vous ferai joüer, je vous en répons: Allons, Madame, des cartes, je vous en prie, où je vais tout tuer.

DORIMENE.

Monſieur, Monſieur le Caiſſier, ſi je fais monter quelques laquais. . . .

LE CAISSIER.

Ventrebleu, Madame, qu'on donne de cartes, ou je tuërai quelqu'un, vous dis-je encore une fois.

DORIMENE.

Vous êtes un fou, mon ami, & c'eſt en fou que je vais vous faire traiter. Hola, quelqu'un.

L'INTENDANTE.

Eh, Madame.

LE CAISSIER.

Oüi, Madame, je ſuis fou & je ſuis en droit de l'être pour les vingt-cinq mille francs qu'il m'en coûte.

LA COMTESSE.

Le pauvre petit bon homme! il a raiſon dans le fond, cet argent là n'eſt peut être pas à lui, & je le trouve fort embaraſſé.

LE CAISSIER.

C'eſt juſtemen cela, Madame. Il faut que je rende mes comptes au premier jour, il y aura

plus de vingt-cinq mille francs à dire.

L'INTENDANTE.

Il me fait songer à mes pierreries, il faut que nous joüions, Madame, absolument, vous avez beau faire.

LE CAISSIER.

Eh, morbleu, Madame, je vous en conjure.

LA COMTESSE.

Allons, ma mignonne; un peu de pitié pour ce pauvre petit bon homme.

DORIMENE.

Mais, Madame, je ne veux point qu'il m'en coûte mille écus.

LA COMTESSE.

Par charité, ma bonne.

DORIMENE.

Je ne suis point en état de faire des charitez si considérables.

LE CAISSIER.

Tétebleu, Madame, cela n'est pas bien. Vous me mettez au desespoir, je me pendrai absolument; mais je tuerai quelqu'un avant que de me pendre.

DORIMENE.

Vous êtes un extravagant. Faites-vous paier comme il vous plaira, & prenez-vous de vos chagrins à ceux qui vous doivent.

LE CAISSIER.

Non, morbleu, c'est à vous, c'est vous qui avez profité de mon argent. Vous ne m'engagiez à le prêter aux Joüeurs, qu'afin de le leur gagner dans la suite, mais par la morbleu, je passerai cet article-là dans mes comptes, & vous aurez à faire à forte partie.

CLITANDRE.

Cette affaire-ci est plus fâcheuse pour lui que pour un autre, & je vous assûre qu'il perd beaucoup.

SCENE X.

DORIMENE, LA COMTESSE, L'INTENDANTE, ERASTE, CLITANDRE, LISETTE.

ERASTE.

EH! bons Dieux, Mesdames, qu'avez-vous fait à ce pauvre petit Caissier? Je viens de le rencontrer, il sort d'ici dans une rage épouventable.

LA COMTESSE.

Il prend les choses à cœur, le petit homme.

L'INTENDANTE.

N'a-t-il pas raison de se désespérer? Je ne sçai qui me tient que je n'en fasse autant, & si trois ou quatre personnes de résolution vouloient se désespérer avec moi, cela feroit peut-être ouvrir les yeux sur les desordres que cette défense va causer.

ERASTE.

Oh! pour cela Madame, il est sûr qu'on n'a point fait assez de réflexion sur les inconveniens qui en peuvent arriver. DORIMENE

Vous pensez vous moquer, Eraste, mais je vous assûre qu'il y a bien des choses à dire là dessus.

ERASTE.

Moi, Madame, je ne raille point, & il faut sçavoir à combien de choses & à combien de gens le Lansquenet étoit utile. CLITANDRE.

Cela passe l'imagination.

ERASTE.

Une Dame recevoit elle un bijou considérable de quelque Amant, le Mari n'avoit rien à dire, sa Femme l'avoit gagné au Lansquenet. LA COMTESSE.

Il a raison; cela étoit fort commode.

ERASTE.

Un fils de famille empruntoit à grosses usures, faisoit une dépense enragée; le pere ne s'embarassoit pas de cela. Il admiroit le bonheur de son fils & l'utilité du Lansquenet. L'INTENDANTE.

Cela est vrai, Meil y a mille gens intéressez dans cette afaire & il faut representer toutes ces choses-là.

ERASTE.

Moi, qui vous parle, moi, je ſuis à preſent l'homme du monde le plus embaraſſé.

CLITANDRE.

Comment donc ? que vous importe à vous que le Lanſquenet ſoit défendu ? Vous ne joüiez quaſi point, non plus que Dorante.

ERASTE.

Cela eſt vrai, mais on croioit que je joüois du moins, & le Lanſquenet me ſervoit à ménager la réputation de vingt femmes que je conſidére, & quelque dépenſe que je fiſſe, j'en faiſois honneur au Lanſquenet.

LA COMTESSE.

Hé bien, voilà vingt femmes perduës de réputation, Madame, on n'a point penſé à tout cela aſſûrément.

DORIMENE.

Bon, Madame, ce n'eſt rien encore que ce qu'il dit-là, mais tous les jeunes gens de Paris que voila des-œuvrez à l'heure qu'il eſt, qui ne ſçavent ou donner de la tête.

LISETTE.

Pour moi, je tremble des occupations qu'ils ſe vont faire.

SCENE XI.

DORIMENE, LA COMTESSE, L'INTENDANTE, ANGELIQUE, CLITANDRE, ERASTE, LISETTE.

DORIMENE.

AH! vous voila, d'où venez-vous Angelique?

ANGELIQUE.

Je viens de vôtre chambre où j'ai laissé Monsieur le Chevalier qui jouë au Piquet avec un jeune homme que je ne connois point. Dorante les regarde jouër.

LISETTE.

Ma foi, je ne les ai regardez qu'un moment, & la tête m'en fait mal. Il n'y a rien de plus triste que ce Piquet, & c'est ce jeu-là qu'il falloit deffendre, & non pas le Lansquenet qui est le plus beau jeu du monde, le plus universel, &. celui où l'on peut faire moins de friponneries.

CLITANDRE.

Mais cela me passe en effet. Attaquer directement ce pauvre Lansquenet, & souffrir tous les autres jeux.

LISETTE.

Oui, pourquoi ne pas deffendre ces vilains jeux d'exercice, où l'on gagne le plus souvent de bonnes pleuresies, & où l'on court risque à tous momens d'être assommé de quelques coups de bale?

LA COMTESSE.

Oh! pour moi, je vous répons que si on ne rétablit le Lansquenet, j'aprendrai à jouër à la Pau-

mé, assûrément ; car enfin il faut bien qu'une femme de qualité jouë, & je ne comprens pas qu'il y ait d'autres jeux pour les gens de qualité, que la Paume & le Lansquenet. N'est il pas vrai, ma Mignonne ?

ANGELIQUE.

Vous avez raison, Ma ame.

SCENE XII.

DORIMENE, LA COMTESSE, L'INTENDANTE, LE MARQUIS, ERASTE, CLITANDRE, ANGELIQUE, LISETTE.

LE MARQUIS.

ALlegresse, Madame, allegresse, tout va le mieux du monde, nous joüerons malgré les jaloux, je cours pour vous en avertir.

L'INTENDANTE.

Mon pauvre Marquis, que je vous embarasse pour une si bonne nouvelle.

LA COMTESSE.

Le Ciel en soit loüé Je sçavois bien, moi, que cette défense ne pouvoit pas durer. Allons, recouvrons le temps perdu, s'il vous plaît, Messieurs.

CLITANDRE.

Seroit-il possible, Marquis, que ce n'eût été qu'une fausse allarme ?

DORIMENE.

Tout Paris l'auroit prise bien mal à propos.

LE MARQUIS.

Non vraiment, ce n'est point une fausse alarme, & la deffense est très-expresse.

ERASTE.

Que venez-vous donc nous dire ?

LA COMTESSE.

Il ne falloit point tant accourir.

L'INTENDANTE.

Vous mocquez vous Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Non, Madame, & malgré la rigueur de la défence, il ne tiendra qu'à vous de joüer tant qu'il vous plaira, & sans craindre les Commissaires.

LA COMTESSE.

Si je joüe tant qu'il me plaira, je joüerai le jour & la nuit, assurément.

DORIMENE.

Proposez-nous donc vôtre expédient.

ERASTE.

Il va vous proposer de joüer sur les tuiles entre deux goutieres.

LA COMTESSE.

J'y avois déja songé, & je me souviens que j'y ai joüé plus de vingt fois en ma vie à la Bassette.

L'INTENDANTE.

Hé bien, Madame, puisque vous y avez joüé à la Bassette, nous pouvons bien y joüer au Lansquenet sans difficulté. Il fait fort beau cette après-dînée, allons.

CLITANDRE.

Si quelqu'un vient pour nous surprendre, il sera fort aisé de le faire sauter dans la ruë.

LA COMTESSE.

Assûrément, & sans le jetter par les fenêtres; même on dira, qu'alloit-il faire là ?

LISETTE.

Par ma foi, l'expédient des tuiles est bel & bon, mais vous seriez plus fraîchement dans la cave, à ce qu'il me semble, & on ne s'aviseroit jamais d'aller vous chercher parmi des tonneaux.

L'INTENDANTE.

Eh bien soit, le grenier ou la cave, il ne m'importe, pourvû que je joüe.

LE MARQUIS.

Ce que j'ai à vous dire vaut mieux que tout ce que vous pouvez vous imaginer, & à l'heure que je vous parle, il y a déja plus de huit personnes qui ont commencé à jouer.

LA COMTESSE.

Et dites-nous promptement où c'est?

LE MARQUIS.

Au Fauxbourg saint Antoine. Que ceci soit secret au moins.

DORIMENE.

Au Fauxbourg saint Antoine?

LE MARQUIS.

Oui, Madame, dans une de ces vieilles masures qui paroissent abandonnées, on se trouvera à une certaine heure, les carosses demeureront à cent pas, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, & l'on joüera aussi beau jeu que dans l'Hôtel le mieux meublé, je vous en répons.

CLITANDRE.

On découvrira ce manége à la fin.

LE MARQUIS.

Point du tout; l'Assemblée ne se tiendra pas toûjours au même endroit, & l'on se promenera de Fauxbourg en Faubourg, & de masure en masure.

FRASTE.

Voila bien de la peine, & bien de l'embarras.

LISETTE.

Cette assemblée aura assez l'air d'un petit Sabat, à ce qu'il me semble.

L'INTENDANTE.

Eh! Sabat tant qu'il vous plaira; il n'y a rien que je ne fasse pour regagner mes pierreries.

LISETTE.

Cela eſt bien loüable, mais ſi je vous propoſois un expédient cent fois meilleur que tous les vôtres ?

LA COMTESSE.

Oh ! la maſure, eſt admirable le Marquis nous conduira.

LISETTE.

Un bâteau ſeroit bien meilleur.

L'INTENDANTE.

Un bâteau ?

LISETTE.

Oui, Madame, un bâteau. On prend un bâteau au Pont Rouge, & l'on va joüant juſqu'à S. Cloud, & ſi vous n'avez pas regagné vôtre argent, & que le cœur vous en diſe, vous pouvez deſcendre juſqu'à Roüen, & Madame ſera par ce moien à demi chemin de l'Angleterre.

LA COMTESSE.

Quelqu'un y veut-il venir ? Pour moi, je ſuis toute prête.

SCENE XIII.

DORIMENE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, L'INTENDANTE, LE CHEVALIER, ANGELIQUE, CLITANDRE, DORANTE, ERASTE, LISETTE, MERLIN.

LE CHEVALIER.

OH ! Cadedis, vous êtes un fripon vous-même.

DORIMENE.

Quel bruit entens-je ?

LA COMTESSE.

C'eſt la voix du Chevalier.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce donc, Monſieur : Quel deſordre eſt ceci ?

MERLIN.

Un Coquin qui file la carte.

LE CHEVALIER.

Un Maraut qui porte a l'écart.

ERASTE.

Qu'eſt-ce que ceci veut dire ?

MERLIN.

Cela n'eſt pas bien, Madame, de ſouffrir des fripons dans vôtre maiſon.

LE CHEVALIER.

Tai-toi, miſerable : Vous avez grand tort, Dorante, de produire ici des gens de ce caractere.

DORANTE.

Je vous demande pardon, Monſieur le Chevalier, mais je vous croi auſſi honnêtes gens l'un que l'autre.

MERLIN.

Moi, Monſieur, je ne voudrois pas changer ma conſcience contre la ſienne.

LE CHEVALIER.

Un gueux, qui a vingt fois mérité les Galeres ; car je te remets à preſent, je t'ai reconnu à ta maniére. C'étoit toi qui faiſoit le Marchand de vin dans le Caroſſe de Dijon.

MERLIN.

Et toi, le Marchand de Bœufs, je m'enſouviens.

LE CHEVALIER.

Va, ſouviens-toi plûtôt de la maniére dont tu ſortis de Roüen, où l'Intendant te vouloit faire pendre.

MERLIN.

Et toi, des coups de bâton qu'on te donna à

Auxerre

Auxerre pour avoir filouté mille écus au Fils de ce Marchand de Marée.

EARSTE.

Voilà des circonstances fâcheuses.

LE CHEVALIER.

Eh! Messieurs, chassez cet insolent, je vous prie.

MERLIN.

Je ne me le suis pas remis d'abord, mais je le reconnois à sa Ringrave. Voiez-vous cette grande culote, vous ne lui en avez jamais vû d'autres je gage.

L'INTENDANTE.

Je ne l'avois pas encore remarqué.

LE CHEVALIER.

Nous sommes tous intéressez à ne pas souffrir ce Maraut davantage dans une si honnête compagnie.

DORIMENE.

A quoi se terminera tout ceci?

MERLIN.

Voiez, voiez sous sa Ringrave, Madame.

LA COMTESSE.

Vraiment, vous vous mocquez, je n'y veux point regarder.

LE CHEVALIER.

Ce malheureux m'impatiente. Faites-le sortir, Messieurs, je vous en conjure.

MERLIN.

Regardez, regardez, Messieurs. Tout son bonheur est là-dessous dans un esquipot.

LE MARQUIS.

Dans un esquipot!

LE CHEVALIER.

Mais, Messieurs, cela ne se pratique point.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, Monsieur le Chevalier.

MERLIN.

Voiez, voiez, il s'en servoit tout à l'heure avec

moi, & il n'a pas eu le tems de l'ôter.

LE CHEVALIER.

Cela ne se fait point, Cadedis, Madame, empêchez chez vous le desordre, c'est une piece qu'on me fait.

ERASTE.

Oh! parbleu, l'esquipot n'est point un mensonge.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je me prens à vous de cette insulte.

ERASTE.

Va, miserable, je t'en ferai raison à coups de canne.

LE CHEVALIER.

Madame, Madame, vous souffrez qu'on me traite de cette sorte dans vôtre logis.

LA COMTESSE.

Un esquipot à Monsieur le Chevalier de Bellemonte! Je le croiois le plus honnête homme de toute la Gascogne.

MERLIN.

Lui, Madame? Il est Normand, je vous en répons.

LE CHEVALIER.

Par la Sandis, je te mettrai les oreilles à l'écart.

MERLIN.

Parce qu'il parle Gascon, vous le croiez de Gascogne, mais c'est le Fils d'un Barbier de Falaise, ou le Diable m'emporte.

LE CHEVALIER.

Oh, bien, bien, continuë. Puisque l'on veut plaisanter, je plaisante mieux qu'homme du monde.

DORIMENE.

Oste-toi d'ici, miserable, & ne parois jamais où je serai.

LE CHEVALIER.

Oüais, ceci passe la raillerie. Dorante, ne me

pouſſez pas davantage.

DORIMENE.

Sors donc, marouſle, ou je te donnerai mille ſoufflets.

LE CHEVALIER *à Dorimene.*

Par la ſandis, Madame, vous n'en uſez pas bien. Je ſors.

DORIMENE.

Je te reconduirai juſqu'à la porte.

CLITANDRE.

Oui, oui, reconduiſez celui-là nous aurons ſoin de celui-ci.

SCENE XIV.

DORIMENE, LA COMTESSE, L'INTENDANTE, LE MARQUIS, ANGELIQUE, CLITANDRE, ERASTE, LISETTE, MERLIN.

MERLIN.

EH! Meſſieurs.

ERASTE.

Iras-tu?

DORIMENE.

Eh! de grace, épargnez-le un peu, je vous prie

MERLIN.

Meſſieurs, ne nous mettez point dehors en même tems, il m'aſſommeroit dans la ruë.

DORANTE.

Faites grace à mon valet, je vous en conjure. Il eſt plus honnête homme que l'autre; c'eſt moi qui lui ai fait jouer ce perſonnage pour détromper Ma-

dame, & lui faire voir quel homme c'étoit que le Chevalier.

DORIMENE.

Je suis ravie d'être desabusée, Dorante, & je vous donne ma Fille, pourvû que vous apreniez à joüer, & que vous veniez avec moi en Angleterre.

DORANTE.

Je vous suivrai par tout, Madame.

L'INTENDANTE.

Nous joüerons donc quelques reprises de Lansquenet en faveur du Mariage.

DORANTE.

Nous ferons tout ce qu'il vous plaira, Madame.

MERLIN.

Et si l'on veut, je fournirai les cartes.

Fin du neuviéme & dernier Tome.

APROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monseigneur le Chancelier *le Theâtre François, les piéces de Theâtre des Sieurs la Fosse, Hauteroche, Pradon, Poisson, Boursault, Quinault, de la Grange, Dancourt, Baron, Crebillon, & le Jeu de l'Ombre*, toutes ces Piéces ont déja été representées & imprimées avec Privilége, & comme elles sont encore recherchées aprés les Editions qu'on en a faites, je ne doute point que la réimpression n'en soit utile & agréable au Public. Fait à Paris ce 12. Septembre 1702.

Signé, HOUDART DE LA MOTTE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU ROI de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, Salut. Nôtre bien-Amée la Veuve de PIERRE RIBOU, Libraire à Paris, Nous aiant fait representer qu'étant déja entrée en de grandes avances pour des Ouvrages considérables, qu'elle a donnez, & qu'elle médite de donner dans la suite; comme aussi desirant réimprimer quelques Livres, dont les Privilèges sont expirez; mais craignant que d'autres ne vouluſſent entreprendre d'imprimer ou faire imprimer lesdits Ouvrages, attendu l'estime & l'aplaudiſſe-

ment qu'ils ont acquis dans le Public, pouroit faire craindre ladite contrefaçon, ce qui lui causeroit un préjudice considérable : & comme elle ne les peut faire réimprimer sans s'engager à de très-grands frais, elle Nous auroit très-humblement fait suplier de vouloir bien, pour l'en dédommager, lui accorder nos Lettres de continuation de Privilége, sur ce necessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ladite Ribou, & lui donner moien de continuër à réimprimer le dits ouvrages, ci-ensuite expliquez, qui ne peuvent être que très-utiles pour l'avancement des sciences & des belles Lettres Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de réimprimer ou faire réimprimer, *les Voiages de Tavernier, avec la Relation du Serail, le Théâtre François, ou Recüeil des meilleures Piéces de Theâtre & Poësies des anciens Auteurs, & notamment des Sieurs de la Fosse, Hauteroche, Pradon, Poisson Boursault, Quinaut, de la Grange, Dancourt, Baron & de Crebillon, avec le Jeu de l'Ombre, augmenté des décisions nouvelles*, en telle forme, marge, caractére, conjointement, ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre, & debiter par tout nôtre Roïaume, pendant le tems de *douze années consécutives*, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance, comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus specifiez, en tout ni partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quel prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de tître ou autrement, sans la Permission expresse de ladite Exposante, ou de ceux qui auront droit d'elle,

à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Exposante, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression de ces Livres sera faite dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, en beau papier & en beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copies à l'Impression desdits Livres seront remis dans le même état où les aprobations y auront été données, ès mains de nôtre très-cher & Feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Daguesseau : & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre dit très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Daguesseau Le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles vous mandons & enoignons de faire joüir l'Exposante ou ses aians cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, tout au long, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires du Roi, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, &

nonobſtant clameur de Haro, Chartre-Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Paris le vingtiéme jour de Septembre, l'an de Grace mil ſept cens vingt, & de nôtre Régne le ſix. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, FOUQUET, *avec Paraphe.*

Regiſtré ſur le Regiſtre 4. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 653. n. 703 conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août. 703. A Paris le 27. Septembre 1720.

Signé, DELAULNE, *Syndic.*

PQ
1794
D3
1729
t.9

Dancourt, Florent Carton
Les oeuvres de Monsieur
d'Ancourt

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY